

Aden
Paul Nizan et les années trente

**Revue du G.I.E.N.
(Groupe Interdisciplinaire
d'Etudes Nizaniennes)**

N° 1 – décembre 2002

Aden

Paul Nizan et les années trente

Revue fondée en décembre 2002

Publiée par le G.I.E.N.
(Groupe Interdisciplinaire d'Etudes Nizaniennes)

avec le concours du Centre National du Livre

Parution annuelle

*

Directrice de publication : Anne Mathieu

Rédacteur en chef : Maurice Arpin

Comité de Lecture de ce 1^{er} numéro :

Maurice Arpin, Lothar Baier, Jacques Deguy, Gilles Kersaudy, Anne Mathieu.

*

Toute correspondance relative à
Aden – Paul Nizan et les années trente
doit être adressée à :

Maurice Arpin, St-Francis Xavier University, C. P. 5000, Antigonish, Nouvelle-Ecosse, Canada,
B2G 2W5 ; marpin@stfx.ca

Anne Mathieu, 11, rue des Trois Rois, 44000 Nantes, France ; matan@infonie.fr

Sommaire

Du côté de Paul Nizan

Nizan et les intellectuels de son temps

Lothar Baier : « Deux itinéraires parallèles, se joignant dans l'infini : Paul Nizan et Walter Benjamin » 7

Anne Mathieu : « Paul Nizan face à Emmanuel Berl : de l'admiration au ressentiment » 23

Nizan romancier

Maurice Arpin : « Lectures d'un roman : *Le Cheval de Troie* » 63

Jacques Lecarme : « Le crime de M. Lange. Sartre dans le texte de Nizan » 89

Marleen Rensen : « Tracks of Time and Memory : *Antoine Bloyé* (1933) by Paul Nizan » 105

Nizan militant communiste

Pierre-Frédéric Charpentier : « Paul Nizan démissionne du parti communiste : une réception critique » 129

Etudes revisitées

Paul Nizan et les années soixante-dix

Claude Herzfeld : synopsis d'un montage audiovisuel pour une classe de troisième en 1973 sur Paul Nizan 153

Serge Meitinger : « Paul Nizan et la mort » 167

Regards sur les intellectuels des années trente

Anne Mathieu : « Intellectuels contre la guerre d'Ethiopie » 199

Inédits

Nizan poète à Aden

- « L'arbre gonfle fleurit à Gold Mohur Bay »..... 231
- « Entre les champs foulés du sabot des juments » 233
- « La mer s'ouvre seigneur qui n'entends pas nos voix » 234
- « et ce corps descendit sur les boutres à voiles » 235
- « Excellence des lieux, excellence perdue » 238
- « Sur des confins peuplés d'étoiles en voyage »..... 239
- « Les ombres dévalent dans les ravins des collines »... 244
- « Fais sortir ta parole du nuage, Seigneur »..... 245
- « Le compagnon de la rencontre qui fume et boit »... 246
- « Des cargaisons d'oiseaux enchantés de silence »..... 248
- « leurs épaules à nu sous le reflet des heures »..... 250
- « le bonheur bat comme le sein pointu »..... 251
- « L'interrogation du jeune homme s'épanouit »..... 252
- « Seul séparé des hommes incommunicables »..... 253
- « La profusion nue des bibliothèques »..... 254
- « Quand l'Europe reniée »..... 255

Comptes rendus de lecture

Léon Werth, *La Maison blanche*, par Claude Herzfeld 259

Jean Meckert, *Les Coups*, par Fabrice Szabo 261

Jacques Lecarme, *Drieu la Rochelle ou le bal des maudits*, par P.-F. Charpentier 263

Robert S. Thornberry, *Les écrits de Paul Nizan (1905-1940) – Portrait d'une époque*, par Maurice Arpin 265

Du côté de Paul Nizan *Nizan et les intellectuels de son temps*

Deux itinéraires parallèles, se joignant dans l'infini : Paul Nizan et Walter Benjamin

Paul Nizan et Walter Benjamin, bien qu'habitants à Paris pendant les années trente, ne se sont jamais rencontrés. Il n'y a pas eu de débat entre l'écrivain et critique français et le philosophe et critique allemand exilé. Benjamin s'est exprimé une fois sur Nizan auteur de *La Conspiration*, d'une manière assez mitigée par ailleurs¹, mais cet avis-là, contenu dans une longue lettre datée du 24 janvier 1939 et adressée à Max Horkheimer à New York, ne fut pas rendu publique de son vivant. Nizan, à son tour, n'a pas pris acte en tant que critique de l'un des écrits de Benjamin rendus disponibles au cours des années trente en traduction française. Peut-on pour autant parler d'un rendez-vous manqué ? Cela supposerait l'idée d'une sorte d'obligation transcendante qui imposerait à des gens participant, dans le sens le plus large, à la même lutte contre l'ennemi de l'époque, le national-socialisme et le fascisme, le devoir d'entrer en contact et de s'entendre.

Idée illusoire, mais commode dans ceci qu'elle ferait l'économie de tous les clivages et distances d'ordre national, social, mental, séparant des individus venant d'horizons différents et qui ne sont réunis que par leur contemporanéité et par quelques enjeux majeurs découlant des conflits de leur époque. Vouloir rapprocher Paul Nizan et Walter Benjamin a donc quelque chose d'arbitraire.

L'intérêt du présent article n'est pas le rapprochement à tout prix ; sa tâche est de présenter quelques éléments qui permettent de saisir l'enchevêtrement de ressemblances dans certains questionnements chez l'un comme chez l'autre et d'incompatibilités dans leurs réponses respectives. Un questionnement persistant chez Benjamin comme chez Nizan concerne le statut de l'intellectuel et de l'écrivain dans une société déchirée. Etant donné que l'œuvre et l'itinéraire de Nizan sont connus aux lecteurs de cette revue, l'accent est mis dans cet article sur l'itinéraire de Benjamin dont des lecteurs francophones, par manque de traductions, sont beaucoup moins familiers.

*

Nizan et Benjamin provenaient de milieux sociaux très différents. Benjamin, né en 1892 à Berlin, grandit dans une famille juive bien assimilée à la bourgeoisie allemande de l'époque : le petit garçon fut promené dans les parcs de Berlin par une bonne et, avant l'entrée au lycée classique, éduqué par une préceptrice. Tandis que Nizan lycéen fut vite pris en charge par le système français des concours, aboutissant à l'entrée à l'École Normale, Benjamin suivit un cursus scolaire et universitaire peu linéaire, ce qui était loin d'être inhabituel en Allemagne. Ses études au lycée classique à Berlin furent interrompues pendant quelques années par un séjour dans un internat privé en Thuringe, connu pour ses méthodes pédagogiques non conventionnelles, c'est-à-dire cherchant à diminuer la distance séparant professeurs et élèves, au profit de la création d'une communauté d'apprentissage. Cette éducation communautaire devait marquer Benjamin pour longtemps et le fit participer au mouvement allemand (et juif) de la jeunesse et, après son entrée à l'université, à l'organisation de la jeunesse étudiante.

Après le baccalauréat passé début 1912, Benjamin entama des études de philosophie, d'histoire et d'histoire de l'art à Fribourg en Brisgau et à Berlin. Pendant la guerre de 1914, Benjamin poursuivit ses études à Munich et plus tard, après avoir reçu sa convocation à l'armée, à Berne en Suisse. En 1919, toujours à Berne, sa thèse de doctorat sur « Le concept de la critique

¹ Voir *infra*.

d'art dans le romantisme allemand » fut acceptée. Benjamin à cette époque se mettait aussi à traduire en allemand des poèmes de Baudelaire, ce poète qui le préoccupa toute sa vie. Avec son ami berlinois Gershom Scholem qui, pendant les années vingt, devait quitter l'Allemagne pour s'installer en Palestine et faire à l'Université de Jérusalem des recherches sur la théologie juive, Benjamin lisait et discutait alors les écrits du philosophe juif et néo-kantien Hermann Cohen. Le kantisme de Cohen tenait le jeune philosophe à distance, mais une autre influence, issue de Cohen, se révéla décisive et durable : elle concernait la critique du culte de l'artiste qui, professé par le poète allemand Stefan George et par le cercle de ses disciples, allait séduire, après la Première guerre, de nombreux jeunes gens et prendre place à l'intérieur même de l'Université. La première manifestation importante de cette opposition fut le grand essai sur les *Affinités électives* de Goethe que Benjamin rédigea en 1922.

Pendant ce temps-là, Benjamin avait songé à une carrière universitaire. Un projet conçu depuis un certain temps déjà, une analyse de l'allégorique dans le drame allemand du XVII^e siècle, prenait forme, et fut plus tard publié sous le titre *Ursprung des deutschen Trauerspiels* (« Origine de la tragédie allemande »)². Une première version de ce grand travail fut pourtant refusée comme thèse d'habilitation, l'habilitation étant une condition obligatoire pour une nomination au titre de professeur d'Université. Cet obstacle à une carrière universitaire contraignit Benjamin à mener, et cela dans une Allemagne secouée par la crise économique, l'existence précaire d'un auteur freelance. Les nouvelles expériences sociales et intellectuelles faites à partir du milieu des années vingt provoquèrent une réorientation radicale des préoccupations et des sujets à traiter : afin de gagner sa vie, Benjamin commença à traduire, en partie avec son ami Franz Hessel, la *Recherche* de Proust, et il suivit la production littéraire contemporaine, allemande aussi bien que française, dans l'intention de s'établir comme critique littéraire dans les journaux et les revues ; simultanément, il commença à réfléchir sur le rôle et la place de l'intellectuel prolétarisé dans une société se transformant rapidement et déchirée entre des forces politiques qui se radicalisaient progressivement. Se tournant vers la France où il séjournait de plus en plus souvent, Benjamin découvrit le surréalisme et trouva notamment dans le livre de Pierre Naville *La Révolution et les intellectuels*³ un important appui à ses propres réflexions.

S'éloignant de la sphère universitaire, Benjamin noua de nouvelles relations et amitiés, amitiés qui le marquèrent parfois pour longtemps : parmi elles, celles avec le dramaturge et poète Bertolt Brecht, avec Asja Lacis, metteur en scène lettonne et marxiste, avec l'écrivain et rédacteur du journal prestigieux *Frankfurter Zeitung*, Siegfried Kracauer, avec le jeune philosophe Theodor W. Adorno, et d'autres encore. Dans un long essai titré *Der Surrealismus. Letzte Momentaufnahme der europäischen Intelligenz* (« Le surréalisme. Dernier instantané de l'intelligence européenne »), publié en feuilleton en 1929 dans le journal berlinois *Vossische Zeitung*⁴, Benjamin plaçait l'intellectuel en rupture de ban avec l'ordre existant, [donc lui-même aussi], entre « fronde anarchiste et discipline révolutionnaire », et plaidait qu'il était grand temps d'en finir avec les interminables discussions pour enfin « aboutir à une décision ». Quelle aurait pu être une telle décision ?

Au moment où, à Paris et dans un autre contexte, Paul Nizan, de treize ans son cadet, entraînait au Parti communiste, Walter Benjamin, lui, « rumina » pendant un temps l'idée de prendre la carte du Parti, mais ne s'y résolut pas. Ayant passé l'hiver 1928-1929 à Moscou où il voyait échouer ses tentatives de rapprochement amoureux avec son amie Asja Lacis – elle vivait dans la capitale avec son mari et y travaillait au théâtre pour enfants –, il ne fut ni enthousiasmé ni complètement dégoûté par le communisme soviétique. Le communisme, expliqua Benjamin à plusieurs reprises, n'était pas pour lui une doctrine de parti – doctrine en laquelle il ne croyait d'ailleurs pas –, c'était le nom générique de l'ensemble de la critique de la société qui résultait aussi bien de ses recherches théoriques que de ses expériences faites en tant qu'intellectuel marginalisé. Son ami Gershom Scholem qui souhaitait que Benjamin le rejoigne en Palestine, n'était guère favorable à une possible

² Walter Benjamin, *Ursprung des deutschen Trauerspiels*, Berlin, Rowohlt Verlag, 1928.

³ Pierre Naville, *La Révolution et les intellectuels*, 1926.

⁴ In W. Benjamin, *Gesammelte Schriften*, II,1, p. 295-310, Frankfurt, Suhrkamp, 1977.

adhésion au Parti communiste : il voyait Benjamin « plus menacé par le désir d'une communauté, fût-ce la communauté apocalyptique de la révolution, que par l'horreur de la solitude qui émane de quelques-uns de [ses] écrits »⁵.

Peu après, suite à la prise du pouvoir par les nazis en Allemagne, Benjamin allait souffrir d'une autre solitude encore, celle de l'exilé. Quelques semaines après l'incendie du Reichstag, il quitta sa ville natale pour toujours et s'installa, après un passage par Ibiza et Majorque, à Paris. Une nouvelle loi national-socialiste sur la presse lui rendait extrêmement difficile toute publication en Allemagne. Coupé de son petit public allemand et pratiquement inconnu en France, l'écrivain exilé, tout en produisant sans cesse, vivait des moments pénibles ; c'est grâce à des amis comme B. Brecht qui, exilé à son tour, invita Benjamin à plusieurs reprises au Danemark, que Benjamin arrivait à peu près à survivre, matériellement et intellectuellement. L'Institut de la Recherche Sociale de Frankfurt, une fondation privée affiliée à l'Université, Institut auquel appartenaient Theodor W. Adorno, Max Horkheimer, Herbert Marcuse et d'autres intellectuels, fermé par les nazis et transféré à Genève, puis à New York, commença à fournir à son collaborateur free-lance Benjamin un modeste salaire mensuel qui lui permettait juste de payer son loyer et sa nourriture de base, contre des services rendus sous forme d'articles et d'expertises pour la revue *Zeitschrift für Sozialforschung* publiée par cet Institut. Plus d'une fois, cette collaboration s'avéra épineuse, puisque les directeurs de la revue demandaient souvent des remaniements allant jusqu'à la suppression de paragraphes entiers qui leur paraissaient politiquement trop explicites.

Malgré ces rudes conditions d'existence, Benjamin ne lâchait pas ses grands projets de recherche, comme ceux sur les passages de Paris au XIXe siècle et sur Baudelaire, ni négligeait l'observation attentive de la vie littéraire et intellectuelle dans son pays d'accueil. C'est ainsi qu'il prit acte d'auteurs et d'événements qui attirèrent également l'attention du critique Nizan. Dans son essai *Der Autor als Produzent*, rédigé en 1934, Benjamin citait la « Lettre ouverte à André Gide » de Ramon Fernandez, publiée dans *La NRF*, à titre d'exemple d'une nouvelle prise de conscience de la part des intellectuels français de leur situation objective en tant que « producteurs ». Benjamin, déjà auparavant, avait apprécié en Fernandez le lecteur de Proust. Nizan à son tour saluait le passage de la ligne de Fernandez, manifesté après le 6 février 1934 dans cette « Lettre » et dans d'autres textes, mais il le fit essentiellement dans la perspective du Front populaire naissant, saluant ainsi dans le geste de Fernandez sa prise de position en faveur des pauvres⁷. Quant à Fernandez lui-même, les deux commentateurs se trompaient comme on sait : une année après la mort de Nizan et de Benjamin, Fernandez renouait avec ses penchants fascistes antérieurs (il adhèrera en 1937 au PPF de Doriot) et se laissait inviter par Goebbels à voyager avec quelques autres écrivains français à travers l'Allemagne nazie, n'hésitant pas à bénir, à Weimar, la conception, voulue par Goebbels, d'une Europe national-socialiste.

Bien que situés du même côté de la barricade séculaire qui séparait fascisme et antifascisme, les deux critiques, Benjamin et Nizan, se distinguaient non seulement par leur écriture, mais aussi par la situation « communicationnelle », pour ainsi dire, de leur critique littéraire. Nizan, intégré au Parti communiste français, partisan du Front populaire et écrivain d'une certaine notoriété, s'adressait à un public qui lui était familier, un public dont il faisait lui-même partie. Benjamin, malgré les contacts qu'il entretenait en France, notamment avec Jean Ballard, directeur des *Cahiers du Sud*, était coupé d'un public ; les lecteurs auxquels il pouvait s'adresser étaient pour l'essentiel les directeurs de la *Zeitschrift für Sozialforschung* et membres de l'Institut, installé à New York depuis 1938. L'exilé se trouvait non seulement isolé, mais aussi tiraillé entre les amitiés qu'il entretenait : ses amis Adorno, Horkheimer et Scholem détestaient Brecht dont ils redoutaient l'influence exercée sur Benjamin dans le mauvais sens, celui d'une extrême-gauche activiste, et Brecht à son tour n'aimait pas du tout ces penseurs de la « Théorie critique » dont il se moquait dans son roman *Les TUI ou le congrès des blanchisseurs* rédigé plus tard dans son exil californien. Bref, sur tous les points de vue, Benjamin, pendant les années trente en France, se trouvait dans une

5 Lettre du 6.5.1931, in Walter Benjamin, *Briefe*, Bd. 2, Frankfurt, Suhrkamp, 1966, p. 533.

6 W. Benjamin, *Der Autor als Produzent*, in Walter Benjamin, *Gesammelte Schriften*, II,2, *op.cit.*, pp. 683-701.

7 Paul Nizan, « Ramon Fernandez : *Les violents* », *Monde*, 1^{er} août 1935.

situation difficile, beaucoup plus précaire encore que celle qu'avait connue le collaborateur freelance de journaux et revues dans l'Allemagne d'avant 1933.

Fin 1938, Nizan auteur de *La Conspiration* suscita l'intérêt de Benjamin. Une longue lettre sur la littérature (« Literaturbrief »), telle qu'elle était commandée par l'Institut pour la Recherche Sociale à New York, lettre datée du 24 janvier 1939, s'ouvre sur la recension du roman, couronné par le Prix interalliés. Benjamin y souligne la « composition habile » du roman et des « formulations souvent réussies », mais dès le début, il émet une réserve. C'est avec « un soupir de soulagement », dit-il, qu'aurait été salué le fait que « Nizan, rédacteur à *L'Humanité* », ait abandonné « la description de milieux prolétariens ». Le critique ne précise pourtant pas qui avait lancé ce « soupir de soulagement » : une partie de la critique française ou bien lui-même ? A la lecture de cette recension, il paraît peu probable que Benjamin ait préalablement lu *Antoine Bloyé* et *Le Cheval de Troie* ; il se peut qu'il ait projeté dans sa lecture du roman de Nizan une partie de sa propre désillusion à l'égard du mouvement ouvrier, survenue après la prise du pouvoir des nazis. Quoi qu'il en soit, Benjamin reprochait à l'auteur de *La Conspiration*, d'être revenu, avec l'intrigue de son roman, du « roman politique au roman d'apprentissage (« Bildungsroman ») de facture française ». Dans le contexte de la conception benjaminienne de « l'auteur comme producteur » telle qu'elle est développée dans l'essai portant ce titre, cette dernière observation contient le reproche fait à Nizan de ne pas avoir élaboré un procédé littéraire nouveau, expérimental, pour ainsi dire, correspondant à un niveau de politique avancé. Le recours à une forme romanesque établie, celle du roman d'apprentissage, met pour lui en péril la mise en forme adéquate des intentions politiques de l'auteur. La problématique des rapports entre forme littéraire et prise de conscience politique avait été précisément le sujet des conversations que Benjamin avaient menées avec Brecht au cours de l'année 1938. Ce dernier s'insurgeait notamment à l'époque contre la tendance de certains théoriciens communistes, comme Georg Lukács, à imposer aux écrivains « progressistes » le roman réaliste du XIXe siècle comme modèle indépassable. C'est à ce débat-là que Benjamin faisait aussi allusion quand il écrit, à propos de *La Conspiration* : « C'est une éducation sentimentale de l'année 1909 » ;

Ce livre désillusionné indique que selon l'avis de l'auteur (il devrait être représentatif de celui des permanents du Parti) la situation qui inspirait la fondation du Front populaire et surtout les occupations d'usines, appartient désormais au passé.⁹

Mis à part l'identification discutable de l'opinion de Nizan avec celle des « permanents du Parti », cette lecture du roman ne manque pas de justesse. Mais elle ne s'arrête pas là : si les choses étaient autres, poursuit Benjamin, « le tissu qui est déchiré au cours du roman, n'aurait pas besoin d'être présenté tellement cousu de fil blanc ». L'épisode de l'espionnage, pour le critique, n'a aucun intérêt. Pour lui, la meilleure partie du livre est celle qui est consacrée à Pluvinage : la raison en est pour Benjamin le fait « qu'uniquement du point de vue de cet infâme la perspective sur le mouvement du prolétariat est réussie »¹⁰. Ce mouvement-là, et sa défaite le montre aux yeux de Benjamin, est isolé : « L'action de la classe ouvrière vient de perdre sa force d'attraction sur les meilleures composantes de la bourgeoisie ». Puis vient un verdict qui n'est pas d'ordre esthétique, mais d'ordre politique, voire médiatique :

D'avoir rendu compte de cet isolement, fait le succès du livre, d'avoir omis son analyse, constitue sa faiblesse. Il est à qualifier avec cette retenue qui correspond à son accueil favorable par la presse bourgeoise.¹¹

Dans ce dernier argument réapparaît étrangement, début 1939, une figure de pensée que Benjamin, en Allemagne et dix ans plus tôt, au sommet de son « extrémisme de gauche », avait

8 W. Benjamin, *Gesammelte Briefe*, hg. vom Theodor W. Adorno Archiv. Band VI, 1938-1940. Hg. von Christoph Gödde und Henri Lonitz, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 2000, pp. 197-216.

9 *Id.*, *Briefe*, VI, *op.cit.*, pp. 198-199.

10 *Ibid.*, p. 199.

11 *Ibid.*, p. 201.

employée à l'égard de quelques écrivains de gauche allemands, comme Erich Kästner et Kurt Tucholsky, auxquels il reprochait d'être lus et applaudis par un public bourgeois. D'autant plus curieuse paraît ensuite une défense biaisée de Louis Aragon, à ce moment-là directeur de *Ce Soir* et donc patron du journaliste Nizan. Pendant les années vingt, Benjamin se montra complètement bouleversé par la lecture du *Paysan de Paris* ; le surréaliste Aragon, ensuite, le fascina plus que le surréaliste Breton. Dans le roman de Nizan, écrit-il, il y a des parties, notamment celles consacrées à Bernard Rosenthal, qui « pourraient sans problèmes trouver leur place dans une biographie intellectuelle d'Aragon »¹². Après avoir cité la phrase du roman qui évoque le remplacement de Rimbaud et de Lautréamont par Hegel et Marx, chez ces « jeunes gens », Benjamin conclut :

Si Nizan avait tenu à faire allusion à des correspondances qui avaient existé, chez les Surréalistes, entre cette origine théorique hautement problématique et l'origine beaucoup plus légitime de leur position morale, il choisit une thèse bien trop commode. Elle convaincra d'autant plus la *communis opinio* de la droite jusqu'à la gauche.¹³

Que voudrait dire cela en clair ? Quelle aurait pu être l'origine « légitime de la position morale » des Surréalistes, en opposition à l'origine théorique « hautement problématique » ? En quoi l'allusion à des correspondances entre ces deux origines pourrait-elle aboutir à une thèse trop commode qui plaît au juste milieu ? Ces questions-là ne peuvent pas être résolues d'une manière satisfaisante sans une relecture approfondie de l'essai *Der Surrealismus* rédigé dix ans plus tôt, relecture qui n'est pas de mise dans le cadre de ce petit article. Ce qui saute aux yeux même sans cette relecture, ce sont certaines cécités de la part du critique Benjamin. Dans sa thèse de Doctorat consacrée au « concept d'engagement chez Walter Benjamin et Paul Nizan »¹⁴, le chercheur allemand Roland Jerzewski fait remarquer à juste titre que Nizan, dans l'un ou l'autre passage de son roman, exprime à peu près le même adieu à la foi obstinée dans le progrès que celui que Benjamin lui-même envisageait à ce moment-là, avant que, dans les *Thèses sur la philosophie de l'Histoire*, rédigées en 1940, l'idéologie du progrès ne fût appelée erreur majeure du mouvement ouvrier : « avec *La Conspiration* », écrit R. Jerzewski,

Nizan, de toute façon, s'approche plus de la problématique développée dans les *Thèses* que ne le fit Aragon, son rival plus chanceux à l'intérieur de l'appareil du Parti, avec ses propos sur la « dépolitisation » et sur la culture nationale française indivisible.¹⁵

C'est dans la même *Lettre sur la littérature* qui contient la recension de *La Conspiration*, que Benjamin appelait de ses vœux la venue d'une intelligence à la Apollinaire « qui originairement était immunisé contre le *bourrage de crâne de l'héritage culturel* »¹⁶. Pourquoi Benjamin n'a-t-il pas pu ou pas voulu reconnaître en Nizan une telle intelligence ? R. Jerzewski soutient dans son travail que l'écrivain exilé allemand (qui d'ailleurs fut destitué de la nationalité allemande par les nazis, le 4 février 1939, quelques jours après l'expédition de sa *Lettre*) et l'écrivain communiste français étaient en train de rapprocher leurs positions politiques :

La prise de distance de Benjamin par rapport à l'antifascisme officiel du Parti et à la stratégie du Komintern tout court, se dessinant dans la *Lettre sur la littérature* et se confirmant définitivement dans les *Thèses*, trouve son équivalent dans la rupture de Nizan avec le P.C.F., rupture qui n'arrive pas par hasard. Par rapport au contenu symbolique et à la portée politique des deux gestes, cette thèse est justifiée : ce qui est le renvoi de la carte du Parti pour Nizan, est pour Benjamin la rédaction des *Thèses sur la philosophie de l'Histoire*. Le pacte germano-soviétique n'est que l'étincelle déclencheuse apportée à la mèche de l'"infidélité" intérieure

¹² *Ibid.*, pp. 200-201.

¹³ *Ibid.*, p. 201.

¹⁴ Roland Jerzewski, *Zwischen anarchistischer Fronde und revolutionärer Disziplin. Zum Engagement-Begriff bei Walter Benjamin und Paul Nizan*, Stuttgart, M&P Verlag für Wissenschaft und Forschung, 1991.

¹⁵ *Ibid.*, p. 223.

¹⁶ Les mots en italiques sont en français dans le texte (Walter Benjamin, *Briefe*, VI, *op.cit.*, p. 201).

croissante.¹⁷

Dans la deuxième partie de la *Lettre*, Benjamin parle de la « situation sans issue de la France ». Il rend compte d'un recueil de discours (*Cela dépend de vous*, Paris 1939) donnés par Jules Romains, alors proche de Daladier, et s'inquiète du fait que Romains, marié en deuxième noces à une femme juive, Lise Dreyfus, enveloppe dans un article paru dans *Paris-Soir* du 6 décembre 1938, la persécution des juifs par les nazis, devenue patente pour tout le monde après la Nuit de cristal du 9 novembre de cette année, « d'euphémismes horribles », et qu'il ait été présent à la réception donnée à Paris par le ministre allemand aux affaires extérieures, Joachim von Ribbentrop, proche d'Hitler, tandis que Valéry, invité, ne s'y était pas déplacé. S'il avait su que Nizan, en tant que journaliste à *Ce Soir*, quelque temps après, enquêtait sur les agissements pro-nazis de Fernand de Brinon, futur grand « collabo », et sur le travail de sape d'Otto Abetz¹⁸, agent nazi itinérant en France et futur ambassadeur allemand dans la France occupée, Benjamin aurait peut-être modifié son jugement sur le communiste Nizan, typique pour les « permanents du Parti ».

*

Benjamin, Nizan : deux origines différentes, deux itinéraires, deux préoccupations divergentes, deux approches littéraires et philosophiques. Pendant que Benjamin discutait, autour de 1930, avec son ami Bertolt Brecht, le projet de « démolir Heidegger », Nizan, lui, alors rédacteur de la revue *Bifur*, présentait, dans le numéro 8 de 1931, le premier texte de Heidegger publié en France, *Qu'est-ce que la métaphysique ?*, en évoquant l'auteur en ces termes : « Un des philosophes les plus importants de l'Allemagne. A fondé la philosophie du néant. On raconte qu'il en eut la révélation grâce à la pratique du ski ». L'écrivain allemand Kurt Tucholsky que Benjamin, le jugeant conformiste « littéraire de gauche », n'aimait point, notait, lors de son exil suédois, dans ses carnets, le 24 avril 1935, quelques mois avant son suicide :

Ce que font aujourd'hui les Français, est un péché contre l'esprit : ils portent des lunettes et germanisent. Il n'y pas d'imposture philosophique allemande, si stupide soit-elle, qui ne trouverait de preneur enthousiaste là-bas. Heidegger ! Un philosophe qui n'a que la consistance de la confiture de prunes ...¹⁹

La guerre, cette grande égalisatrice, et la mort qu'elle entraîne, cette guerre d'agression déclenchée par l'Allemagne nazie le 1^{er} septembre 1939, a mis fin à ce jeu de rapprochements et de distances. Benjamin ne survécut que de quelques mois à Nizan, tué en mai 1940 près de Dunkerque. Muni déjà d'un visa d'entrée pour les États-Unis où ses amis de l'Institut pour la Recherche Sociale l'attendaient, Benjamin, arrivé à la frontière franco-espagnole, mais informé de l'interdiction temporaire de traverser l'Espagne en direction de Lisbonne d'où il devait prendre le bateau, se donna la mort en avalant une overdose de morphine, le 26 septembre 1940, dans une chambre de l'Hôtel de Francia, à Port-Bou. Selon toute apparence, l'expatrié juif craignait de tomber entre les mains de la Gestapo qui sillonnait la France de Pétain, dite « libre ».

Bertolt Brecht, lisant les *Thèses* de Benjamin, son dernier écrit connu, notait dans ses carnets : « Si l'on pense à cette petite poignée de gens capables au moins de comprendre mal cela ... ». Plus de vingt ans devaient s'écouler après la mort de Benjamin avant qu'une génération plus jeune, en Allemagne, ne commençât à redécouvrir, aidée en cela par Th.W. Adorno et par Hannah Arendt, la pensée et l'écriture de Walter Benjamin. Nizan à son tour, pour d'autres raisons pourtant, raisons

¹⁷ R. Jerzewski, *Zwischen anarchistischer Fronde und revolutionärer Disziplin. Zum Engagement-Begriff bei Walter Benjamin und Paul Nizan*, op.cit., p. 224.

¹⁸ P. Nizan, « La France trahie – IV – Le comité France-Allemagne et M. de Brinon – Quatre ans d'une activité singulièrement bien accueillie par le Reich », *Ce Soir*, 22 juillet 1939, p. 1 et p. 7 ; « La France trahie – V – Histoire d'Otto Abetz, "missionnaire" à Paris de l'Office von Ribbentrop », *ibid.*, 22 et 23 juillet 1939, p. 1 et p. 5.

¹⁹ Kurt Tucholsky, *Die Q-Tagebücher*, Rowohlt, Reinbek, 1985, p. 256.

liées à la paranoïa politique de ses anciens camarades de Parti, n'a fait sa réapparition qu'à la même époque, dans les années soixante du XXe siècle. Au moins dans le silence qui les avait recouverts, les deux écrivains, Benjamin et Nizan, furent réunis.

Lothar Baier.

Paul Nizan face à Emmanuel Berl : de l'admiration au ressentiment.

Nizan veut épouser la colère comme saint François d'Assise la pauvreté. Mais ce n'est pas commode de rester en colère sans jamais défaillir. Et, les fidélités que son livre veut établir sont plus douteuses que les invectives brillantes qu'il fait exploser sur ses adversaires.

20

Ainsi Emmanuel Berl rend-il compte d'*Aden Arabie* en juin 1931 dans la revue *Europe*. Premier « échange » entre les deux hommes, ces lignes du « vieil » essayiste polémique ne transpirent pas par leur complaisance envers le jeune pamphlétaire, pour le moins que l'on puisse dire. Les deux hommes se connaissent depuis quelques temps déjà, fréquentant *quasi* conjointement certaines des revues d'importance de l'entre-deux-guerres. Si Henriette Nizan, dans ses *Libres mémoires*²¹, et les différents biographes de Nizan ne font que peu de cas de Berl, son biographe Bernard Morlino²² présente quant à lui les deux hommes comme étant des amis. Quant aux sartriens et aux nizaniens, ils partagent tous le même regret de la perte d'un film tourné vers 1932 à Grandchamp – la demeure des Nizan –, « Tu seras curé ! », mettant en scène Henriette, Paul, Sartre, Beauvoir, et la jeune femme de Berl, ce qui indique les bonnes relations entre les deux hommes en ce début des années trente.

Mais les anecdotes s'arrêtent pour ainsi dire là, et le chercheur n'a de choix que de se tourner vers les *textes*, de toute façon le seul matériau essentiel de la compréhension des relations entre intellectuels. Si Berl ne consacra qu'une seule critique littéraire à Nizan pendant les années trente, ce dernier s'occupa à trois reprises de la production berlienne, réception à laquelle nous allons nous intéresser dans ces pages, afin de restituer au lecteur d'aujourd'hui un pan, certes infime mais non négligeable, de l'histoire polémique de ces années trente.

*

Le 15 juillet 1930 paraît dans la revue *Europe* une longue critique de Nizan consacrée à *Mort de la Morale bourgeoise* d'Emmanuel Berl. Le jeune journaliste signe ainsi son deuxième article dans cette revue prestigieuse dirigée depuis 1929 par Jean Guéhenno, le premier étant paru dans le numéro de mai et ayant été consacré à la *Critique de la conception socialiste de l'histoire* de Ch. Turgeon. Si la collaboration à *Europe* inaugure l'entrée du jeune critique dans le cercle des périodiques prestigieux, il n'en est pas pour autant ni à ses premières armes ni méconnu. L'année précédente, il a participé à l'aventure de *La Revue Marxiste* où il a déjà pu se singulariser par une plume acérée et véhémence qui fondera en grande partie sa notoriété. Mais les critiques dans *Europe* marquent un passage important dans l'itinéraire journalistique et intellectuel nizanien et sont emblématiques des débats qui agitent l'homme et le militant Nizan ainsi que la société intellectuelle en ce début des années trente.

La critique consacrée à Berl n'échappe point à cette règle. S'appuyant sur le pamphlet de ce

20 Emmanuel Berl, « P. Nizan – *Aden Arabie* », *Europe*, 15 juin 1931, p. 282. Il souligne aussi : « [...] il m'est impossible de ne pas noter que, malgré ce qu'il y a de tendu dans son livre, les refus par quoi il commence ne fondent qu'avec fragilité les conclusions qui le terminent » (*ibid.*).

21 Henriette Nizan, *Libres mémoires*, Paris, Laffont, « Vécu », 1990, 462 pages.

22 Bernard Morlino, *Emmanuel Berl, les tribulations d'un pacifiste*, Paris, La Manufacture, 1990, 415 pages.

dernier – qui semble, à plus d'un titre, le prétexte pour le penseur d'énoncer nombre de ses positionnements –, Nizan y traite du rapport du prolétariat à la culture bourgeoise :

Le livre de Berl pose donc cette question d'avenir : comment le prolétariat doit-il traiter la culture bourgeoise et les justifications bourgeoises ? Lorsqu'il dénonce l'inconscient ou la banque de France, c'est encore de culture qu'il s'agit. Comme les composantes essentielles de la culture sont l'histoire et l'idéalisme, on est amené à diviser la question : comment le prolétariat doit-il traiter la culture historique ? Comment doit-il traiter la justification idéaliste ?²³

Ces interrogations, si elles sont bien à l'œuvre dans le pamphlet de Berl, sont toutes entières contenues dans les préoccupations nizaniennes de ce début des années trente, ainsi que des articles postérieurs l'attestent. Et cette « [division] [de] la question » à laquelle il se livre va lui permettre d'effectuer une critique radicale de l'idéalisme :

La culture idéaliste est une justification présente. Justifications que l'esthétisme, la philosophie de l'apparence et de la réalité. Justifications que l'âme chrétienne, le spiritualisme, l'intériorité de la culture bourgeoise, l'analyse qui touche à l'éternel et l'amour. Justifications que l'inconscient, la conscience morale et le protestantisme. La culture traditionnelle était une justification que la bourgeoisie puise dans la connaissance des histoires.²⁴

Si le terme « justifications » est ici repris en anaphore et permet alors parfaitement d'illustrer la prégnance de l'idéalisme, il serait dommageable de n'y voir qu'un seul artifice rhétorique. En effet, dans les critiques littéraires nizaniennes, ce terme sera toujours associé à la bourgeoisie, à ses moyens de croire à ce qu'elle est, à ce qu'elle pense – et sera utilisé dans ses articles politiques pour stigmatiser le mensonge de la classe dirigeante bourgeoise et, par corrélation extensive, celui de l'idéologie capitaliste. Et il va être l'occasion, dans ce compte rendu du pamphlet de Berl, d'opposer à la culture idéaliste bourgeoise, le matérialisme, et ainsi de placer le débat entre deux conceptions politiques du monde :

Tous les espoirs sont permis, s'il est vrai, comme Berl croit, que le peuple avoue le matérialisme. Il est la vraie réponse et la vraie défense contre toutes les justifications d'aujourd'hui et de demain.²⁵

Derrière le mot « matérialisme », il faut lire matérialismes historique et dialectique, c'est-à-dire marxisme. Le combat à mener contre l'idéalisme, symbole de la culture bourgeoise, ne peut s'effectuer que dans une lutte entre prolétariat et bourgeoisie, contre une vision du monde que cette dernière a voulu imposer jusqu'alors comme la seule et unique véritable.

Cette thématique de l'oppression bourgeoise exercée sur la culture va être récurrente dans les écrits journalistiques nizaniens entre 1930 et 1934. Outre le fait que l'*intelligentsia* communiste marche alors à l'heure de Kharkov, nous pouvons y voir aussi un écho à l'écriture en gestation des *Chiens de garde*, dont il publiera une ébauche dans la revue *Bifur* à la fin 1930, « Notes-programme sur la philosophie »²⁶ – à laquelle Berl a collaboré en 1929. L'accueil qu'il réserve à Berl est par conséquent vigoureusement positif, et l'article est dans sa majeure partie un acquiescement des propos du pamphlétaire, ainsi que nous allons pouvoir l'observer. Mais, s'il s'agit bien ici de rendre compte de son pamphlet, Nizan en profite, nous le répétons, pour développer de façon relativement conséquente son positionnement à l'égard de la culture bourgeoise. Et lorsqu'il invoque, dans l'extrait suivant, le « courage », force est de constater que celui-ci provient de tous ceux qui sont en phase avec ce qui est dénoncé ici, les écrivains révolutionnaires, Berl, dont il salue la progression

²³ Paul Nizan, « Emmanuel Berl – Mort de la Morale bourgeoise », *Europe*, 15 juillet 1930, pp. 449-450 (publié in Susan Suleiman, *Pour une nouvelle culture*, Paris, Grasset, 1970, pp. 25-32).

²⁴ *Ibid.*, p. 451.

²⁵ *Ibid.*, p. 453.

²⁶ P. Nizan, « Notes-programme sur la philosophie », *Bifur*, n° 7, pp. 26-39 (publié in Jean-Jacques Brochier, *Paul Nizan, Intellectuel communiste 1926-1940*, Paris, La Découverte, « [Re]découverte », 2001, pp. 234-244).

politique, et... Nizan. « Il faut avoir le courage de dire »... Cette prétention – dans le sens où l'énonciateur fait mine d'englober « tout le monde » alors que le *je* est sous-entendu – indique que la parole de l'énonciateur est risquée, puisqu'il « [dit] ».

Quoiqu'il en soit, Berl lui offre ainsi l'occasion d'écrire certaines de ses phrases les plus percutantes sur cette thématique de l'oppression de la culture bourgeoise :

Actuellement la réponse est simple. Elle est celle-là même que choisit Emmanuel Berl. [...] Il faut avoir le courage de dire : la culture bourgeoise est une barrière. Un luxe. Une corruption de l'homme. Une production de l'oisiveté. Une contrefaçon de l'homme. Une machine de guerre. La justification même du pouvoir politique et économique d'une classe sur une autre classe. Le courage de dire : Properce n'intéressera pas un ajusteur, ou s'il l'intéresse, c'est que l'ajusteur est devenu un bourgeois, ennemi de tous les autres ajusteurs. Racine, Boticelli, Maurice Scève, la princesse Bibesco font appel aux plus mauvais instincts du prolétariat, au même titre que les vitrines de chez Worth, les bas de soie quarante quatre fin et l'Académie des gastronomes dont M. Tardieu fait partie. Si l'on dit que cette culture n'est pas bourgeoise, mais humaine, c'est que l'on tombe dans le piège même que la bourgeoisie tend au peuple.²⁷

L'amalgame rempli d'humour auquel il se livre ici, regroupant Maurice Scève, poète lyonnais du XVI^e siècle, la Princesse Bibesco, monarque roumaine du XIX^e qui écrivit quelques romans²⁸, la maison de Haute Couture Worth et le président du Conseil André Tardieu, avec Boticelli et Racine est tout entier destiné à illustrer ce qu'il estime être les symboles variés de la culture et de l'opulence bourgeoises. Quelques mois après, dans l'article de *Bifur*, « Notes-programme sur la Philosophie », Nizan fera d'ailleurs de Racine un des représentants de la culture bourgeoise :

Car on leur a appris dès la classe de septième que la plus haute valeur est l'Esprit, qu'il mène le monde, qu'il est honorable dans la mesure même où il est désintéressé, que Racine vaut mieux que Stephenson, Malebranche que Sauvage.²⁹

Mais si ce sont de belles lignes et dans lesquelles on retrouve parfaitement le style véhément nizanien, notamment de ce début des années trente, force est de constater qu'elles empruntent beaucoup au pamphlétaire de *Mort de la Morale bourgeoise* :

On n'arrivera pas à faire aimer sincèrement Racine par une brocheuse. On arrivera seulement à ce qu'elle cesse d'être une brocheuse. Elle ne peut pas aimer Racine, parce qu'elle ne peut retrouver chez lui aucun mot qui aille à son cœur, aucun sentiment qu'elle ait ressenti ou constaté.³⁰

Cette thématique de l'oppression de la culture bourgeoise va, de plus, être corrélée à une critique véhémement du lexique bourgeois, totalement étranger à la culture prolétarienne. La bourgeoisie, détenant les rênes de la société, détient ceux de sa culture et de son école. Classe mensongère – ainsi que l'étude de l'ensemble des articles nizaniens nous le montre –, elle pervertit la culture, et donc, le vocabulaire :

Le bourgeois vit des mots : justice, raison, âme. Tout contact du monde perdu. Inquiet, il fait des mots et pense qu'ils sont le monde. Abri des mots. Vertu des mots. Masques des mots. Que le prolétariat cesse de prendre l'ombre pour la proie. Le bourgeois, pour quelque temps encore abrité par les quatre murs de sa chambre, peut se croire comblé et protégé par les inventions, les mythes et les promesses de son vocabulaire : il dit : “ Mon âme ”, et c'est une vérité sur lui-même. Il dit “ Justice ” et c'est une prophétie sur le destin. Mais le peuple sait que les mots ne sont pas des biens : la justice n'est pas une idée dans son âme, mais une sorte de vie

²⁷ *Id.*, « Emmanuel Berl – *Mort de la Morale bourgeoise* », *art.cit.*, p. 450.

²⁸ Et que Berl n'a pas épargné dans son pamphlet.

²⁹ P. Nizan, « Notes-programme sur la philosophie », *op.cit.*, p. 27.

³⁰ E. Berl, *Mort de la Morale bourgeoise*, J.J. Pauvert, « Libertés », 1965, p. 40.

qu'il n'a pas et qu'il veut. Une machine n'est pas un concept, mais l'objet le plus pressant. Idéalisme, intériorité, "tristes ruses" (p. 224). Ne faites pas croire au prolétariat qu'il n'existe pas de monde, mais seulement les idées et l'âme, lieu des idées.

Il faut voir encore que les justifications bourgeoises sont destinées au peuple, et en même temps au capitalisme. Pourquoi voulez-vous que le prolétariat embrasse les mots de passe du bourgeois menacé par d'autres ennemis que lui-même ?³¹

La bourgeoisie possède les clés du savoir, et fait donc dire aux mots ce qu'elle veut. Enfermée dans son microcosme, loin des préoccupations du « monde réel », elle les vide d'une partie de leur contenu sémantique, l'épiphore et la gradation qui culmine avec le terme « masques », indiquant qu'elle construit une réalité qui lui est propre, occultant tout un pan de culture qui n'est pas sa culture, *donc qui n'est pas*.

La « justice », tout comme la « raison » et « l'âme », deviennent des acquis, la bourgeoisie républicaine, à l'instar de Descartes et Pascal, a mystifié le vocabulaire pour mieux asseoir son pouvoir, qu'il soit politique ou intellectuel. Les mots sont donc hérités, transmis par la « culture bourgeoise » ; il faut les remotiver, les reconquérir, leur racheter leur contenu sémantique. Car la sémantique elle-même ne peut se concevoir que dans un rapport de classe. Le topos « justice » reste à conquérir, c'est un topos de combat, non une référence abstraite qu'on se récite dans les « bals de l'Opéra sous le second Empire »³² ou à la cour de « Louis XIV »³³ – exemples emblématiques de la vie bourgeoise évoqués dans un article postérieur de *Monde*, en mars 1931, « Secrets de famille », où il vilipendera l'oppression culturelle bourgeoise que sa famille et lui-même ont subie. Pour le « peuple », le mot résonne en écho dans son corps, dans sa condition, dans sa vie quotidienne. Il ne peut être un fleuron inscrit au bas des parchemins et au mur des administrations, il est combat puisque sa culture est à faire, à gagner, à imposer. Ainsi la « machine », métaphore on ne peut plus réaliste, renvoie à toute une imagerie ouvrière, prolétaire d'aliénation et non à quelque idée de progrès à perdurer pour la seule société bourgeoise : Nizan écrira en 1934, dans une critique consacrée à Gide : «[...] le progrès est simplement une promesse que le capitalisme ne tient pas et qui peut être tenue si seulement le capitalisme est renversé»³⁴. Ajoutons que la « machine », c'est aussi, dans un des extraits cités précédemment, la « machine de guerre » qu'est « la culture bourgeoise », « justification même du pouvoir politique et économique d'une classe sur une autre classe »³⁵. Quant au mot mythe, corrélé à celui de la bourgeoisie dans cet extrait et dans d'autres articles, il nous renseigne, par le jeu de l'intratextualité, sur la portée plus étendue de cette critique des mots — la bourgeoisie veut faire croire à la justice, comme elle veut faire croire à la démocratie : « Ils ne savent justement pas que la démocratie, la liberté, l'école laïque sont des mythes »³⁶, assène-t-il dans « Présentation d'une ville » en 1934.

La bourgeoisie est donc tout à la fois mystificatrice du vocabulaire et de la vie de l'ouvrier, en dehors de la réalité — l'image du littérateur à la Pascal « abrité entre les quatre murs de sa chambre » —, classe dépossédante des mots de la lutte, classe aliénante. Mais si elle est détentrice du privilège de la culture, « il est temps de dire que la bourgeoisie n'est point la seule classe qui possède des traditions et une atmosphère de culture »³⁷, proclamera Nizan dans l'article postérieur préalablement cité, « Secrets de famille ».

L'ouvrier ne peut accepter les mots que lui envoie la bourgeoisie pour toutes les raisons évoquées, mais aussi parce que ce sont des « mots de passe », expression berlinoise magistrale utilisée pour la première fois dans ce pamphlet³⁸, et qui sied si bien à la plume polémique

31 P. Nizan, « Emmanuel Berl – Mort de la Morale bourgeoise », *art.cit.*, p. 452.

32 *Id.*, « Secrets de famille », *Monde*, 14 mars 1931, p. 4.

33 *Ibid.*

34 P. Nizan, « André Gide », *Littérature Internationale*, n° 4, juillet-août 1934, p. 132 (publié in Jean-Jacques Brochier, *Paul Nizan, Intellectuel communiste 1926-1940, op.cit.*, pp. 122-137).

35 *Id.*, « E. Berl - Mort de la Morale bourgeoise », *art.cit.*, p. 450.

36 *Id.*, « Présentation d'une ville », *Littérature Internationale*, n° 4, juillet-août 1934, p. 20 (publié in Jean-Jacques Brochier, *Paul Nizan, Intellectuel communiste 1926-1940, op.cit.*, pp. 141-194).

37 *Id.*, « Secrets de famille », *art.cit.*

38 Citons notamment : « La première fonction de la culture est de fournir des mots de passe. Elle suppose qu'on

nizanienne qu'il n'aura de cesse de se la réapproprier au long de ses articles littéraires, et ce, dès cette critique, ainsi que dans son pamphlet *Aden Arabie*³⁹ et dans ses romans *Antoine Bloyé*⁴⁰ et *La Conspiration*⁴¹.

Grâce à elle, Nizan met en place toute une critique idéologique, cette expression réunissant à elle seule un large réseau métaphorique et sémantique où se côtoient le commandement armé, la complicité, et par jeu de mots, la prostitution :

Accepter les mots de passe de la culture historique revient à adopter cet éclectisme bourgeois qui permet à n'importe qui de se sentir tout à tour un Grec d'Alexandrie, un contemporain de Néron ou de Laurent Le Magnifique, un courtisan de Louis XIV, un habitué des bals de l'Opéra sous le second Empire, mais non lui-même. Il faut avoir le cœur de dire qu'il n'y a pas de transposition possible en langage populaire et humain des sentiments distingués de Bérénice et de Titus, de la jalousie distinguée que Swann éprouve en espionnant Odette de Crécy. Si l'on s'efforce vers de telles transpositions, c'est que l'on se rallie à ce que M. Benda appelle le coup de force bourgeois : la culture est bourgeoise ou elle n'est pas.⁴²

S'il nous faut souligner en passant que cette critique de l'amalgame bourgeois rappelle une nouvelle fois certains des propos de Berl dans son pamphlet :

[...] la dangereuse ambiguïté du mot *culture* auquel le bourgeois s'accote. On mêle les traditions de la famille avec les travaux du jardinage, le portrait de la vieille tante d'où vient la fortune et la taille des poiriers⁴³ ;

ce qui nous intéresse aussi particulièrement est l'écho que donne Nizan à cette thématique de l'oppression lexicale bourgeoise et à l'expression berlienne à travers sa propre histoire. Dans l'article « Secrets de famille », il écrira avec force véhémence ces lignes – où nous noterons la reprise totale de l'expression de Berl :

J'ai avalé votre culture jusqu'au bout. J'ai fait le singe du maître et vous avez failli me faire croire que vos secrets de famille étaient désormais les miens. Je sais vos *mots de passe* et vos allusions, je peux parler du salon de la princesse Mathilde comme si ma famille l'avait fréquenté. [...] Vous me commandez de séparer en moi l'essence non bourgeoise, de me décanter de ma lie populaire [...]. [...] Vous me donnez ces singeries que vous nommez culture [...].⁴⁴

Enfin, soulignons l'extension sémantique que va connaître cette expression berlienne dans le discours polémique nizanien. Les termes de la culture bourgeoise sont ceux d'un microcosme, sont patte blanche d'appartenance à une élite, «mythe [...] inventé par la bourgeoisie à l'usage orgueilleux de ses fils»⁴⁵, proclame-t-il dans son article sur Gide de 1934 ; sont le signe de

connaît un certain ensemble de signes » (E. Berl, *Mort de la Morale bourgeoise*, *op.cit.*, p. 30).

39 « Par hasard j'étais sans chaînes et sans tribu dans une foule où chaque passant reconnaissait les siens, et pouvait échanger des rites contre des rites, des mots de passe et des mots de ralliement » (*Aden Arabie*, Paris, La Découverte, Seuil, 1987, p. 113) ; « Son nom est un mot de passe aussi loin qu'à Sana du Yémen et qu'aux frontières du Choa » (*ibid.*, p. 118) ; « Patience, sommeil, sont les deux mots de passe de ces terres inconsolables décorées de merveilles sinistres et d'hommes de mauvais augure » (*ibid.*, p. 164).

40 « C'était comme des mots de passe qu'il ne comprenait pas » (*Antoine Bloyé*, Paris, Grasset, « Les Cahiers Rouges », p. 90).

41 « Des mots de passe obscurs et une volonté partout étalée d'humiliation commande la vie militaire » (*La Conspiration*, Paris, Gallimard, « Folio », p. 97) ; « [...] il la sentait tout de même très complice et pleine de mots de passe sur les familles » (*ibid.*, p. 149) ; « C'est bien assez pour être complice d'une femme, que de lui enseigner quelques mots de passe, de croire la comprendre d'un coup d'œil » (*ibid.*, p. 170).

42 P. Nizan, « E. Berl - *Mort de la Morale bourgeoise* », *art.cit.*, p. 450.

43 E. Berl, *Mort de la Morale bourgeoise*, *op.cit.*, p. 28.

44 P. Nizan, « Secrets de famille », *art.cit.* C'est nous qui soulignons.

45 *Id.*, « André Gide », *art.cit.*, p. 129.

l'ascension sociale, et de ceux qui «connaissent [...] les secrets du ménage»⁴⁶, variation sémantique et métaphorique sur l'expression berlienne on ne peut plus reconnaissable, et déjà contenue dans le titre même de l'article déjà abondamment cité dont elle est issue, « Secrets de famille ». Les mots ne sont créés que pour la bourgeoisie, pour son monde, et rien dans l'univers qu'elle fabrique ne peut être bon pour le peuple, l'allusion à l'école philosophique de Potamon par le terme d'«éclectisme» dans l'extrait précédent de la critique sur Berl de 1930 indiquant que le peuple, lui, réclame un monde nouveau *faisant table rase du passé...*

Culture et politique sont donc intimement liées, et se battre contre la culture bourgeoise s'inscrit dans une lutte plus vaste pour un changement de la société, ainsi que nous l'avons souligné au début de cet article. Notons au passage qu'on pourra lire dans *Antoine Bloyé* la remarque suivante : «[...] plus tard, Jules Ferry chargera l'école laïque d'enseigner aux ouvriers le respect de la loi et la vénération des finances de l'Etat»⁴⁷. Combattre la culture bourgeoise, c'est, de façon concomitante et corrélée, lutter contre l'emprise du capitalisme.

... Un changement de société qui se réalisera par la Révolution, thématique topique corrélée au marxisme et dont une des contre-valeurs antinomiques est cette dénonciation de l'oppression de la culture bourgeoise que Nizan va aussi développer dans cette critique de 1930 qui nous occupe :

Puis il y a ou il y aura la révolution. Et le prolétariat ne saurait conserver la même attitude. La condamnation n'a pas la même signification que maintenant. Car le prolétariat devient un héritier. Et il lui faut savoir ce qu'il fait de son héritage, s'il le rejette – l'accepte – ou le transforme. C'est une époque de transition où il rejette et où il transforme. On peut prévoir une culture de la période de transition parallèlement à une économie de la période de transition, à des besoins de la période de transition. Berl ne paraît pas prévoir un moment de transformation dialectique de l'héritage culturel. Il voit dans le prolétariat un magicien : il est un héritier, qui n'aime pas ceux qui lui laissent l'héritage, mais hérite d'eux. Dans l'héritage sont peut-être comprises des choses humaines, où il peut reconnaître ses accents. Et des choses qui ne seront jamais que des épaves : Virgile ne saurait être qu'une épave de l'histoire pour des hommes qui cherchent à résoudre le problème des Sovkhoz et non ceux de la distribution des terres aux vétérans d'Auguste ; des hommes capables de créer la "Ligne Générale" n'ont pas besoin des Géorgiques. Mais les défenseurs de l'homme peuvent reconnaître sa voix dans le poème de Lucrèce.⁴⁸

L'opposition entre deux mondes dont nous parlions en début de cet article est ici parfaitement réalisée par les allusions opérées par Nizan, qui reposent sur le couple idéologique art conformiste/art révolutionnaire corrélé à celui bourgeoisie/peuple. Nizan abat les siècles pour opposer Virgile à Eisenstein, la contemplation plus ou moins poétique à l'action. En outre, cette opposition entre une référence lettrée et une référence censée être universelle pour les prolétaires du monde entier, le film d'Eisenstein, montre éminemment que l'art soviétique, lui, n'est pas coupé de la masse. Il est donc possible de produire une œuvre qui parle au peuple et qui ne sacrifie pas pour autant son élan artistique : l'U.R.S.S., pays de la Révolution, en est un exemple, gouverné par sa volonté de voir éclore un « homme nouveau ». Le combat contre la culture bourgeoise est bien un combat pour un autre monde, débarrassé de ses oripeaux philosophiques, idéologiques et lexicaux – oripeaux parce que la décadence de la bourgeoisie s'avance inexorablement. L'intellectuel au service de la révolution, effective ou en marche, se doit de ressentir l'existence du peuple et de la transmettre dans son œuvre. Précisons d'ailleurs que cette opposition entre deux mondes est récurrente chez le journaliste Nizan de cette période, afin de stigmatiser la coupure de l'intellectuel d'avec la réalité du monde, et donc du peuple – cette fameuse « tour d'ivoire » reprise sans arrêt à cette période et que l'on trouve d'ailleurs aussi chez Berl.

Mais si ce dernier « ne paraît pas prévoir un moment de transformation dialectique de l'héritage culturel », il n'en demeure pas moins qu'il saisit que le peuple, lui aussi, possède une culture. Ce que Nizan va saluer vigoureusement dans l'extrait suivant, usant d'un vocabulaire

⁴⁶ *Id.*, «Secrets de famille», *art.cit.*

⁴⁷ *Id.*, *Antoine Bloyé, op.cit.*, p. 57.

⁴⁸ *Id.*, «E. Berl - Mort de la Morale bourgeoise », *art.cit.*, pp. 450-451.

polémologique traduisant parfaitement la lutte à mener contre le camp de la bourgeoisie :

Aujourd'hui Lucrèce est aussi corrupteur qu'Apollonius de Rhodes, que Watteau. Aujourd'hui, que le mot d'ordre soit celui des fanatiques : Tuez-les tous, le peuple reconnaîtra les siens. Il n'est d'ailleurs pas vrai que le peuple arrive les mains vides : sa culture comprend la volonté de la révolution, le souvenir de l'oppression, le refus même et la critique des valeurs de ses maîtres. Elle possède ses titres, des utopistes à Lénine, elle n'a besoin ni de romans ni de sonnets. Le prolétariat n'a pas à faire entrer des songes de la pauvreté et de la paresse dans ses premiers monuments. Remercions Berl d'avoir attaché ce grelot et persuadé plus d'un homme de l'entendre. Si ce grelot ne fait pas encore le bruit d'un bourdon, ce n'est pas la faute de Berl.⁴⁹

L'anaphore, le ton sentencieux de la première phrase et du premier segment de la deuxième préparent la formulation de la maxime qui recouvre un propos au caractère universel, par l'impératif et le ton agressif. « Mots d'ordre » et « fanatiques » mettent en place une perspective culturelle radicale renforcée par le nihilisme de la maxime dans lequel on peut voir une référence à l'intégrisme catholique anti-cathare. Berl, en « [attachant] ce grelot » évolue donc bien vers le camp du prolétariat, c'est-à-dire de la Révolution. Mais pour que cette évolution devienne *adhésion*, il faut que Berl épouse totalement la philosophie et l'idéologie marxiste – ce qui n'est point encore le cas, ainsi qu'en témoigne ce paragraphe dont la première phrase oppose allusivement matérialisme mécaniste et matérialisme dialectique :

Mais Berl converti au matérialisme n'est pas encore dressé au matérialisme dialectique où j'espère le voir, bien qu'il soit actuellement plus près du baron d'Holbach que d'Engels. Faut-il tout conseiller ou tout interdire au prolétariat dans la masse de la culture bourgeoise ? Cette interrogation n'a pas exactement le même sens en 1930 en France et en 1930 en Russie. La complexité de cette demande et la difficulté de lui donner une réponse adéquate proviennent de l'existence de la Révolution qui est la borne entre deux moments de l'histoire du prolétariat. La Révolution oblige ceux qui veulent répondre à faire intervenir un avant et un après. L'équivoque chez Berl vient d'une distinction peu nette entre cet avant et cet après, d'une tendance à regarder l'histoire du prolétariat comme un seul bloc, comme un absolu.⁵⁰

Les dénonciations opérées par Berl ne dénotent donc pas encore de façon suffisamment abouties qu'il est prêt au passage avec armes et bagages dans le camp de la Révolution. S'il écrit dans *Mort de la Morale bourgeoise* que « le prolétaire est matérialiste »⁵¹, il précise que « le matérialisme n'est pas une doctrine, mais une méthode »⁵², et lance en péroraison : « Le matérialisme est pour moi le courage dans la pensée, et l'irrévérence dans le cœur »⁵³. Autant de mises au point et de formules qui ne sont pas en mesure de séduire totalement le marxiste orthodoxe Nizan. La doctrine marxiste a des raisons que le « cœur » n'est point en mesure de fournir et de conduire.

Le pamphlétaire formé aux écoles et à la culture bourgeoises ne parvient donc pas encore à s'émanciper de sa classe, sa critique de l'idéalisme n'est pas assez radicale, atteint par la sclérose d'une pensée envahissante qui a fourbi tous les moyens pour qu'on ne puisse en sortir facilement :

Mais Berl est peut-être victime encore de la philosophie même du vocabulaire, que pourtant il dénonce : il ne décrit pas les métamorphoses de l'idéalisme. La bourgeoisie est tombée d'un idéalisme rationaliste à un idéalisme mystique, de la critique de Kant aux exploits des sorciers. Il faut dire les causes de ce passage étonnant : Berl le sent. Mais je ne vois derrière son sentiment ni classes ni économie. Il sent que l'idéalisme n'est plus une confiance, mais un moyen précaire de salut. Pris entre les feux croisés du capitalisme et de la révolution,

49 *Ibid.*, p. 451.

50 *Ibid.*, p. 450.

51 E. Berl, *Mort de la Morale bourgeoise*, *op.cit.*, p. 173.

52 *Ibid.*, p. 174.

53 *Ibid.*, p. 176.

l'idéologue a peur. Il creuse des terriers.⁵⁴

Berl devra donc vaincre l'emprise oppressante de la culture bourgeoise, la crainte légitime de trahir sa classe. Nizan soulignera deux ans après dans « Littérature révolutionnaire en France » :

[...] les révolutionnaires d'intention qui sont tentés par la Révolution mais n'osent faire le dernier pas. [...] Ce sont des hommes de bonne volonté, mais tant de préjugés les retiennent encore, tant de prudence [...]. [...] de vieux rêves de transformation spirituelle, de cléricature spirituelle les enchaînent encore. Ils viennent de toutes les régions de l'esprit : [...] des hommes comme Berl et Malraux, [...].⁵⁵

Nizan appelle de ses vœux cette évolution ultime vers laquelle Berl semble tendre : l'implication du journaliste qui transparait dans la marque du *je* performatif – rare sous sa plume – ne laisse aucun doute sur « l'amitié » qu'il éprouve pour le pamphlétaire, ainsi qu'il l'écrit dans sa péroraison :

[...] Les derniers hommes professent le matérialisme.

Berl devra préciser le sien. Et le compléter. Et le rendre efficace. Matérialisme n'égale pas Négation. E. Berl va-t-il longtemps encore jouer le rôle brillant du Mauvais Esprit et répéter : Je suis l'Esprit qui toujours nie ? Le matérialisme affirme. L'esprit est ce qui nie et ensuite ce qui pose. Berl sera-t-il le dernier prophète de la ruine de la Jérusalem bourgeoise ? "Seuls dans notre drame et les lèvres roidies par le ferme dessein de ne pas mentir, sommes-nous réellement incapables de tout lâcher, d'avouer que tout nous lâche ? Le matérialisme est pour moi le courage dans la pensée et l'irrévérence dans le cœur." Ces derniers mots du livre font écho à sa préface : "Hérétique et infidèle, puisse mon esprit le rester." Mais il ne faut plus dire ni croire que pour l'esprit la révolution est faite. Trop longtemps les intellectuels furent les hommes situés au-delà de la Révolution. Le peuple est en deçà. Il n'aime pas qu'on lui dise que la Révolution n'est plus à faire, car elle ne l'est point pour son corps et sa vie. E. Berl ne peut plus aligner seulement des refus. L'amitié qu'on a pour lui, le son même de sa voix obligent à lui demander de ne plus s'attarder entre les décombres de la bourgeoisie et les chantiers du prolétariat. Que tout son poids l'attire du côté de ceux qui sont encore en deçà de la Révolution.

⁵⁶

Autrement dit, Nizan appelle à « l'adhésion » de Berl, terme usité par le critique dès qu'il s'agit de saluer ou de revendiquer l'appartenance à la Révolution, et opposé systématiquement au « conformisme ». « Les conséquences du refus »⁵⁷ doivent mener à l'adhésion à la révolution, c'est ce que Berl doit comprendre, c'est ce dont il ne doit pas avoir « peur ». L'opposition métaphorique symbolisant le passé et la déchéance de la bourgeoisie – « les décombres » –, opposés à l'avenir du prolétariat – « les chantiers » –, opposition toute marxiste et qui sera récurrente dans les articles nizaniens postérieurs, en réaffirmant la lutte entre deux mondes, l'ancien et le nouveau, donne tout le poids à l'alternative à laquelle est confronté Berl. Revenir dans le camp de la bourgeoisie, et *mourir* avec elle, choisir le camp de la *vie* en participant à l'avènement de la Révolution.

En 1930, la Révolution ornée de sa majuscule glorifiante est tout entière attribuée à la révolution communiste, prolétarienne. Mais les années suivantes vont voir Nizan se confronter à plusieurs reprises aux autres connotations que le terme va revêtir sous l'impulsion des « non-conformistes des années trente », emportés notamment par l'ouvrage *Décadence de la Nation*

⁵⁴ P. Nizan, « E. Berl - *Mort de la Morale bourgeoise* », *art.cit.*, p. 452.

⁵⁵ *Id.*, « Littérature révolutionnaire en France », », *Revue des vivants*, vol. 9, septembre-octobre 1932, p. 397 (publié in Susan Suleiman, *Pour une nouvelle culture*, *op.cit.*, pp. 33-43).

⁵⁶ *Id.*, « E. Berl - *Mort de la Morale bourgeoise* », *art.cit.*, p. 453.

⁵⁷ Titre d'un article de Nizan : « Les conséquences du refus », *La Nouvelle Revue Française*, « Cahier de revendications », décembre 1932, pp. 806-811 (publié in Jean-Jacques Brochier, *Paul Nizan, Intellectuel communiste 1926-1940*, *op.cit.*, pp. 315-320).

française de Dandieu et Aron publié en 1931. Dans différents articles de 1932 à début 1934, il va s'employer à remotiver le mot Révolution, démontrant que les révolutions portées par ces autres idéologies sont contre-valeurs et qu'elles ne sont pas⁵⁸.

En marge de ces articles, une critique littéraire de février 1935, rendant compte de deux livres de Berl publiés en 1934, *Discours aux Français* et *Lignes de chances* – ce dernier étant un recueil d'articles parus de 1923 à 1932 –, va témoigner de la prégnance de ce débat. Publiée dans l'hebdomadaire créé et dirigé par Henri Barbusse, *Monde* – auquel Nizan va collaborer à plusieurs reprises pendant cette année 35⁵⁹ –, elle va se vouer, dans sa majeure partie, à prouver que Berl est un homme perdu pour la cause de la révolution prolétarienne.

Le souhait vigoureux émis en péroration de la critique de 1930 n'a pas été suivi des effets escomptés : si Berl s'inscrit bien dans l'alternative posée par Nizan, c'est malheureusement pour se jeter dans « les décombres de la bourgeoisie »⁶⁰. La liaison intratextuelle entre les deux articles est d'ailleurs limpide, l'incipit de 1935 faisant clairement allusion à la péroration de 1930, dans la reprise identique de la citation extraite de *Mort de la Morale bourgeoise* :

"Hérétique et infidèle, puisse mon esprit le rester", écrivait Emmanuel Berl dans la préface de "Mort de la Morale bourgeoise". Il y a plusieurs manières d'être infidèle : l'une d'elles est celle de M. Pierre Laval. Je crains qu'elle ne soit aussi celle d'Emmanuel Berl.

Ces deux livres jalonnent réellement la courbe d'une infidélité : ils réunissent des articles de *Monde*, d'*Europe*, des *Derniers jours*, et le "Discours aux Français". Ils sont dominés par une méditation placée sous le signe de Goethe et consacrée à la révolution. [...] Le second livre "Discours aux Français" s'achève cependant par une vue de la révolution prise par quelqu'un qui a fini par y croire. Elle n'est pas notre révolution.⁶¹

Mais cette fois-ci, cette citation sert à Nizan à illustrer le chemin désastreux pris par Berl, l'intratextualité permettant de surcroît de souligner qu'elle contenait l'alternative posée par le critique quelques années auparavant. La condamnation de l'évolution berlienne est en outre accentuée par la comparaison opérée avec Laval, non effectuée, bien entendu, par hasard : Berl avait fait partie de la délégation française accompagnant Laval à Rome en janvier 35, pour témoigner des retrouvailles franco-italiennes⁶², et ce, en plein conflit italo-éthiopien que Nizan ne laissa pas de condamner alors que Berl était plus modéré dans son journal *Marianne* – et notons que Nizan s'en prendra violemment à Laval dans ses articles politiques postérieurs.

« Je crains qu'elle ne soit aussi celle d'Emmanuel Berl » : la prétériorité et le *je* performatif, s'ils peuvent tendre à penser qu'une porte de sortie est ménagée à Berl, font bien *entendre* qu'il a désormais *choisi*. Cette option regrettable est d'ailleurs confirmée par les lignes suivantes : si Berl « a fini [...] par croire [à la révolution] », ce n'est point « notre révolution », c'est-à-dire la révolution prolétarienne, communiste – le morphème *notre* signifiant à lui seul l'universalité de la révolution communiste, à l'opposé du caractère minoritaire et individualiste de celle qu'épouse Berl dorénavant : « La révolution ne peut être que nationale. Les internationales n'existent plus. Elles ont été tuées en Italie, en Allemagne, en Autriche » ; puis Berl ajoute, dans ces mêmes pages de *Discours aux Français* :

Et en France, et hors de France, la révolution nationale ne prendra sa signification que dans

58 *Ibid.* ; « Sur un certain front unique », *Europe*, 15 janvier 1933, pp. 137-146 (publié in Susan Suleiman, *op.cit.*, pp. 51-65) ; « Approches du fascisme », *La Jeune Révolution*, n° 7, juillet-août 1933, p. 4 ; « Les enfants de la lumière », *Commune*, octobre 1933, pp. 105-112 (publié in Jean-Jacques Brochier, *Paul Nizan, Intellectuel communiste 1926-1940, op.cit.*, pp. 252-259) ; « Jeune Europe », *Commune*, novembre 1933, pp. 310-316 ; « L'Avenir de la culture », *La Jeune Révolution*, n° 9, décembre 1933, pp. 3-4 ; « Tendances actuelles de la philosophie », *L'Etudiant d'avant-garde*, n° 1, janvier 1934, pp. 3-4.

59 Notons que Berl a collaboré à *Monde* dès sa création en 1928, jusqu'en janvier 1931, date de sa brouille avec Barbusse.

60 P. Nizan, « E. Berl - *Mort de la Morale bourgeoise* », *art.cit.*, p. 453.

61 *Id.*, « Emmanuel Berl : « *Discours aux Français, Lignes de chance* ; Panaït Istrati : *Méditerranée* », *Monde*, 8 février 1935, p. 10 (publié in Susan Suleiman, *Pour une nouvelle culture, op.cit.*, pp. 79-86 pour la partie sur Berl uniquement).

62 B. Morlino, *Emmanuel Berl, les tribulations d'un pacifiste, op.cit.*, p. 164.

la mesure où elle affirmera et affirmera ces deux notions essentielles. La valeur de la Liberté, la prééminence de l'individu [...].⁶³

Cette opposition axiologique et idéologique entre deux révolutions dont Nizan est coutumier ainsi que nous avons pu le noter, s'était déjà exprimée au sujet de Berl presque trois ans auparavant : c'était dans l'article « Littérature révolutionnaire en France », dans lequel Nizan expliquait dès l'exorde les différentes perversions auxquelles était soumis le mot « Révolution » :

Il ne faut pas jouer avec le sens du mot révolution. Une généralisation imprudente a conduit à toutes les confusions. [...] On s'est facilement accoutumé à prendre révolution au sens de mutation brusque ou simplement même, de nouveauté. Mais dans la littérature et les beaux-arts, révolution signifie communément invention de forme et changement des apparences. E. Berl, cherchant à distinguer une droite et une gauche littéraires s'y embarrassa comme un autre.⁶⁴

Même si cet article est rédigé en pleine bataille sur ce mot, et en pleine période de la tactique « classe contre classe », force est de constater qu'il éclaire la critique de 1935, d'autant plus que nous y lisons ces lignes qui achèvent la démonstration :

Une seule Révolution mérite ce nom : c'est la Révolution prolétarienne, le renversement du régime capitaliste, l'établissement d'un Etat par le prolétariat. C'est en vain que de vieilles réactions se déguiseront sous le masque révolutionnaire, qu'on parlera de Révolution fasciste, nationale-socialiste.⁶⁵

Si Nizan admet l'existence *lexicale* d'une autre révolution, c'est pour mieux en pointer son caractère mensonger, sa stratégie de perversion du beau mot noble auquel sied si bien la majuscule glorifiante, et, de façon concomitante, pour mieux la récuser du point de vue idéologique. Autrement dit, Nizan nous dit : pas de révolution sans contenu et sans perspective marxistes. Il est d'ailleurs intéressant de souligner que ces dernières phrases de 1932 font parfaitement écho à la péroraison de la critique sur Berl de 1935 :

Tout le mal que Berl disait des petits bourgeois oublié, il proclame qu'ils possèdent la "densité de courage" et la "densité de culture". Berl rejoint Drieu. Il se disait dans "Lignes de Chance" voué à faire la révolution sans y croire. Je me persuade qu'il y croit enfin. Mais il ne la fera pas. Il aime trop les allusions historiques : il s'y perdra. Faute de savoir s'il faut dire révolution libérale, révolution fasciste. Faute de se résoudre à choisir d'être complice – ou bien dupe, comme on veut encore espérer qu'il est ⁶⁶ ;

et aux propres mots de Berl dans son *Discours aux Français* : « Que la révolution se proclame libérale, qu'elle se proclame fasciste, qu'elle se proclame socialiste, elle devra rétablir dans la nation la puissance de la démocratie [...] »⁶⁷. La perversion du mot noble, Berl la subit de plein fouet, ne sachant pas à quelle école idéologique se rattacher dans cette bagarre entre « non conformistes ».

Mais si Nizan émet de ses vœux un désordre intellectuel dans lequel Berl pourrait se trouver, l'épanorthose finale insistant sur le fait que, peut-être, l'intellectuel n'est pas encore perdu, l'attaque est manifeste par le rapprochement effectué avec Drieu. Berl est un vieil ami de Drieu depuis leur rencontre au Lycée Carnot, où ils avaient aussi pour condisciple Gaston Bergery. Ils fondèrent tous les deux un hebdomadaire éphémère, *Les Derniers jours* (février-juillet 1927), dont plusieurs articles sont publiés dans le recueil *Lignes de chance*. Deux semaines auparavant, dans ces mêmes colonnes de *Monde*, Nizan a rendu compte de *Socialisme fasciste* et de *Journal d'un homme*

⁶³ E. Berl, *Discours aux Français*, Paris, Gallimard, 1934, pp. 198-199 et p. 209 respectivement.

⁶⁴ P. Nizan, « Littérature révolutionnaire en France », *art.cit.*, p. 393.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 394.

⁶⁶ P. Nizan, « Emmanuel Berl : «*Discours aux Français, Lignes de chance* ; Panaït Istrati : *Méditerranée*», *art.cit.*

⁶⁷ E. Berl, *Discours aux Français, op.cit.*, p. 200.

trompé : dans le fameux essai de Drieu on pouvait lire : « Je suis un petit-bourgeois et je ne crois qu'aux petits-bourgeois »⁶⁸. La critique sur Berl doit donc aussi se lire à travers celle-ci où Nizan écrivait ces mots : « La faillite propre de Drieu se confond avec une faillite générale de la pensée bourgeoise : le cas de Drieu est exemplaire et il va se perdre comme elle dans les impasses du fascisme »⁶⁹. Ajoutons, de plus, que ce rapprochement idéologique avec Drieu avait été effectué dès la première partie de la critique au travers de la thématique de la jeunesse, qui occupe une partie non négligeable de *Discours aux Français* :

Berl oppose ensuite "Vieille France et Jeune France". Ces oppositions courent les rues depuis qu'on s'est avisé qu'il y a une jeunesse et que chacun veut entraîner les jeunes gens derrière lui. Chaque homme de quarante ans, chaque contemporain de Berl, veut engager un dialogue avec le jeune homme de vingt ans. Le dialogue est quelquefois pathétique. Il n'aboutit jamais. Tel le dialogue qu'engagent dans le dernier écrit de Drieu la Rochelle, l'homme mûr et le jeune homme. Mais je vois souvent l'homme de quarante ans attribuer au jeune homme les amertumes de sa propre vie. Car c'est pour les gens de la génération de Bergery ou de Drieu qu'il est amer de voir durer au pouvoir des ministres qui furent ministres à vingt-sept ans, avant la guerre. Ce n'est pas un problème des jeunes gens. Le danger que je vois, c'est le risque que les jeunes gens courent d'être entraînés contre les hommes de soixante ans au nom des rancunes de ceux de quarante. Quand donc les jeunes gens auront-ils leurs problèmes ? Et non les problèmes d'autrui.⁷⁰

A la lecture de ces lignes, comment ne pas penser à *Aden Arabie*, comment ne pas entendre la musique des *Chiens de garde* ? Et soulignons que ces thématiques nizaniennes sont significativement circonscrites au début des années trente, et que, si elles réapparaissent ici, c'est probablement parce que Nizan voit dans l'évolution de Berl le défaut stigmatisé chez l'intellectuel bourgeois dans ses écrits antérieurs : « Est-ce trop demander que ses aînés, qui lui ont fait le triste univers au milieu de quoi elle se cherche, lui montrent moins de méfiance et lui témoignent plus d'amour ? »⁷¹ s'interroge Berl dans *Discours aux Français*. Nizan ne goûte pas, en 1935 comme au début des années trente, ne goûtera jamais, même en 1938, les conseils avisés des « brillants insectes de cinquante ans »⁷² aux jeunes hommes de vingt ans.

Ne s'agit-il pas non plus, par conséquent, dans cette critique, d'un « dialogue » entre le jeune pamphlétaire et le critique reconnu, déçu par celui qui le fit naguère vibrer ? Cette déception alliée à un ressentiment se lisent dans la récurrence du *je* performatif, rare – répétons-le –, sous la plume journalistique nizanienne et dont il use à chaque fois qu'il souhaite que son positionnement soit le sien, *uniquement le sien*. Ils se font jour aussi dans ces phrases où le lecteur reconnaîtra sans doute aucun les thématiques et le lexique à l'œuvre chez le Nizan du début des années trente :

Je suis frappé que la pensée de Berl qui s'attaqua aux cultures et aux prestiges des cultures reste encore si fortement attachée à un mode d'exposition, de critique et de persuasion entièrement appuyé sur des allusions, des mots de passe et de ralliement de la culture. Faiblesse de Berl : croire toujours qu'on l'entendra à mi-mot parce qu'on a fréquenté dans son enfance les mêmes lycées, dans son adolescence les mêmes bars, dans son âge mûr les mêmes salons, les mêmes lieux publics.⁷³

Bref, sa classe l'a rattrapé. Et la façon qu'a Nizan de tancer le nouveau Berl sur le vocabulaire qu'il emploie, dans une sorte d'attaque *ad hominem* qui le renvoie à son pamphlet *Mort de la Morale bourgeoise*, atteste éminemment de la certitude nizanienne du retour de Berl vers sa classe d'origine. Quant à l'expression des « mots de passe », toujours révélatrice, toujours opérante,

68 Pierre Drieu la Rochelle, *Socialisme fasciste*, Gallimard, 1934.

69 P. Nizan, «Deux livres de Drieu La Rochelle : *Socialisme fasciste*, *Journal d'un homme trompé* ; W. Faulkner : *Sanctuaire, Tandis que j'agonise*», *Monde*, 25 janvier 1935, p. 10 (publié in Susan Suleiman, *Pour une nouvelle culture*, *op.cit.*, pp. 71-75 pour la partie sur Drieu uniquement).

70 P. Nizan, «Emmanuel Berl : *Discours aux Français, Lignes de chance* ; Panaït Istrati : *Méditerranée*», *art.cit.*

71 E. Berl, *Discours aux Français*, *op.cit.*, p. 90.

72 P. Nizan, *La Conspiration*, Paris, Gallimard, « Folio », 1990, p. 26.

73 *Id.*, «Emmanuel Berl : *Discours aux Français, Lignes de chance* ; Panaït Istrati : *Méditerranée*», *art.cit.*

elle est ici totalement réappropriée par Nizan comme si son auteur n'en était plus digne.

Plus digne, ô combien, quand l'ancien pamphlétaire subversif et dévastateur met désormais sa plume au service des représentants du capitalisme, en collaborant notamment à *La Gazette Dunlop* :

Naturellement, Berl déteste l'esprit des petits bourgeois : ses goûts le portent du côté des grands bourgeois ou des révolutionnaires. On lira une significative plaidoirie pour Citroën : c'est le signe des temps. La littérature française a connu le temps des apologies pour Raymond de Sebonde. Elle va connaître le temps des apologies pour André Citroën. Emmanuel Berl n'est pas Montaigne. L'époque est celle où les clercs écrivent dans les revues que les grandes firmes d'automobiles publient. *F.I.A.T.* remplace *Commerce*.⁷⁴

Cette dénonciation ironique – dont l'humour réside dans le décalage entre l'optimisme humaniste de R. de Sebonde et le soi-disant humanisme d'André Citroën sous-tendu, notons-le, par la critique communiste du paternalisme patronal que Nizan avait développée en 1929 dans ses articles de *La Revue marxiste*⁷⁵ – va se transformer plus loin en une attaque véhémement :

Tout appelle donc une critique du régime qui meurt. Régime fondé sur l'électorat – (le colonel de La Rocque parle de l'électoratisme, c'est simplement qu'il parle plus mal qu'Emmanuel Berl) – régime fondé sur l'impuissance, le manque des responsabilités, sur un système d'oppressions où jouent à la fois celle de l'Etat, celles des banquiers, des minotiers. Régime des compromis, quand ce n'est pas des compromissions. De l'inefficacité. Affaissement de l'administration. De la justice. Régime du capitalisme d'Etat honteux. Décomposition. Nous entendons un peu partout ce réquisitoire. Nous ne lui opposons pas une plaidoirie. Il n'est pas question de défendre cette machine de police, de corruption, cet océan de contradictions. Il n'est pas question de ne pas être l'ennemi de cette machine. Mais nous nous méfions quand on reste dans les apparences et qu'on fait des rhétoriques sur l'Etat faible, parce qu'on demande un Etat fort, des déclarations sur l'injustice, parce qu'on veut une meilleure police, des dénonciations du désordre, parce qu'on veut un ordre nouveau et peut-être un ordre moral. Il y a des critiques qui veulent détruire : nous les nommons révolutionnaires quand elles vont au bout des destructions, c'est-à-dire aux racines des objets à détruire. Il y a des critiques qui veulent renforcer : nous les nommons réactionnaires. Parce que le sort final du régime ne nous intéresse justement pas. J'ai un peu peur qu'il n'intéresse Emmanuel Berl.⁷⁶

Si la succession de phrases brèves rappelle le style nizanien de la critique sur Berl de 1930, un terme employé dans les deux comptes rendus et dont il a déjà été question auparavant retient particulièrement notre attention, celui de « machine ». « Objet le plus pressant »⁷⁷ dans son sens premier, elle servait aussi en 1930 à désigner « la culture bourgeoise », « machine de guerre »⁷⁸ ; en 1935, Nizan proclame : « Il n'est pas question de défendre cette machine de police, de corruption, cet océan de contradictions. Il n'est pas question de ne pas être l'ennemi de cette machine »⁷⁹. La machine sur laquelle l'ouvrier travaille l'aliène et l'opprime, comme la culture bourgeoise qui le sclérose, comme la police qui le surveille : par ce seul terme sont corrélés les contre-valeurs idéologiques *bourgeoisie* et *capitalisme*, l'état à leur solde et son caractère répressif, « cette machine de police » s'appuyant sur l'idéologème classique de la gauche communiste des années

⁷⁴ *Ibid.*

⁷⁵ P. Nizan, «Rationalisation», *La Revue Marxiste*, n° 1, 1^{er} février 1929, pp. 84-92 ; « Rationalisation», *ibid.*, n° 2, 1^{er} mars 1929, pp. 216-220.

⁷⁶ *Id.*, «Emmanuel Berl : *Discours aux Français, Lignes de chance* ; Panaït Istrati : *Méditerranée*», *art.cit.*

⁷⁷ *Id.*, Paul Nizan, «E. Berl - Mort de la Morale bourgeoise », *art.cit.*, p. 452.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 450.

⁷⁹ Comme il avait écrit en 1932 dans *Les Chiens de garde* : « Nous savons d'autre part la structure, le sens et la fonction de l'Etat français : cette grande machine de police, de justice, d'armée, de bureaux, ce grand appareil averti de ce qui se défait en France, de ce qui est lié et délié n'est pas un pouvoir spirituel » (*Les Chiens de garde*, Marseille, Agone, 1998, p. 117).

trente du « régime policier » et sur l'idée léniniste de la « machine d'Etat »⁸⁰.

La filiation entre les deux critiques en est d'autant plus manifeste, mais en 1935 Berl n'est plus pour Nizan celui qui se bat contre ces diverses « [machines] », car il « reste dans les apparences », magistrale argumentation rhétorique contre les « rhétoriques » que Nizan condamne vigoureusement. La parution conjointe de *Discours aux Français* et de *Lignes de chance* apporte d'ailleurs de l'eau au moulin nizanien pour prouver la désastreuse évolution berlienne. Dans ce recueil sont publiés des « Réflexions sur la machine » et des « Propos sur la Révolution » parus respectivement en 1923 et en 1927 dans *Les Derniers Jours*, et une « Esquisse d'une apocalypse de la machine » figurant dans les colonnes de *Bifur* en 1929 :

Il est impossible d'attaquer efficacement le monde moderne et d'épargner la machine autour de quoi il tourne. Le communisme semble perdre peu à peu cette intelligence profonde de la sécurité qui faisait la grandeur du marxisme⁸¹ ;

« La Révolution doit donc être d'abord et avant tout la négation du développement machiniste. Faute de quoi elle ne serait pas une révolution véritable »⁸². Dans ses dénonciations de la « machine », même si Berl émet des doutes quant au combat communiste, on est bien loin de la défense du paternalisme d'André Citroën à laquelle il se livre en 34 dans *Discours aux Français*. Des paroles aux actes, Berl a bien choisi son chemin, et ce n'est pas celui que Nizan pouvait escompter il y a quelques années. La voix berlienne n'est par conséquent plus la même.

Mais le point culminant de l'attaque nizanienne va être le moment où apparaît, dans cette critique de 1935, le couple idéologique à la fois privatif, hiérarchique et axiologique, révolutionnaire/réactionnaire, à partir et autour duquel est délimité chez celui-ci ce que doit être une littérature révolutionnaire :

Il y a des critiques qui veulent détruire : nous les nommons révolutionnaires quand elles vont au bout des destructions, c'est-à-dire aux racines des objets à détruire. Il y a des critiques qui veulent renforcer : nous les nommons réactionnaires.

En août 1935, Nizan écrira dans *L'Humanité*, rendant compte de l'essai d'Aragon, *Pour un réalisme socialiste* :

Toutes les littératures réactionnaires redoutent la réalité ; elles la fuient ou elles la masquent. Elles sont l'expression des sociétés qui ont quelque chose à cacher. C'est la définition même de l'idéalisme. Les révolutionnaires n'ont rien à cacher : ils reviennent à la réalité.⁸³

La répétition du verbe « cacher », les verbes « fuir » et « masquer », le terme « réalité » font apparaître le couple axiologique suggéré vérité/mensonge corrélé au couple idéologique révolutionnaire/réactionnaire ; et notons qu'en 1932, usant du même réseau lexical discursif, Nizan écrivait : « La propagande bourgeoise est idéaliste, elle cache son jeu, elle dissimule les fins qu'elle poursuit en secret : ces fins sont inavouables »⁸⁴. Quant au couple idéologique révolution/idéalisme, nous nous permettons de renvoyer le lecteur à ce que nous en avons dit au sujet de la critique de 1930. La démonstration effectuée place effectivement Berl dans le camp de la bourgeoisie, c'est-à-dire de la réaction et de l'idéalisme, contre celui du prolétariat, c'est-à-dire de la révolution et du marxisme : « Il y a deux sortes principales de pensée : il y a la pensée qui décrit les apparences et la pensée qui concerne la réalité. Le marxisme est une pensée du second genre [...] »⁸⁵, soulignait

80 Lénine, *L'Etat et la Révolution*, Pékin, 1978, p. 39.

81 E. Berl, *Lignes de chance*, Paris, Gallimard, 1934, p. 85 (« Réflexions sur la machine », *Les Derniers Jours*, 8 juillet 1923). Mes remerciements à Gilles Kersaudy de m'avoir procuré ce livre difficilement accessible.

82 *Ibid.*, p. 109 (« Propos sur la révolution », *Les Derniers jours*, 20 mars 1927).

83 P. Nizan, « Pour un réalisme socialiste », *L'Humanité*, 12 août 1935, p. 4 (publié in Susan Suleiman, *Pour une nouvelle culture, op.cit.*, pp. 175-179).

84 P. Nizan, « Littérature révolutionnaire en France », *art.cit.*, p. 394.

85 *Id.*, « Deux livres de Drieu La Rochelle : *Socialisme fasciste, Journal d'un homme trompé* ; W. Faulkner : *Sanctuaire*,

Nizan dans sa critique sur Drieu en janvier 35. La pensée berlienne se tourne désormais vers celle des « apparences ».

Les lignes suivantes de la critique de 1935 traduisent ce retour de Berl vers sa classe d'origine, appuyant cette idée que « le sort final du régime [l']intéresse » :

A la vérité, il se méfie des dictatures. Il dit extrêmement bien : "Mais la dictature en soi-même ne signifie rien du tout. Pure et simple remise à un homme des problèmes qu'un pays ne parvient plus à penser". Et à la fin, Berl retrouve tout de même la mort de la pensée bourgeoise, de la morale bourgeoise, qui sont le "désarroi de la France elle-même". Seulement, il y a quelques années, nous croyions qu'il accueillait cette mort comme nous-mêmes : voici qu'il veut faire le médecin qui empêche les morts de mourir. "Infidèle". Tout le mal vient du fait que la France, "comme le bourgeois à qui elle ressemble" ; a perdu ses justifications. La France ainsi substituée à la bourgeoisie – c'est le jeu depuis le commencement – a une mauvaise conscience. Elle n'a pas de justification territoriale. Elle n'a pas de justifications héroïques. Elle a perdu la justification révolutionnaire : impossible pour elle de "s'arranger" avec la révolution de 1917, avec la "révolution fasciste". On sait assez que pour les gens qui pensent, ces deux révolutions sont les incarnations diverses d'une unique réalité. [...] Au bout de tant d'analyses, Berl en revient à fonder une nouvelle vertu française sur la liberté et la démocratie. Il y aurait une espèce de courage civique à revenir à ces déesses des droits de l'homme. Mais Daladier parlait aussi de la dernière tranchée de la liberté. Nous sommes payés pour nous méfier. Berl ajoute l'individu. Nous accepterions si nous ne voyions pas se dessiner derrière le progrès de l'individu, que Staline veut sans doute plus solidement qu'Emmanuel Berl, la silhouette du "chef".⁸⁶

En 1929, dans *Bifur*, Berl avait souligné :

De toute manière, le plus grave problème, pour l'homme, n'est pas de savoir s'il préfère un soviétique à M. Ford, mais de savoir jusqu'où il entend mener l'aventure individuelle, et poursuivre son effort machiniste.⁸⁷

C'est donc la réponse du berger à la bergère. Mais il y a plus : le terme « justifications » – dont on a pu noter l'importance en début de cet article – est cette fois-ci utilisé pour développer cette idée que Berl ne veut pas du tout changer de société, mais plutôt l'arranger en s'accommodant donc du capitalisme. Enfin, si Nizan a opéré à deux reprises une comparaison avec Drieu, la « silhouette du « chef » » qu'il évoque est bien une allusion au théoricien de *Socialisme fasciste*, qui avait publié antérieurement une pièce de théâtre intitulée *Le Chef* ... Cette allusion scelle par conséquent en grande part le glissement de Berl vers le fascisme dans la pensée du critique Nizan.

Malgré les ultimes mots de cette critique : « – ou bien dupe, comme on veut espérer qu'il est », le « dialogue » entre Nizan et Berl semble être considérablement mis à mal en ce mois de février 1935. Il faudra attendre trois ans pour que le critique lui consacre d'autres lignes, en mars 1938 lors de la parution de *Frère bourgeois, mourez-vous, ding ! ding ! dong !* – dédié à Paul Morand –, dans le quotidien *Ce Soir* dirigé par Louis Aragon et Jean-Richard Bloch où Nizan officie depuis 1937. Mais en 1938, la véhémence nizanienne envers Berl monte d'un cran, ce dernier étant désormais totalement acquis au néo-socialisme. Nizan refuse le dialogue, définitivement consommé pour lui ainsi qu'en atteste ce compte rendu qui n'en est pour ainsi dire pas un, où la brièveté des propos n'a d'égal que leur virulence : « Ce petit ouvrage n'est, à la vérité, propre qu'à inspirer une sorte d'indulgent mépris et le regret de voir que M. Emmanuel Berl a gaspillé, en moins de dix ans, de si beaux dons »⁸⁸. En résumé, Berl est envoyé dorénavant dans les

Tandis que j'agonise», art.cit.

⁸⁶ Id., « Emmanuel Berl : « Discours aux Français, Lignes de chance » ; Panaït Istrati : *Méditerranée* », art.cit.

⁸⁷ E. Berl, *Lignes de chance*, op.cit., p. 215 (« Esquisse d'une apocalypse de la machine », *Bifur*, n° 3).

⁸⁸ P. Nizan, « *Frère bourgeois mourez-vous, ding ! ding ! dong !* – Un essai d'Emmanuel Berl aux éditions Grasset »,

« décombres »⁸⁹ de l'histoire.

Le ressentiment dont nous parlions plus haut est en effet ravivé à la lecture des propos tenus par Berl dans son nouvel essai : et Nizan ne se prive pas de faire allusion aux pamphlets berliens *Mort de la Morale bourgeoise* et *Mort de la Pensée bourgeoise* pour accentuer les reniements du pamphlétaire colérique et subversif auquel il s'était alors attaché :

Il ne se console pas d'avoir, un jour, prédit à la bourgeoisie, qu'elle allait mourir, de lui avoir dit que sa pensée et que sa morale mouraient, et d'avoir eu pour le prolétariat des coquetteries qu'il trouve déplacées depuis le mouvement de juin 1936.⁹⁰

Ressentiment ravivé qui laisse place à une animosité certaine quand les craintes du critique de 1935 sont confirmées par les positions berliennes à l'égard de la bourgeoisie et du fascisme, l'essayiste de *Frère bourgeois mourez-vous* [...] s'employant à établir que « les éléments les plus bourgeois de France sont aussi ceux dont l'hostilité au fascisme paraît le plus irréductible »⁹¹. Reniement ultime et absolument condamnable pour le journaliste Nizan occupé depuis plusieurs années à stigmatiser le glissement de la classe bourgeoise vers ce qu'il y a justement de plus odieux, le fascisme :

M. Berl, qui ne se remettait pas d'avoir paru trahir les siens, vient d'avoir une crise de mauvaise conscience et il se dit, pour s'absoudre, que personne n'est moins fasciste qu'un grand bourgeois français.⁹²

« Crise de mauvaise conscience », mais surtout imputations de paralogisme sous-entendus qui soulignent les méandres réflexifs dans lesquels Berl est tombé, ayant subi lui aussi la perversion des mots nobles comme des contre-valeurs, et donc celle d'une idéologie totalement récusable. Et sans doute Nizan a-t-il du mal à avaler la pilule des phrases suivantes, dans lesquelles il est singulièrement pris à partie par Berl :

Il n'est que trop facile d'imaginer levant le bras tel qui aujourd'hui lève le poing. Je vois fort bien Mme Andrée Viollis tout exaltée par un beau dictateur dont M. Georges Mandel serait le Sieyès, que M. Blanchot rendrait populaire dans les arsenaux, auquel M. Aragon et M. Nizan sacrifieraient, non sans une certaine joie masochiste, les choses et les personnes qu'ils aimeraient le mieux.⁹³

Mais si on a pu écrire plus haut que ce compte rendu n'en est pas un c'est parce que Nizan n'y brillera pas par la force argumentative qu'on a pu lui connaître dans les critiques antérieures : Nizan expédie le cas Berl, montrant par là même le peu d'intérêt qu'il faut lui attribuer désormais. Le ton général est d'ailleurs sans concessions, presque sans limites, à l'instar de l'exorde, cinglante et acerbe :

M. Emmanuel Berl m'a envoyé son dernier essai avec une dédicace de quelques lignes : il se sentait assuré que son livre me ferait rire, mais que je dirais qu'il me fait pleurer.

Comme beaucoup de prophètes et de liseurs de pensées, M. Emmanuel Berl s'est trompé : il y a trop d'années qu'on a cessé de le prendre au sérieux pour aller devant ses écrits jusqu'aux larmes, et il n'est point si comique qu'il fasse rire.⁹⁴

Ce Soir, 24 mars 1938, p. 4.

⁸⁹ *Id.*, «E. Berl - *Mort de la Morale bourgeoise* », *art.cit.*, p. 453.

⁹⁰ *Id.*, « *Frère bourgeois mourez-vous, ding ! ding ! dong !* – Un essai d'Emmanuel Berl aux éditions Grasset », *art.cit.*

⁹¹ E. Berl, *Frère bourgeois mourez-vous, ding ! ding ! dong !*, Paris, Grasset, 1938, p. 43.

⁹² P. Nizan, « *Frère bourgeois mourez-vous, ding ! ding ! dong !* – Un essai d'Emmanuel Berl aux éditions Grasset », *art.cit.*

⁹³ E. Berl, *Frère bourgeois mourez-vous, ding ! ding ! dong !*, *op.cit.*, p. 44.

⁹⁴ P. Nizan, « *Frère bourgeois mourez-vous, ding ! ding ! dong !* – Un essai d'Emmanuel Berl aux éditions Grasset », *art.cit.*

Dans les critiques nizaniennes, les mots « rire » et « comique » apparaissent sous sa plume lorsqu'il traite des écrivains d'extrême-droite. Mais ici, de façon significative, il les rejette pour s'attaquer à Berl, comme si la faiblesse de la pensée berlienne ne l'autorisait pas même à subir les foudres habituelles de son argumentation, comme si Berl n'était pas un véritable adversaire, seulement quelqu'un pour lequel on peut encore avoir « comme un mouvement de pitié »⁹⁵. Quant à la péroraison, elle achève d'asséner le dernier coup : « J'entends bien qu'il donne à ce cri un sens assez particulier, mais il n'empêchera personne de le prendre à la lettre et de se dire qu'il ne reste plus grand'chose de M. Berl »⁹⁶. En ayant choisi le camp de la bourgeoisie, en étant tombé dans les pièges qu'elle lui tendait, Berl a été atteint par sa décadence. Désormais un intellectuel en sursis, attiré par les fonds abyssaux de la mort de la pensée bourgeoise.

*

« Faite par la bourgeoisie, et pour elle, la culture bourgeoise est dressée contre le prolétariat. Le nier reviendrait à nier la lutte des classes »⁹⁷ : entre ces mots tracés dans *Monde* en avril 1930 et les propos de *Discours aux Français* et de *Frère bourgeois mourez vous [...]*, la révolution berlienne s'est faite nationale, le pacifisme intransigeant. Les combats de l'entre-deux-guerres, de l'Ethiopie à Munich en passant par l'Espagne, décisifs pour la majeure partie des intellectuels de la période, allaient contribuer à entériner la rupture entre les deux hommes. Le pamphlétaire subversif auquel Nizan doit beaucoup et dont certains des procédés ironiques et sarcastiques l'inspirèrent tant, avait endossé des habits que le journaliste communiste et antifasciste ne pouvait que récuser.

Mais Berl se remit-il des attaques nizaniennes ? Une fois de plus, c'est vers les textes qu'il nous faut nous tourner : en 1960, lors de la réédition de *La Conspiration*, il consacra dans *L'Express* une critique conjointe au célèbre roman nizanien et à *Rêveuse bourgeoisie* de Drieu, lui aussi de nouveau en librairie – qui avait marqué la rupture entre les deux anciens condisciples du Lycée Carnot. Berl s'y employait à faire de ces deux « adversaires » des « contemporains », « l'enduit que [la mort] [répandant] sur leurs visages [donnant] à ces gisants un air fraternel [...]⁹⁸. Il y écrivait notamment :

Mais ces deux romans signifient beaucoup moins deux politiques opposées qu'un même trouble à l'approche de la même catastrophe : pour Drieu, pour Nizan, l'essentiel, c'est que quelque chose ne va plus, ne peut plus aller.⁹⁹

Par cette liaison posthume opérée entre les deux hommes, Berl réaffirmait en quelque sorte sa propension à ne point vouloir choisir entre deux révolutions, ce qui n'aurait pu que déplaire à Nizan.

Dix ans après, dans un ajout à *Mort de la Pensée bourgeoise*, Berl soulignait : « Et je ne crois pas mauvais de rappeler que « 20 ans n'était pas le plus bel âge de la vie » en 1929, non plus qu'en 1919 »¹⁰⁰. Curieuse notation dans laquelle nous pensons pouvoir lire un hommage à Nizan, à celui qui fut, comme Berl en 1929 et 1930, le dénonciateur sulfureux d'une société acquise aux différentes oppressions que le siècle n'allait cesser de faire apparaître.

Anne Mathieu.

⁹⁵ *Ibid.*

⁹⁶ *Ibid.*

⁹⁷ E. Berl, *Monde*, 26 avril 1930 ; cité in Bernard Morlino, *Emmanuel Berl, les tribulations d'un pacifiste, op.cit.*, p. 98.

⁹⁸ *Id.*, *L'Express*, 9 juin 1960, pp. 36-37.

⁹⁹ *Ibid.*

¹⁰⁰ E. Berl, *Mort de la Pensée bourgeoise*, Paris, Bernard Laffont, 1970, p. 140.

Lectures d'un roman : *Le Cheval de Troie*

Le Cheval de Troie, deuxième roman de Nizan, présente en tant que cas de réception des qualités heuristiques notables. Si lors de sa parution initiale en 1935, il est jugé par certains, comme présentable au Goncourt¹⁰¹, le roman connaîtra un sort difficile dans l'environnement immédiat de la « résurrection » de Nizan au cours des années 60. Le gros de la critique nizaniennne s'entend, dans une comparaison de ses œuvres, sur la faiblesse du deuxième roman, le percevant comme une œuvre où Nizan aurait sacrifié l'artiste au doctrinaire. Il y a bien un lectorat conservateur qui, motivé par des considérations humanistes, y voit le signe d'un certain esprit de décision, invoquant l'« impatience juvénile » et la volonté d'action¹⁰² pour excuser son auteur d'avoir été communiste. On peut compter aussi une minorité marxiste non communiste, celle que François Maspero appellera les « orphelins du communisme » déçus par l'attentisme du P.C.F. sur la question algérienne et plus tard mai 68, et qui voyait dans le roman un modèle d'engagement. Pour Jean-Jacques Brochier par exemple, qui « [tient] [le livre] pour le meilleur de Nizan », ¹⁰³ *Le Cheval de Troie* s'inscrit au nombre des bréviaires du révolutionnaire. L'extrême-gauche voit en Nizan un communiste sans concession, un communiste d'action, un pur-et-dur d'une belle époque du communisme français :

Nizan, pour qui le marxisme est l'expression logique d'une révolte et le moyen de la faire éclore en révolution, aurait certainement refusé d'y voir, comme on le fait aujourd'hui, l'expression privilégiée d'une démarche théorique. Le marxisme n'a de valeur que parce qu'il est l'expression de la volonté prolétarienne, enceinte de la Révolution, non parce qu'il permet seulement de comprendre le monde présent et à venir.¹⁰⁴

Mis à part ces deux groupes restreints, qui l'apprécient pour des raisons d'ordre éthique surtout, généralement on marginalise *Le Cheval de Troie* au profit d'*Aden Arabie* et de *La Conspiration* qui apparaîtront comme des œuvres plus gidiennes si l'on veut, réclamant pour la jeunesse l'affranchissement d'un système éducationnel aliénant et du joug familial.

Dans ces circonstances, on eût été en droit de croire que le temps et les événements – surtout l'échec du Parti communiste français aux élections législatives de 1978 et plus tard la chute du communisme soviétique – auraient relégué le roman aux oubliettes. Mais la littérature n'aura de cesse de nous étonner, *Le Cheval de Troie* refait son apparition dans la cité : nous pensons à *La Manifestation* de Philippe Madral, une adaptation théâtrale du roman présentée en avril 1978, et à sa réédition de 1994 dans la collection « L'Imaginaire » chez Gallimard. De quoi conclure qu'étudiée à divers moments de sa diachronie, la signification d'une œuvre littéraire constitue une notion malaisée à saisir.

Notre objectif consiste à mettre en lumière par le biais d'une analyse empirique d'unités d'information épitextuelles (comptes rendus, articles et paratextes éditoriaux), le sens social du *Cheval du Troie* à trois moments distincts de sa fortune. A sa parution initiale d'abord, pour mettre en valeur sa « première » signification, et en 1978 et 1994 ensuite, pour cerner ce qui permet au roman d'être réactualisable dans des contextes où normalement il n'aurait dû intéresser que les spécialistes de l'entre-deux-guerres. Pour les lectures de 1978 et 1994 en somme, nous nous posons

101 Jacques Chabannes, « Ceux qui n'ont pas eu le Goncourt », *Notre Temps*, 13 décembre 1935.

102 Micheline Tison-Braun, « Une philosophie du réel », in M. Tison-Braun, *La Crise de l'humanisme. Le conflit de l'individu et de la société dans la littérature française moderne*, Tome 2 (1914-1939), Paris, Nizet, 1967, pp. 294-301.

103 Jean-Jacques Brochier, *Paul Nizan, Intellectuel Communiste*, vol. 1, Paris, Maspero, « Petite Collection Maspero », 1970, p. 47.

104 *Ibid.* pp. 18-19.

une question soulevée par un corrélatif des théories du discours social¹⁰⁵. On se souviendra que dans cette perspective qui consiste à mettre en valeur la socialité de la littérature, soit l'interdépendance du texte et du contexte dans la constitution du sens, et où les structures textuelles servent à traduire la sociodiscursivité en tant qu'entité surdéterminante, l'œuvre littéraire n'est le dépositaire du discours social que pour une période de temps relativement circonscrite :

[La] *valeur herméneutique* des concrétions sociodiscursives ne vaut, nous semble-t-il, que pour un état de la société, pour un moment de la culture et en quelque sorte signe et définit ce moment-là.¹⁰⁶

Or ces limites temporelles posent un problème intéressant pour ce qui a trait à la survie littéraire. Si l'œuvre littéraire doit porter en elle le discours social pour être pertinente, qu'est-ce qui la rend *lisible* dans un autre contexte social, où objectivement sa référentialité est périmée ? Vraisemblablement une œuvre subsistera à l'intérieur d'un autre état du discours social pour autant que son auteur aura su l'actualiser ou – en l'absence de l'auteur – dans la mesure où d'autres continuent de la rendre pertinente. Analyser la fortune d'une œuvre dans la perspective de sa représentativité sociodiscursive passerait donc par le décodage des effets de sens qui, logés à même le paratexte et l'épitéxte, en font le lieu du discours social dans des contextes où au fond elle n'a pas (plus) sa place.

1935

Comment saisir la signification d'une œuvre publiée au cours des années trente en respectant les conditions de lisibilité de l'époque ? Un moyen opératoire de s'approcher des concrétions sociodiscursives qui ont prévalu à la parution initiale de l'œuvre consiste à analyser l'instance médiatrice entre l'auteur et le lectorat, soit la recension critique :

Parmi toutes les réponses qui peuvent influencer sur les décisions du libraire ou du bibliothécaire, il en est une qui couvre la voix de toutes les autres. C'est ce qu'on peut appeler globalement la critique, c'est-à-dire le mécanisme de sélection et de hiérarchisation qui exprime la réaction (ou les réactions contradictoires) soit de la classe dirigeante, soit de l'idéologie dominante par l'intermédiaire de leurs porte-parole attitrés, conformistes ou contestataires, peu importe : les intellectuels.¹⁰⁷

L'autorité des critiques littéraires sur les lettres ne peut se mesurer uniquement au verdict positif ou négatif qu'ils accolent à l'objet analysé. D'abord la critique littéraire assume une fonction que l'on peut considérer comme pédagogique en dirigeant, en enrichissant les lectures à venir¹⁰⁸. Ensuite, agissant sous la dictée, pourrait-on dire, des goûts et des aspirations du public lecteur, elle détermine les modalités de lecture d'une œuvre donnée :

Le critique appartient au même milieu social que le lecteur du circuit lettré, il a la même formation. On trouve chez lui une variété d'opinions politiques, religieuses, esthétiques, une variété de tempéraments qui sont à l'image de celles qu'on trouve chez ce lecteur.¹⁰⁹

Plaque tournante située à mi-chemin entre auteur et lecteur, le chroniqueur impose à l'œuvre recensée la spécificité d'une perception informée non seulement par des critères esthétiques, mais par une éducation, un habitus et une idéologie également. Quelque difficile que soit

105 Régine Robin et Marc Angenot, « L'inscription du discours social dans le texte littéraire », *Sociocriticism*, vol. 1, n° 1, 1985, pp. 53-82.

106 *Ibid.*, p. 59.

107 Robert Escarpit, *L'Écrit et la communication*, Paris, Presses Universitaires de France, « Que sais-je ? », 1978, p. 84.

108 « C'est son rôle de sélectionner, d'indiquer un choix, de distribuer le bien et le mal à la fois à travers tous les livres qui lui sont soumis et à l'intérieur d'un même livre » (Roland Barthes, « Avec la "critique-livre", le critique est entré en littérature », *Arts*, 15 décembre 1965).

109 R. Escarpit, *Sociologie de la littérature*, Paris, Presses universitaires de France, 1958, p. 83.

l'évaluation de l'influence réelle de la critique littéraire sur l'achat des livres, aucun doute ne peut subsister sur le pouvoir qu'elle exerce dans la modalisation de la lecture, car devant l'impossibilité de tout lire, le lecteur s'en remet à la critique pour connaître les nouvelles parutions et savoir ce que l'on en dit.

Qu'est-ce que l'on dit du *Cheval de Troie* en 1935 ? D'abord que c'est l'œuvre d'un très grand talent. La presse modérée et de gauche peut émettre des réserves au plan idéologique, elle ne tarit pas d'éloges pour l'écriture de Nizan. Par exemple, même s'il estime que Nizan est resté, de façon assez décevante, en deçà des espoirs présagés par son éducation, ses voyages et son expérience de vie, Fortunat Strowski de l'organe cartelliste *Le Quotidien* ne l'en critique pas trop sévèrement « parce que [Nizan] est un de ceux dont on peut attendre quelque chose ». Que ses personnages soient de trop « bons communistes » n'empêche pas l'auteur du *Cheval de Troie* d'être un écrivain très « doué » au style « rapide » et à la narration « alerte »¹¹⁰. La chronique de droite partage le même sentiment mais par une forme de prétériton, reprochant à Nizan le gaspillage de ses dons au service d'une idéologie dérisoire. Le silence d'une partie de la presse critique de droite et de droite modérée¹¹¹ devant une œuvre publiée chez Gallimard – s'agit-il d'une stratégie d'exclusion (?) – indiquerait que Nizan était perçu comme un écrivain de talent, irrécupérablement passé chez les communistes. Quand *Antoine Bloyé* laissait encore croire à un talent qui fuirait à terme les limites imposées par le roman à thèse¹¹², la parution intégrale du *Cheval de Troie* dans *L'Humanité*, du 6 au 21 octobre 1935, semblait confirmer l'allégeance inconditionnelle de Nizan au communisme.

L'analyse de la réception du *Cheval de Troie* en 1935 met en lumière par ailleurs la prédominance de jugements d'ordre esthétique. La discussion tournant autour des questions de forme, la critique se demande si un romancier communiste peut « faire vivre » ses personnages. Pour certains, poser la question, c'est déjà y répondre : « comme M. Nizan est communiste », estime Jean-Pierre Maxence pour le compte de la revue de droite *Gringoire*¹¹³, ses « ouvriers, ses fascistes évidemment ridicules » n'existent que pour servir une littérature de propagande. Mais généralement, à droite comme à gauche, le roman retient l'attention non pas pour la révolution qu'il prêche, ni pour le communisme qu'il prône, mais en raison des questions qu'il suscite sur l'esthétique du roman engagé. René Lalou des prestigieuses *Nouvelles Littéraires* estime que Nizan « a réussi avec une indiscutable autorité » à écrire « un livre de combat » où « la pensée didactique est entièrement résorbée dans le tissu vivant du récit, une prose toujours vigoureuse où le lyrisme et l'émotion se traduisent avec une égale sobriété.¹¹⁴ » Le roman, d'après Léon Delaroche du *Progrès*, signale chez Nizan une évolution importante au plan formel depuis *Antoine Bloyé*, car il y a réalisé « une œuvre dans laquelle l'élément dramatique et l'idéologie sont unis avec une rare perfection ». Cette « fusion » de la doctrine à l'intrigue, produisant « un des livres importants de l'année 1935 »¹¹⁵, apparaît dans la conjoncture comme un critère essentiel à atteindre pour le succès d'une œuvre à thèse.

110 Fortunat Strowski, « [Les livres de la semaine] Paul Nizan : *Le Cheval de Troie* », *Le Quotidien*, 19 novembre 1935, p. 4.

111 Pour un même dépouillement, soit 95 périodiques, *Le Cheval de Troie* n'a recueilli que 23 comptes rendus contre 61 pour *Antoine Bloyé*.

112 Les notes de lecture de Gabriel Marcel, sûrement un facteur déterminant pour la publication d'*Antoine Bloyé* chez Grasset, donnent un bon aperçu de la perception que l'on avait de Nizan depuis 1933 : « C'est sans aucun doute possible, écrivait-il, le meilleur manuscrit que j'aie lu depuis des mois. Non seulement ce livre austère et fort mérite d'être publié, mais j'estime qu'il y aurait lieu de le présenter au prix Goncourt et qu'on pourrait le faire avec des chances réelles de succès. [...] Je crains que Nizan n'ait porté un autre exemplaire chez Gallimard. Une décision rapide s'impose ». G. Marcel ajoute que le roman, en dépit de son inspiration « entièrement communiste », est exempt de prosélytisme, absence qui constitue à ses yeux une de ses grandes qualités : « on ne voit pas du tout en quoi le communisme libérerait l'homme concret. [...] Rien de didactique dans ce récit ». Au fond, on croyait que le communisme n'aurait été qu'un épisode pour ce jeune talent.

113 Jean-Pierre Maxence, « [Vient de paraître] *Le Cheval de Troie*, par Paul Nizan », *Gringoire*, 1er novembre 1935.

114 René Lalou, « [Le livre de la semaine] *Le Cheval de Troie* », *Les Nouvelles littéraires*, 23 novembre 1935.

115 Léon Delaroche, « [Le courrier des lettres] *Le Cheval de Troie*, par Paul Nizan », *Le Progrès*, 29 novembre 1935, p. 6.

Précisons que cette exigence n'appartient pas uniquement à la presse de droite ou modérée. Prenons le cas de quatre chroniqueurs de gauche ; leur façon restrictive de souligner que Nizan sait animer ses personnages d'une vie réelle rappelle implicitement le préjugé traditionnel à l'endroit du roman à thèse. Insistant par exemple sur le fait que les militants du *Cheval de Troie* « ne sont pas les simples rouages d'une vaste mécanique », mais « des êtres particuliers, avec leurs forces et leurs faiblesses respectives », Pierre Unik de *L'Humanité*¹¹⁶ reconnaissait implicitement les tendances du roman communiste à mettre de l'avant des types plutôt que des êtres humains. Eugène Dabit souligne pour sa part la difficulté de « l'art » de Nizan qui tout en atteignant à un but idéologique déterminé, réussit à créer des personnages qui « ont l'amour de la vie », qui « agissent », qui ne sont pas « taillés d'une pierre »¹¹⁷. D'après Jean-Baptiste Sévérac, les personnages de Nizan « demeurent *pourtant* des hommes au sens plein du mot »¹¹⁸. Jean Blanzat participe lui aussi à cette forme de critique préventive, suggérant que la manière nizanienne s'est affinée considérablement depuis le premier roman :

certaines pages d'*Antoine Bloyé* [estime-t-il], pouvaient faire craindre que Nizan ne sût pas incorporer toute sa pensée en des personnages [...]. La réussite artistique du *Cheval de Troie* ne laisse subsister aucune de ces craintes.¹¹⁹

En somme en 1935, le roman s'inscrit dans un débat portant sur la légitimation du roman engagé politiquement. Ramon Fernandez s'en réjouit, espérant mettre la main sur un roman fasciste de la même trempe¹²⁰, Robert Kemp s'en désole : « Misère des temps, les passions partisans sabotent la littérature »¹²¹.

La critique a été sensible à l'actualité du roman, sa proximité par rapport à l'événement récent représentant au plan esthétique une audace inhabituelle. Jean Vaudal de *La Nouvelle Revue Française* estime que Nizan « a crânement joué la difficulté » en s'attaquant à un sujet si près de l'actualité et que de signaler ses maladroites, c'est davantage « faire l'éloge de son courage et de son talent » que de faire son procès¹²². Dans l'environnement immédiat de la création du Front Populaire, il va de soi qu'un roman comme *Le Cheval de Troie*, où les efforts de la gauche unie triomphent des forces fascistes, susciterait une lecture particulièrement attentive sur les questions de vraisemblance. La critique s'interroge donc sur la justesse de la vision exprimée, se demandant si les événements présentés dans le roman sont corroborés par l'actualité. Pour Jean-Pierre Maxence, chroniqueur de *Gringoire*, périodique d'extrême-droite, il ne fait aucun doute que l'épisode relaté dans le roman est un « 6 février que Nizan n'a pas vécu »¹²³. D'autres chroniqueurs en contrepartie estiment que *Le Cheval de Troie* doit son inspiration aux « luttes politiques actuelles »¹²⁴. Pierre Paraf par exemple a beau déplorer le ton belliqueux du roman, force lui est de constater que les événements du *Cheval de Troie* rappellent l'actualité : « Au lendemain du drame de Limoges, écrit-il, on lit ces lignes avec une émotion singulière »¹²⁵. Jean Blanzat croit également que « des événements aussi récents que ceux de Limoges viennent dans l'esprit du lecteur vérifier, commenter, compléter telle ou telle ligne »¹²⁶ du *Cheval de Troie*. Pour Eugène Dabit le roman

116 Pierre Unik, « [Les livres] 1917-1934 dans la province française – *Le Sang noir*, par Louis Guilloux ; *Le Cheval de Troie*, par Paul Nizan », *L'Humanité*, 24 novembre 1935. C'est nous qui soulignons.

117 Eugène Dabit, « *Le Cheval de Troie*, par Paul Nizan », *Commune*, décembre 1935, pp. 475-476.

118 Jean-Baptiste Sévérac « [Les livres : Carnet du lecteur] Paul Nizan : *Le Cheval de Troie* », *Le Populaire*, 24 décembre 1935, p. 4. C'est nous qui soulignons.

119 Jean Blanzat, « P. Nizan. *Le Cheval de Troie* », *Europe*, 15 janvier 1936, pp. 135-136.

120 Ramon Fernandez, « [Le livre de la semaine] *Le Cheval de Troie* par Paul Nizan ; *Edouard* par Jacques Carton », *Marianne*, 13 novembre 1935.

121 Robert Kemp, « *Le Cheval de Troie* », *La Liberté*, 9 décembre 1935.

122 Jean Vaudal, « [Notes] *Le Cheval de Troie*, par Paul Nizan », *La Nouvelle Revue Française*, février 1936, pp. 276-278.

123 J.-P. Maxence, « *Le Cheval de Troie*, par Paul Nizan », *art.cit.*

124 L. de Russange, « [Chronique] », *Visages du monde*, 15 décembre 1935, p. 237.

125 Pierre Paraf, « [La République des lettres] Romans sociaux *Le Cheval de Troie*, par Paul Nizan », *La République*, 25 novembre 1935, p. 2.

126 J. Blanzat, « P. Nizan. *Le Cheval de Troie* », *art.cit.*

évoque une « histoire que, chaque jour, en France, des hommes continuent à vivre, et que des journaux nous content en des termes à la fois conventionnels et mystérieux »¹²⁷. Reprenant l'opinion de plusieurs critiques de l'époque, le chroniqueur de la *Nouvelle Revue Française* admire cette hardiesse chez Nizan qui élimine toute distance romanesque (les mots « fascisme » et « front populaire » doivent être entendus « tels que nous les trouvons dans les journaux et les discours d'aujourd'hui »). Distinction remarquable pour le roman que de refléter si parfaitement l'actualité, mais précaire, ajoute-t-il, dans la mesure où elle en compromet la survie : « Comment lirons-nous ce livre dans dix ans, se demande-t-il, que dis-je l'an prochain ? »¹²⁸.

On remarque qu'un événement spécifique, soit la constitution du Front Populaire au mois de juillet 1935, surdétermine la lecture du *Cheval de Troie*. Ramon Fernandez perçoit dans le roman une illustration de la politique d'unification du Parti communiste français : « *Le Cheval de Troie* nous donne aussi des aperçus nouveaux sur la tactique actuelle du parti communiste »¹²⁹. Le compte rendu de *L'Humanité* pour sa part célèbre l'unification de la gauche tout en soulignant la supériorité du communisme, acrobatie sans doute nécessaire dans un contexte où le Front populaire risquait de lamener les distinctions entre les gauches. D'un côté, le chroniqueur met en évidence l'actualité des événements racontés et l'union de la gauche : « Nizan raconte un épisode de la grande bataille que livrent depuis bientôt deux ans les masses françaises contre le fascisme, et qui a réuni pour toujours des frères jusque-là séparés.¹³⁰ » De l'autre, il insiste sur l'internationalisation de la révolution prolétarienne, le rêve de 1917 atteignant désormais autant la province française que la Chine où les partisans luttent contre l'impérialisme japonais.

En revanche, aux yeux de certains critiques, *Le Cheval de Troie* peint un univers politique irrécyclable avec les objectifs du Front populaire. L'« ordre nouveau » que Nizan réclame, essentiel selon Pierre Paraf de *La République*, journal radical-socialiste proche des communistes et des socialistes depuis 1934¹³¹, ne peut naître du climat de guerre civile évoqué dans *Le Cheval de Troie* ; son atmosphère de sacrifice et d'héroïsme rappelant trop les romans de Gorki vers 1910. Reproche semblable, mais plus explicite encore chez Pierre Abraham de *Vendredi*¹³². Fondée sur l'analyse de deux éléments paratextuels, à savoir le titre de l'œuvre et sa date de composition, sa critique accuse Nizan de tenir un discours d'arrière-garde. Le titre « rend-il compte des situations actuelles » se demande le chroniqueur. Si l'action, comme le suggère la date que Nizan inscrit à la fin de son roman (« Stalinsbad 1934, Grimaud 1935 ») se passe en 1934, le titre, d'après lui, évoquant une thématique d'infiltration, fausse la réalité politique de l'époque en question :

Nizan est-il bien sûr que, depuis un an, la province française continue à regarder (ou à ignorer) en ennemis les ouvriers qui travaillent à la libérer de la pression des seigneurs du Nouveau-Régime ?¹³³

Anachronisme servant au mieux à romancer la propagande, cette méfiance à l'égard des ouvriers qu'aurait gardée la France provinciale de 1934 cadre mal avec les objectifs du Front populaire qui encourage l'unification de la gauche.

Une des forces indéniables du roman émane des réflexions philosophiques. Ce que R. Fernandez aime du *Cheval de Troie*, « livre tout à fait remarquable » (« le meilleur livre que j'ai lu cette saison »¹³⁴), ce sont ses « cadres philosophiques et [son] dynamisme intérieur ». La vision d'ensemble, la cohésion de la philosophie marxiste telle que présentée dans le roman plutôt que le marxisme lui-même, lui plaît. La richesse et l'intérêt des idées retiennent son attention : du

127 Eugène Dabit, « *Le Cheval de Troie*, par Paul Nizan », *Vendredi*, décembre 1935.

128 J. Vaudal, « [Notes] *Le Cheval de Troie*, par Paul Nizan », *art. cit.*

129 R. Fernandez, « [Le livre de la semaine] *Le Cheval de Troie* par Paul Nizan ; *Edouard* par Jacques Carton », *art. cit.*

130 P. Unik, « [Les livres] 1917-1934 dans la province française – *Le Sang noir*, par Louis Guilloux ; *Le Cheval de Troie*, par Paul Nizan », *art. cit.*

131 P. Paraf, « [La République des lettres] Romans sociaux *Le Cheval de Troie*, par Paul Nizan », *art. cit.*

132 Pierre Abraham, « [Le Chantier des lettres] *Le Cheval de Troie*, de Paul Nizan », *Vendredi*, 29 novembre 1935, p. 5.

133 *Ibid.*

134 R. Fernandez, « [Le livre de la semaine] *Le Cheval de Troie* par Paul Nizan ; *Edouard* par Jacques Carton », *art. cit.*

personnage de Pierre Bloyé dont il souligne pourtant le côté prévisible, il admire la « véritable religion » qui l'inspire. Le roman explique bien le rôle essentiel de « l'action directe et sanglante » dans la constitution des mythes révolutionnaires : « la haine, l'admiration, le sacrifice sont des réalités brûlantes qui marquent l'homme pour toujours ». Retenant de l'interview que Nizan lui accorde un passage sur le rôle du romancier, le critique de *L'Intransigeant*¹³⁵ souligne pour sa part le contenu moral de l'œuvre. Depuis que les philosophes ont abandonné leur mission, avait dit Nizan, les romanciers en période de crise morale doivent prendre le relais, créant « une littérature qui s'occupera bien plus des problèmes que des hommes ». Dans cette optique, *Le Cheval de Troie* n'est pas essentiellement politique, « il est construit plutôt sur le plan de la création des valeurs morales ».

C'est le traitement du problème de la mort, aux yeux de René Lalou, qui donne toute sa valeur au *Cheval de Troie*. Déjà ressentie dans *Antoine Bloyé* et reprise ici avec les cas de Catherine et de Paul, la question de la mort après la révolution, c'est-à-dire quand la nature en assumera seule la responsabilité, révèle chez Nizan une réflexion d'ordre philosophique : « Lorsque les méditations de Bloyé nous ouvrent de tels horizons, ce vibrant tableau de nos luttes civiles devient un fragment de l'épopée humaine »¹³⁶. Une civilisation noie la solitude, pense Léon Delaroche du *Progrès*, faisant des rapprochements avec Malraux, si la vieille civilisation est morte, la nouvelle épargnera aux compagnons de Bloyé les affres de la solitude¹³⁷.

Pierre-Aimé Touchard, pour le compte de la revue personnaliste *Esprit*, considère que Nizan fait preuve d'espoir en l'avenir de l'humanité et la méditation sur la mort qui occupe l'essentiel de son œuvre a le mérite de s'approcher de la foi chrétienne : « [Cette] ampleur et cette honnêteté sur le problème de la mort » fait du *Cheval de Troie* « un grand livre »¹³⁸. Jean Blanzat d'*Europe* estime que *Le Cheval de Troie* est moins un roman politique qu'une réflexion sur la totalité de l'homme :

Nizan ne cesse pas de poser et de méditer les problèmes les plus généraux de la Révolution. En lui, le révolutionnaire n'est pas seulement un politique mais aussi un homme soucieux de tout l'humain.¹³⁹

La révolution que raconte Nizan place l'homme en face de son destin nu, ce qui donne à son œuvre un caractère universel. Jean Catesson des *Cahiers du sud* note que le « chant funèbre » de la fin encourage la réflexion sur la mort vue non plus comme source de désespoir, mais comme un obstacle contre lequel l'homme peut se mesurer avec dignité¹⁴⁰.

En somme, les critiques littéraires, informés non seulement par des considérations idéologiques liées à leur habitus mais selon ce que l'œuvre suscite au plan sociodiscursif, actualisent l'œuvre pour ses qualités esthétiques et philosophiques, mais aussi pour être un reflet précis de l'actualité politique et sociale. Que Nizan ait été communiste ne surdétermine pas l'œuvre de façon négative en 1935, comme au cours des années 60 par exemple. La conjoncture de 1935 fait de lui un observateur honnête et juste de la société, un écrivain engagé en qui on peut avoir confiance et dont les réflexions au plan philosophique l'emportent sur les retranchements idéologiques qui isolent la droite et la gauche à une époque de crise sociale exacerbée par la montée du fascisme. Est-ce, comme le suggère James Steel, sous l'effet d'une rentrée politique du Parti Communiste Français en 1935¹⁴¹ ou plus simplement parce que le champ littéraire français est

135 M.-P. Bousquet, « [Les Lettres] La saison des jeunes », *L'Intransigeant*, 13 novembre 1935, p. 4.

136 R. Lalou, « [Le livre de la semaine] *Le Cheval de Troie* », *art.cit.*

137 L. Delaroche, « [Courrier des lettres] *Le Cheval de Troie*, par Paul Nizan », *art.cit.*

138 Pierre-Aimé Touchard, « Paul Nizan : *Le Cheval de Troie* », *Esprit*, vol. III, n°39, 1er décembre 1935, pp. 441-443.

139 J. Blanzat, « P. Nizan. *Le Cheval de Troie* », *art.cit.*

140 Jean Catesson, « *Le Cheval de Troie*, par Paul Nizan », *Les Cahiers du sud*, avril 1936, pp. 344-345.

141 James Steel, *Paul Nizan, un révolutionnaire conformiste ?*, Paris, Presses de la fondation nationale des sciences politiques, 1987, p. 199, note 2 : « Cette "rentrée politique" du parti aura de sérieuses conséquences sur les intellectuels communistes qui eux aussi feront leur "rentrée". Ce n'est pas un hasard si Nizan entre chez Gallimard en 1935, se rapproche de la *Nouvelle Revue Française* la même année, peut écrire *la Conspiration* en 1937-38, obtient le prix Interallié en 1938. Il s'agit d'une intégration dans la vie culturelle du pays qui est souhaitée et encouragée par le parti car il pourra ainsi utiliser ses intellectuels comme instruments de sa nouvelle politique culturelle. »

habitué aux œuvres politiques, il est difficile de le savoir au juste. Mais une chose est certaine : son deuxième roman poursuit un idéal philosophique et moral susceptible de le rendre sinon recommandable par tous les critiques – il eût été stupéfiant de voir l'extrême-droite se porter défenseur d'un roman communiste – du moins éminemment pertinent pour l'ensemble de la palette idéologique.

1978

Faisons un saut dans le temps jusqu'au 4 avril 1978, date à laquelle on présente au Théâtre de l'Odéon, *La Manifestation*, une pièce de Philippe Madral, tirée du *Cheval de Troie*. Cette adaptation fut pour Nizan l'occasion d'un rappel important, témoin une recension nombreuse et éloquente¹⁴². Lors d'une interview qu'il accorde au *Cahier de l'Odéon*, le dramaturge explique que le féminisme est le principe fondateur de sa pièce : « J'ai voulu régler un certain nombre de compte avec mes confrères-hommes, dans *La Manifestation*, et montrer toutes les aliénations qu'ils font subir aux femmes.¹⁴³ » Si l'œuvre dont la pièce tire sa source montre des signes de fatigue, étant donné les leçons de l'histoire, le thème principal demeure « superbe » aux yeux de Madral :

Le sang d'une femme coule par avortement dans une chambre, tandis que le sang de manifestants de gauche coule dans la rue pour s'opposer au fascisme.¹⁴⁴

Nizan accordait-il le même sens historique aux deux sortes de morts ? Si le fait n'est guère attesté dans le roman, Madral ne s'en préoccupe pas. Pour lui, « la mort de Catherine manifeste aussi fort que la manifestation de rue ».

Cette lecture inattendue du *Cheval de Troie*, qui suscite un bon nombre de réactions chez la critique, fait de son auteur un écrivain féministe avant la lettre. Nizan, « longtemps relégué au purgatoire des "renégats", est à relire », dira le critique de *L'Humanité* : « En 1935, Nizan montre comment, même "chez les camarades", la femme et l'homme ce n'est pas la même chose »¹⁴⁵ (Il est bon de rappeler ici la réhabilitation de Nizan chez les communistes français au cours des années 70¹⁴⁶). Michel Cournot du *Monde* abonde dans le même sens, le duo Madral-Nizan faisant bien voir la « part d'inconscience » des militants qui excluent de leur projet politique de changement social les besoins spécifiques de la femme¹⁴⁷. Selon le chroniqueur du *Matin*, Nizan s'est penché sur la libération de la femme quelque quarante ans avant que la question ne devienne une composante essentielle des revendications sociales¹⁴⁸. Le magazine *Elle* suggère que, remanié par Madral, le roman « vieilli » de Nizan n'est pas qu'une chronique nostalgique d'une époque révolue :

La Manifestation, c'est la province française telle qu'elle n'est plus. Mais c'est surtout la femme qui cherche liberté et bonheur. Au-delà des luttes de classes, une autre lutte se profile, le féminisme prend racine. C'étaient nos pères et nos mères.¹⁴⁹

Pour avoir montré les femmes en train de s'organiser « à l'écart et entre deux grossesses », la pièce historico-politique inspirée d'un roman de Nizan livre « un message qui n'a rien perdu de son actualité et aussi de son authenticité »¹⁵⁰.

142 Nous disposons de trente comptes rendus pour la recension de *La Manifestation* en 1978.

143 Un entretien avec Philippe Madral par J.-M. Chotteau, *Le Cahier de l'Odéon*, n° 3, printemps 1978, pp. 7-19.

144 *Ibid.*

145 Jacques Poulet, « [Le théâtre] Le gendarme dans la tête, *La Manifestation*, de Philippe Madral, par le Jeune Théâtre national (Odéon) », *L'Humanité*, 7 avril 1978.

146 Appuyé par des témoignages issus de la critique communiste du temps, nous avons démontré cette récupération par le Parti dans « Discours social et les "relectures" de Paul Nizan », *Neophilologus*, 84, n° 2, avril 2000, pp. 189-205.

147 Michel Cournot, « *La Manifestation* d'après Paul Nizan », *Le Monde*, 7 avril 1978, p. 29.

148 Jean-Louis Mingalon, « A l'Odéon, *La Manifestation*, d'après Paul Nizan. Marie-Louise féministe en 1934 », *Le Matin*, 12 avril 1978, p. 25.

149 Pierre Marcabrin, « [Théâtre, La critique de Pierre Marcabrin] », *Elle*, 1er mai 1978.

150 [Sans nom], « *La Manifestation*, Promenade en juin 1934 », *Tonus-Paris*, n° 265, 15-29 mai 1978.

Dans le contexte, c'est-à-dire en avril 1978 au lendemain des législatives françaises, qui signalèrent pour nombre d'intellectuels de gauche la fin d'un espoir, Nizan incarnera à contre-courant un modèle de persistance et de conviction personnelle. Volontariste, « jusqu'au-boutiste », le Nizan dépeint par le chroniqueur Alain Leblanc¹⁵¹, resté fidèle au marxisme en dépit des doutes qui l'assaillent et des contradictions de la politique, est un modèle de fidélité. Mathieu Galey valorise lui aussi l'éthique nizanienne. A ses yeux, c'est de Sartre et Nizan qu'il aurait été question après la guerre dans les débats littéraires s'il avait survécu, et non Sartre et Camus¹⁵². Aussi lui revient-il d'être la conscience, le « repère nécessaire aux intellectuels de gauche français » :

C'est sans doute parce que l'intelligentsia actuelle continue d'être hantée par cette figure – figure de rédemption, de salut – que le nom et l'expérience de Nizan reviennent ainsi sous les plumes, de temps à autre.¹⁵³

« Nizan est un révolutionnaire optimiste, chaleureux, enthousiaste, quelque peu romantique »¹⁵⁴ pour qui la libération de l'homme ne s'envisage qu'après la prise en charge complète de l'existence. Hors d'atteinte par une chance mythique des concessions politiques qui furent imposées à d'autres intellectuels de gauche, la simplicité de sa vision et l'exemplarité de son dévouement au sein du parti témoignent, à l'heure des désistements intellectuels en cette fin des années 70, de l'histoire tragique du siècle. L'intégrité morale de Nizan suscite l'admiration de Philippe Tesson du *Canard enchaîné*¹⁵⁵. Impossible à juger en raison des emprunts à Nizan, la pièce, qui s'avère être beaucoup plus qu'un spectacle, s'assimile à une « cérémonie », un « pèlerinage à Nizan », une « sorte de célébration » à laquelle il ne peut que convier les spectateurs.

La présentation de *La Manifestation* rappellera aussi que Nizan incarne le modèle du communiste à l'esprit critique. Selon Marc Perri de *Rouge*, journal de la Ligue Communiste Révolutionnaire, la pièce fait revenir à la surface le problème des rapports de l'intellectuel avec le Parti¹⁵⁶. Titrant « Paul Nizan : la foi et la dissidence », Fabien Gastellier de la *Tribune socialiste*, organe du Parti socialiste unifié, met en lumière ce qui à ses yeux, constitue l'originalité de Nizan, soit la dissidence. Sa fidélité au Parti, dont personne ne peut douter – « son culte pour Staline et le peu d'effet produit sur lui par les procès de Moscou le montrent assez bien » – ne l'empêche pas de se méfier des maîtres et quand le pacte germano-soviétique vient saborder la cause pour laquelle il œuvre, « Nizan est l'un des premiers à dire *Non !* »¹⁵⁷.

Dans un contexte de désengagement où les « nouveaux philosophes » prennent leur distance par rapport à plusieurs penseurs des XIXe et XXe siècles, Nizan représente aux yeux de François Chalais de *France-Soir* « un souffle d'intelligence ». Critiquant sévèrement la pièce pour ses faiblesses d'adaptation, il fait cependant la part belle à Nizan, « personnage d'exception au destin hors série » :

Toute sa vie qui fut trop brève [...] il aura été le symbole de l'indépendance d'esprit mise au service du talent le plus original. Au fait, l'avez-vous lu ? Vous devriez. Cela vous changerait agréablement des petits maîtres à la mode.¹⁵⁸

Il est intéressant de voir des considérations d'ordre idéologique, qui en d'autres temps ou pour un autre auteur de gauche, auraient pu empêcher une réception positive dans un grand quotidien populaire comme *France-Soir*, s'éclipser quand il s'agit de Nizan. Lucide et indépendant,

151 Alain Leblanc, « Paul Nizan ou la recherche de l'absolu quotidien », *Le Cahier de l'Odéon*, n° 3, printemps 1978, pp. 23-35.

152 Mathieu Galey, « Théâtre, La Chronique de Mathieu Galey, *La Manifestation* de Philippe Madral d'après Nizan. Quand une époque nous rejoint », *Le Quotidien de Paris*, 6 avril 1978, p. 16.

153 André Laude, « Un fantôme immobile dans le siècle », *Les Nouvelles littéraires*, vol. 55, n° 2630, 6 avril 1978, p. 4.

154 Paul Seban, « Quarante ans après », *ibid.*, pp. 3-4.

155 Philippe Tesson, « [Le théâtre] *La Manifestation*. Nizan avec nous », *Le Canard enchaîné*, 19 avril 1978.

156 Marc Perri, « [Culture] Nizan revient par le théâtre », *Rouge*, vol. 628, 18 avril 1978, p. 11.

157 Fabien Gastellier, « [Spectacles] Paul Nizan : la foi et la dissidence », *Tribune socialiste*, 20 avril 1978, p. 22.

158 François Chalais, « [Théâtre] *La Manifestation*. Le cœur de Paul Nizan », *France-Soir*, 7 avril 1978.

ce dernier jouit d'un statut privilégié des deux côtés de la barricade. Un élément de provocation à l'endroit des « nouveaux philosophes » fonde également la critique de Gilles Sandier dans *Politique hebdo*. Parlant des personnages de *La Manifestation*, il oppose Bloyé qu'il assimile à Nizan, à Lange « ricanant et cynique, philosophant sur la mort, – minable comme un "nouveau philosophe" »¹⁵⁹. Quant à Jean Vigneron de *La Croix*, il voit en Nizan un prophète qui « avait tout compris, les prévoyant, des affrontements politico-sociaux qui allaient suivre cette guerre à laquelle il ne devait pas survivre.¹⁶⁰ »

Avec quarante ans d'avance, il posait les questions de l'actualité la plus récente : l'avortement, la désunion de la gauche – on se souviendra que la rupture du Programme commun de gouvernement venait de se produire, soit le 14 septembre 1977 –, le chômage et l'indifférence du pouvoir. Pour avoir soulevé des questions qui préoccupaient (aussi) le lectorat catholique, Nizan se voit approprié et admiré par un périodique du camp ennemi.

Féminisme, moralisme, vision prophétique, dissidence politique, intelligence, toutes ces qualités que mettent en valeur la critique de droite tout autant que celle de gauche, placent Nizan, il n'est pas exagéré de le dire, en odeur de sainteté. La simple évocation du nom de Nizan déclenche une série de réflexions sur la grandeur du personnage. On peut se demander si cet excès de perfection n'invite pas la critique « démystifiante » que lui réserveront certaines œuvres à partir de 1980¹⁶¹.

1994

En l'absence de comptes rendus critiques et d'articles sur la réédition du *Cheval de Troie* en 1994, la périgraphie éditoriale s'avère l'unité d'information la plus éloquente sur le sens social de l'œuvre dans un contexte nouveau. C'est que pour l'instance éditoriale, choisir les éléments du paratexte, c'est convoquer un ensemble : une modalité de publication, une préface, éventuellement des illustrations, des notes, une chronologie, une quatrième de couverture, dans le but de valider une certaine perception du texte. Par exemple, à elle seule l'instance préfacielle joue un rôle des plus importants dans la constitution du sens de l'œuvre, dans la mesure où

[elle] peut viser à imposer un sens à l'œuvre, à y faire voir le résultat d'une production orientée, fût-ce obscurément, vers l'énonciation de ce sens. Plus modestement, sa fonction peut consister à regramatiser le discours écrit, ce message en lui-même essentiellement dégramatisé. Dans les deux cas, le prédiscours est un instrument de contrôle du décodage. Il dirige la lecture, défend le texte contre l'incompréhension et les interprétations erronées.¹⁶²

Donc déconstruire le paratexte, c'est donner un visage à la voix institutionnelle, à la mentalité qui valorise une certaine perception de l'œuvre.

Quel est le sens social du *Cheval de Troie* paru en 1994 dans la collection « L'Imaginaire » ? Lorsque l'on examine la quatrième de couverture – un extrait du roman portant sur les déplacements des chômeurs à la recherche de travail – et la note en page liminaire, on s'aperçoit qu'une mise en valeur du contenu historique au détriment de sa spécificité communiste, combinée à une indication qu'il s'agit, comme *Antoine Bloyé* et *La Conspiration*, d'un livre « parfaitement biographique », changent le registre de l'œuvre. *Le Cheval de Troie* constitue, dans cette lecture, un retour sur les institutions, les mouvements politiques, les grands auteurs, les événements qui ont marqué l'histoire de France : « Acerbes, lucides, passionnées, ces œuvres de Nizan sont l'un des

159 Gilles Sandier, « [La chronique de Gilles Sandier] Une tranche de vie », *Politique Hebdo*, n° 309, 24-30 avril 1978, p. 38.

160 Jean Vigneron, « [Théâtre] *La Manifestation* », *La Croix*, 13 avril 1978.

161 Annie Cohen-Solal, *Paul Nizan, communiste impossible*, Paris, Grasset, « Figures », 1980 ; Youssef Ishaghpour, *Paul Nizan. Une figure mythique et son temps*, Paris, Le Sycomore, 1980 ; James Steel, *Paul Nizan un écrivain conformiste ?*, Paris, Presses de la fondation nationale des sciences politiques, 1987 ; entre autres.

162 F. Hallyn, « Aspects du paratexte », in F. Hallyn, *Introduction aux études littéraires. Méthodes du texte*, Paris, Duculot, 1987, pp. 210-211 – sous la direction de Maurice Delcroix et Fernand Hallyn.

rare exemples en France, après Jules Vallès, de romans politiques de qualité.¹⁶³ » On y voit un signe symptomatique d'une réorientation au sein du champ littéraire, une volonté de mettre en valeur la vie des écrivains plutôt que leurs œuvres, une affirmation que la priorité va à la remémoration du patrimoine intellectuel et culturel. Dans la culture postmoderne de l'éphémère, où dominant le jeu de l'intertextualité et l'indifférence face au référent¹⁶⁴, *Le Cheval de Troie* s'inscrit dans une forme de nostalgie pour la lisibilité ; son paratexte accentue l'anecdotique, l'événementiel et le biographique dont la « continuité fait sens »¹⁶⁵. Aussi voit-on la postérité du roman être assurée grâce à la collaboration d'éléments paratextuels convoqués par l'émergence en littérature du paradigme personnel, soit la restitution du sujet, en somme une manifestation sociodiscursive imprévue. Nous revenons à l'esprit les paroles du chroniqueur de *La N. R. F.* en 1936 : « Comment lirons-nous ce livre dans dix ans, se demandait-il, que dis-je l'an prochain ? »¹⁶⁶.

Conclusion

Le cas du *Cheval de Troie*, analysé dans cette perspective comparative, confirme la mobilité du sens d'une œuvre littéraire. Rappelant les théories de Bourdieu sur le fonctionnement conflictuel du champ littéraire, il souligne l'impossibilité de poser une fois pour toutes une interprétation définitive pour une œuvre littéraire :

S'il est vrai que tout champ littéraire est le lieu d'une lutte pour la définition de l'écrivain – proposition universelle –, il reste que l'analyste, sous peine de succomber à l'universalisation du cas particulier qu'opèrent subrepticement les analyses d'essence, doit savoir qu'il ne rencontrera jamais que des définitions de l'écrivain correspondant à un état de la lutte pour l'imposition de la définition légitime de l'écrivain.¹⁶⁷

Tour à tour œuvre exemplaire du roman engagé, œuvre oubliée, modèle d'écriture à proscrire, roman préféministe, classique de la littérature politique du XXe siècle, *Le Cheval de Troie* connaît-il une fortune d'exception du fait du destin peu commun de son auteur ? Nous croyons que non. L'oscillation des perceptions peut sembler plus dramatique parce qu'il s'agit de Nizan, elle caractérise en réalité le sort de toute œuvre appelée à survivre à son époque. On ne peut guère imputer cette mobilité de sens pour un même texte à une volonté chez le lecteur de lui faire signifier n'importe quoi.

Plutôt nous dirons suivant Eco que l'auteur empirique d'un énoncé inscrit dans son œuvre des indices de lectures que le lectorat visé ne peut envisager, non en raison de quelque faiblesse interprétative mais parce que la *doxa* du moment ne lui permet pas de les saisir¹⁶⁸. Or que survienne un changement de perception sur un paradigme, sur le communisme ou sur la notion de dissidence par exemple, qu'un phénomène extérieur, imprévu, vienne affecter la vision courante, d'autres lectures émaneront du même texte. Aussi verrons-nous une œuvre issue d'une époque éloignée être octroyée du droit d'exister dans un contexte nouveau, étranger. Et puisque la nouvelle lecture se dégage de l'œuvre (ou semble s'en dégager), son actualisation donnera l'impression d'une remobilisation pour défendre, voire naturaliser, les idées du jour.

Maurice Arpin.

163 Note liminaire (rédigé par H. Berman) in Paul Nizan, *Le Cheval de Troie*, Paris, Gallimard, « L'Imaginaire », 1994.

164 Nous renvoyons le lecteur à la liste des attributs de la modernité artistique et littéraire dressée par Régine Robin dans un article au titre évocateur : « Le retour du lisible », *Cahiers de recherche sociologique*, n° 12, printemps 1989, p. 66. Le mot « destruction » y figure le plus souvent : destruction de la globalité, de la cohérence des signes, de la perspective, de l'historicité, du référent, du « sérieux », etc.

165 *Ibid.*, p. 69.

166 J. Vaudal, « [Notes] *Le Cheval de Troie*, par Paul Nizan », *art. cit.*

167 Pierre Bourdieu, « Le champ littéraire. Préliminaires critiques à une économie des biens symboliques », *Lendemain*, n° 36, 1984, p. 13.

168 Umberto Eco, *Lector in fabula*, Paris, Grasset, « Figures », 1985, p. 72.

Le crime de M. Lange. Sartre dans le texte de Nizan.¹⁶⁹

Dans une intervention à Dijon, l'an passé, j'avais évoqué « Le fantôme de Nizan dans les écrits biographiques et autobiographiques de Sartre ». Aujourd'hui, symétriquement, je voudrais étudier les traces de Sartre dans le texte de Nizan. L'objet principal sera naturellement *Le Cheval de Troie* (1935) : Sartre crut alors se reconnaître dans un calamiteux personnage, Lange, professeur de lycée qui finit par tirer, comme ça, sur des ouvriers qui manifestent. Il y a donc un crime de M. Lange. Mais l'un des plus beaux films de Renoir, emblématique d'un Front populaire victorieux, s'appelle *Le crime de M. Lange*, sort un an plus tard en 1936 ; il propose, joué par Jules Berry, un patron-escroc mystifiant un écrivain ingénu, le meurtre devenant « la réponse dernière à une intenable situation d'oppression ». Rien de commun, sauf l'homonymie entre ces deux œuvres, sauf qu'elles relèvent du Front populaire et de la mouvance antifasciste, auxquels Sartre est resté résolument étranger et indifférent, peut-être même hostile ... On s'interrogera donc sur l'identification Sartre-Lange, dans un roman généralement sous-évalué dans les études nizaniennes.

*

En cette année 2002, Sartre et Nizan ont pu paraître s'éloigner de nous, dans l'actualité éditoriale comme dans les programmes universitaires. Cependant la tuerie de Nanterre, la publication des cahiers de Richard Dürn ont irrésistiblement fait penser à ce modèle d'intelligibilité narrative qu'est *Erostrate* (1937). Mais *Erostrate* ne récrivait-il pas *Le Cheval de Troie* ? Et *Le Cheval de Troie* ne récrivait-il pas, ici ou là, *L'Ange du morbide*, publié en 1923 en même temps que les textes de Nizan dans *La Revue sans titre* ? Il y a là un jeu singulier d'intertextualité croisée. Le corpus consistera donc en *Les Chiens de garde*, *Le Cheval de Troie*, *La Conspiration* – pour un seul détail, la brève note sur *La Nausée* dans *Ce Soir*.

L'imaginaire de Nizan est bipolaire et manichéen : d'un côté, le prolétariat organisé et militant, avec un intellectuel pragmatique immergé dans le prolétariat et naturalisé prolétaire (Pierre Bloyé, *alias* Nizan), de l'autre les ennemis de classe. Le romancier expédie vite le préfet, le grand industriel, les policiers, pour se concentrer sur le seul Lange, *alias* Sartre. Lange se veut étranger au monde des hommes, et par conséquent au parti communiste (cette assimilation est familière à Nizan comme à Aragon). Quoique présumé professeur d'histoire, les références de Lange sont surtout philosophiques. Tout chez lui vient d'une *angoisse* fondamentale qui renvoie à Kierkegaard, d'autant plus que sa relation bloquée et impuissante avec les femmes correspond bien au mythe de Kierkegaard qui se développe dans les années vingt. Nizan lui-même, dès 1932, croit devoir dénoncer Kierkegaard comme un précurseur de la pensée fasciste¹⁷⁰. D'autre part, Lange ne croit qu'au néant et qu'à la mort, mettant le métaphysique au-dessus du politique : on retrouve là des échos de Heidegger, que Sartre semble-t-il n'avait guère assimilé, mais que Nizan, responsable de la première traduction française d'Heidegger dans *Bifur*, connaissait assez pour le dénoncer plus tard, dès 1933, comme le philosophe emblématique du national-socialisme.

Le nihilisme vague et violent de Lange est surtout celui de l'homme seul errant dans des villes déshumanisées et fantomatiques, sans aucun lien civique et communautaire : c'est bien là le jeune Sartre, et ce sera le Roquentin de *La Nausée*, sur lequel Nizan semble avoir des lumières. Lange ne vit que pour les livres, et on le verra ouvrir un livre et y trouver le récit d'une errance d'un étranger dans une ville désertée de tout vrai vivant : ce pourrait être *La Nuit* de Maupassant, réécrite avec des traits de Rimbaud et de Lautréamont. Mais ce pourrait être tout autant une page lyrico-sarcastique de *La Nausée*, laquelle n'est pas encore écrite, en tout cas pas terminée puisque c'est en 1936, sous le titre *Melancholia*, qu'elle est refusée chez Gallimard. Lange a été, à l'École Normale,

¹⁶⁹ Cet article est issu d'une communication effectuée le 23 juin 2002 lors du colloque annuel du G.E.S. (Groupe d'Études Sartriennes).

¹⁷⁰ Voir Susan Suleiman, *Pour une nouvelle culture*, Paris, Grasset, 1971.

le meilleur ami de Bloyé : il est maintenant le plus méprisé de ses ennemis. Lange ne veut pas s'intéresser à la politique, bien qu'il tourne en dérision les propos des notables, mais il exprime un intérêt sadique et pervers pour les débuts du national-socialisme, et aussi pour les tortures effectuées par les S.A. Il est très curieux de voir se produire une grande destruction des valeurs bourgeoises par une violence de masse. Il n'aime pas les ouvriers (et cela suffit à le faire condamner par Bloyé et Nizan), mais il reconnaît que le communisme soviétique peut exorciser l'obsession de la mort et donc de l'absurde : « Il y a des jours où je soupçonne la société soviétique d'essayer une communauté réelle où pour longtemps l'homme croira à autre chose qu'à la mort.¹⁷¹ »

Au fond, c'est le corps de Lange qui, selon un narrateur omniscient et haineux, est un « élément de trouble, de violence, d'inquiétude »¹⁷². Et ici on se demande comment Sartre a pu lire telle analyse exterminatrice et perforante. Ainsi Lange est-il censé s'opposer au freudisme et au marxisme. Mais le narrateur, supposé savant sur ces deux plans, relie « cette angoisse qui était la racine des idées » (ce qui est philosophiquement bienvenu) à une angoisse infantile de la masturbation, trop longtemps pratiquée par le sujet, les deux angoisses constituant « les murailles de cristal »¹⁷³ qui séparent Lange de la vie réelle. On objectera que Sartre n'était pas le seul à s'angoisser et à se masturber...

Mais comment ne pas voir dans le portrait de Laure, l'amie occultiste de Lange, le portrait précis de Simone Jolivet, telle que Simone de Beauvoir le composera plus tard, sous le *pseudo* de Camille ? Ce n'est plus tout à fait un roman à clés, puisque les clés concernent des personnes privées, inconnues de tous sauf du romancier, mais c'est un roman-exterminateur, meurtre parfait et d'ailleurs efficace, si l'on songe à la dépression de Sartre en 1935-1936. Signalons une hypertextualité qui ne manque pas de perversité. Dans l'hypertexte – *Le Cheval de Troie* de Nizan – Lange observe son amie Laure, préfère le voyeurisme (de la rue obscure) au coït (dans la chambre), et au moment où il va monter la rejoindre, il l'entend tousser, ce qui le dissuade de tout rapprochement : « Lange l'entendit tousser ; il s'éloigna, regardant les rues avec sa tête pleine de livres »¹⁷⁴. Or dans l'hypotexte, *L'Ange du morbide* de Sartre (que Nizan a pratiquement édité, en tout cas accompagné, dans l'éphémère *Revue sans titre*), Louis Gaillard renonce à posséder Jeanne Hongre, parce qu'elle tousse au point de cracher ses bronches dans un étrange orgasme solitaire. La superposition est parfaite et relève de la parodie destructrice : Sartre est visé en tant qu'homme (névrose) et en tant qu'auteur (hystérique). Ainsi vont les amis d'enfance.

Mais les propos plutôt fascisants de Lange ne correspondent pas à ce que nous savons de la politique – ou plutôt de l'apolitisme – de Sartre dans les années trente, et Nizan ici peut paraître s'éloigner de la pensée de son petit camarade. Cependant il faut marquer, en dépit des futures reconfigurations autobiographiques, que Sartre ne penche guère à gauche. A bien lire *La Nausée*, on constate que ses cibles parodiques de prédilection sont justement André Malraux, André Chamson, et tout particulièrement Jean Guéhenno. Face à l'autodidacte, Roquentin note selon une curieuse métalepse : « il ressemble à ce pauvre Guéhenno »¹⁷⁵. Les commentateurs de la pléiade peinent à s'expliquer cette agression. Elle est pourtant claire : dans la communion du Front populaire, Guéhenno, fils du peuple, pédagogue, opère la jonction de Michelet et de Marx, il se bat contre Gide pour la dévotion à l'U.R.S.S. et la solidarité intégrale avec le P.C., son humanisme ruisselant coule comme un fleuve tranquille vers les communistes, et il finira à l'inspection générale des lettres, au *Figaro* et à l'Académie. On ne saurait mieux marquer, dans *La Nausée*, un refus de la rhétorique communiste, et la figure de l'Autodidacte constitue une démolition soignée du modèle socialiste et/ou communiste. Nizan ne se trompe pas en tenant Sartre, comme Lange, pour un non-communiste. Mais, dans sa perspective, un non-communiste est un anti-communiste, ergo un chien.

171 Paul Nizan, *Le Cheval de Troie*, Paris, Gallimard, « L'Imaginaire », 1994, p. 102.

172 *Ibid.*, p. 104.

173 *Ibid.*, pp. 110-111.

174 *Ibid.*, p. 109.

175 Jean-Paul Sartre, *La Nausée*, in Jean-Paul Sartre, *Œuvres romanesques*, Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1981, p. 143 – édition établie et présentée par Michel Contat et Michel Rybalka. La métalepse, ici, confronte un personnage fictif, Roquentin, avec un personnage réel, Guéhenno. Avec son *Journal d'un homme de quarante ans*, que Malraux commente avec grande estime, Guéhenno devient l'écrivain-professeur le plus considérable de cette période.

Là où l'on peine à suivre Nizan, c'est quand il fait d'un anticommuniste un pré-fasciste. Jamais Sartre n'a dit alors quoi que ce soit dans ce sens-là. Mais plus tard, tout bon communiste fera d'un démocrate scrupuleux un hitléro-trotskyte ! Nizan procède à un amalgame, qui pour lui est une anticipation. J'ai ailleurs essayé de démontrer que Nizan a été un fervent lecteur de Drieu la Rochelle et que celui-ci, dans *La Conspiration*, reste le « grand écrivain » de l'après-guerre¹⁷⁶. Sartre lui aussi a aimé *Le Jeune européen*, et ses appels aux « mitrailleuses de Lénine »¹⁷⁷. En 1935, Drieu a publié *Socialisme fasciste*, Nizan en a rendu compte avec soin¹⁷⁸. La forte structure du Parti communiste préserve Nizan de toute dérive fasciste, ou doriote. Mais il se persuade que pour Sartre comme pour Céline la tentation fasciste pourra s'imposer sans grande résistance. Nizan, lui-même, comme ses camarades, tient les fascistes pour beaucoup moins nuisibles que les sociaux-traitres et sociaux-démocrates. C'était le temps où l'on faisait feu sur Léon Blum, pas sur Charles Maurras ou le colonel de la Rocque¹⁷⁹. Donc Nizan, sans sourciller, met des formules de *Socialisme fasciste* dans la bouche de Lange, anticipant sur une future déchéance de son ami Sartre. C'est à la fois une injustice et une erreur, mais, en 1935, la question se posait pour un Déat, pour un Bergery, pour un Brasillach, et allait recevoir une réponse très positive. Ce qui surprend le lecteur ici, c'est le caractère purement privé et clandestin de cette agression calomnieuse : à part Simone de Beauvoir et une vingtaine de philosophes de terminales, qui pouvait bien connaître Sartre et avoir confiance en lui politiquement ? En 1936, Nizan, Malraux, Guéhenno, Gide, Ilya Ehrenbourg occupent le devant de la scène. De Kharkov à la salle Pleyel, l'Europe intellectuelle est suspendue à leurs lèvres ! Nizan semble avoir écrit *Le Cheval de Troie* pour en finir avec son double non-communiste Lange, Sartre, l'idiot de la famille normalienne¹⁸⁰, et pour mieux le tuer il va en faire un criminel.

Le Cheval de Troie raconte une tragédie politique. La scène qui s'est jouée entre le 6 février 1934, avec les Ligues et les Croix de Feu, et le 9 février, avec l'embryon d'un Front populaire, se rejoue à Villefranche où le P.C. a décidé de contrer une manifestation des fascistes avec lesquels les gardes mobiles ont des connivences. Au fond, Lange, l'ennemi de classe, n'était pas nécessaire à l'intrigue. Et Malraux, dans *L'Espoir*, n'éprouvera pas le besoin de faire figurer les neutres ou les fascistes : les antifascistes lui suffisent bien ! Nizan, lui aussi, le dit avec force : « On ne peut vivre qu'au sein d'un mouvement qui accuse le monde. L'acceptation égale la mort »¹⁸¹.

La journée de guerre civile à Villefranche oppose les communistes aux Ligueurs (Croix de Feu, Jeunesses Patriotes) et aux gardes mobiles. On prend le point de vue d'Albert, ouvrier désespéré par la mort de sa femme dans une tentative d'avortement, et qui se jette contre les gardes en brandissant une grille. On revient à Lange : comme Sartre, il n'a pas de prénom usuel, il vit seul à l'hôtel¹⁸², se promène seul dans Villefranche, rencontre les manifestants et les orateurs de gauche, dont Bloyé qui l'agace. Il est myope, comme Sartre, et perd lunettes et chapeau ; il se sait laid et sa mère lui a dit qu'il avait un visage ingrat¹⁸³ – ici un très curieux lapsus de Nizan : « Comme cet enfant a un visage ingrat, disait ma mère »¹⁸⁴. Lange se trouve pris dans une action du côté des fascistes, en pleine défaite. Il va ramasser un revolver, jeté par des fuyards. Il va penser à la mort, « comme à un ange », et éprouve un état où il ne se reconnaît plus. Il regarde les ouvriers qui l'ont

176 Nous croyons avoir démontré, dans *Drieu la Rochelle ou le bal des maudits* (« Drieu et Nizan : les conspirateurs »), que Drieu est le modèle de Régnier, et que le *Journal d'un homme trompé* du premier se voit réécrit dans le « Carnet » du second.

177 Voir le cahier inédit « Lutèce » à la B.N.F.

178 P. Nizan, « Deux livres de Drieu La Rochelle : *Socialisme fasciste*, *Journal d'un homme trompé* ; W. Faulkner : *Sanctuaire, Tandis que j'agonise* », *Monde*, 25 janvier 1935, p. 10 (publié, pour la partie sur Drieu uniquement, in Susan Suleiman, *Pour une nouvelle culture*, Paris, Grasset, 1971, pp. 71-75).

179 Voir Louis Aragon, « Front rouge ».

180 Bien des jeunes normaliens de la rue d'Ulm – Georges Cogniot, Jean Bruhat, Frantz Molino, Lucien Rabaud, Jean Dresch, plus tard Julien Gracq – ont milité au P.C., ou en ont été des permanents. D'autres rejoignent le fascisme, plus tard Vichy (Brasillach, Bardèche, Maulnier, Polorson, Gaït, etc.). L'indifférence en politique de Sartre est très minoritaire.

181 P. Nizan, *Le Cheval de Troie*, *op.cit.*, p. 119.

182 *Ibid.*, p. 160.

183 *Ibid.*, p. 166.

184 *Ibid.* Cette première personne dans un récit hétérodiégétique n'est pas justifiable.

humilié. Il va leur tirer dessus avec son « 6, 35 », juste avant que d'autres ligueurs fassent feu. La situation est confuse, Lange croit avoir touché un salaud avec une petite fille ! La conclusion du chapitre prélude au succès de la manifestation ouvrière : « Le combat s'engagea entre les manifestants et la garde ; les fascistes s'éloignèrent avec hésitation vers le fleuve, et parce que c'était son lot, Lange les suivit.¹⁸⁵ »

La vérité de Lange est moins dans l'inclination au fascisme que dans la défaite du fascisme, et cet épisode du grand combat antifasciste pourrait s'intituler « Une défaite », titre emblématique qui renverrait à la jeunesse de Sartre. A cette formule du *Cheval de Troie*, répondra presque littéralement une déclaration des *Mots* de Sartre : « [...] c'était mon lot, à moi, d'être à chaque instant situé parmi certaines personnes, en un certain lieu de la terre et de m'y savoir superflu.¹⁸⁶ » Ne serait-ce pas le syndrome de M. Lange, et ne pourrait-on pas en voir le fonctionnement très productif quand Sartre s'engagera en faveur du P.C., autrement dit quand Sartre sera devenu un Nizan continué, dans l'ordre de la création continuée, avec plus de moyens de transmission, mais non pas avec plus de talent, car le talent de Nizan était immense et sûrement plus précoce que celui de Sartre. En habileté romanesque à raconter un collectif, *Le Cheval de Troie* nous semble plus réussi que la première partie de *La Mort dans l'âme* (1949) ou « Drôle d'amitié » (1950).

Mais il faut revenir au problème de l'identification de Lange. Sartre n'a laissé aucune trace de sa lecture du *Cheval de Troie*. Henriette Nizan, que j'avais fait consulter en 1973, assurait que Paul Nizan n'avait jamais voulu représenter Sartre en Lange, même si Sartre, un peu paranoïaque, s'y était senti visé. Rétrospectivement, on jugera franchement absurde l'idée d'un Sartre, en 1935, tirant sur les ouvriers français, à l'occasion d'une manifestation Croix de Feu. Mais le Nizan de 1935 n'a plus de vrai contact avec Sartre : comme Bloyé, son double romanesque, il ne fréquente plus que des communistes. De Sartre, il compose un mythe personnel, tout à fait arbitraire, en prêtant à un professeur obscur, qu'il tient sans doute pour un écrivain raté – il semble avoir concouru au refus de *La Légende de la vérité*, d'après une lettre au Castor – des revirements fort imprévus qui ont eu lieu en 1934 : c'est à la faveur de l'émeute du 6 février 34 qu'à la surprise de tous, un Paul Morand, un Jean Giraudoux, un Drieu la Rochelle, viennent se convertir à l'extrême droite xénophobe. Nizan avait justement prophétisé le ralliement de Céline à la même extrême droite, difficile à distinguer des fascismes montant en puissance. Si le ralliement au fascisme français (contrefaçon fort peu séduisante, que Sartre aura dénoncée dès 1937¹⁸⁷) est une hypothèse non fondée et insoutenable, en revanche, dans l'imaginaire du texte sartrien, le passage à l'acte meurtrier, la relation pratique et magique au revolver, l'impulsion de faire feu (un feu d'enfer) sur l'autre seront omniprésentes dans les fictions : Paul Hilbert, Mathieu Delarue, Oreste (mais c'est l'arme blanche), Hugo, Goetz, Frantz von Gerlach, sans compter les partisans de *La dernière chance* qui ne sont pas parvenus à l'existence littéraire. L'une des dernières formulations de ce phantasme se trouvera dans la préface aux *Damnés de la terre* :

Car, en ce premier temps de la révolte, il faut tuer : abattre un Européen, c'est faire d'une pierre deux coups, supprimer en même temps un oppresseur et un opprimé : restent un homme mort et un homme libre.¹⁸⁸

Il y a des phrases qui sont comme des passages à l'acte terroriste. Dans une étude parue dans les *Cahiers de médiologie*¹⁸⁹, j'ai essayé de montrer comment Malraux et Sartre, en héritiers de Michelet, ont pensé et théorisé le terrorisme. On ne reproche pas à Sartre ici l'angélisme, mais on peut y voir l'aspect forcené de M. Lange ouvrant le feu sur une foule perçue comme l'ennemi intime. On peut aussi penser que la *Critique de la raison dialectique* réalise, trente ans après, le

¹⁸⁵ *Ibid.*, p. 175.

¹⁸⁶ J.-P. Sartre, *Les Mots*, Paris, Gallimard, « Folio », p. 77.

¹⁸⁷ Voir « L'Enfance d'un chef », repris en volume dans *Le Mur*, Paris, Gallimard, 1939.

¹⁸⁸ In Jean-Paul Sartre, *Situations*, V, Paris, Gallimard, 1964, p. 183. Michel Rybalka objecte qu'il s'agit d'un discours indirect libre, n'engageant pas le locuteur. En l'absence de tout signe de discours indirect, nous tenons la formule pour un *engagement* de Sartre dans la voie d'une violence tiers-mondiste.

¹⁸⁹ *La scène terroriste* ; « La terreur dans les lettres ».

programme philosophique que laissent espérer *Les Chiens de garde* de Nizan. Sartre ressuscite, avec une ampleur inégalée, le premier Nizan : la colère est passée de la polémique à la théorie et à la pragmatique.

Peut-on imaginer la réaction de Sartre au *Cheval de Troie* ? La dépression profonde, que Sartre situera plus tard entre 1935 et 1936, a sans doute été provoquée par ce procès-verbal de ratage et de déchéance établi par l'ami le plus aimé. L'amitié, déjà dévitalisée depuis 1930, est sûrement morte, au moins ici-bas (comme est totalement morte l'amitié de Brunet et de Mathieu). Mais, en tant qu'écrivain réputé raté, Sartre va rebondir en 1937-1939 en collectionnant les succès. Après tout *La Nausée* va plus impressionner la critique que *La Conspiration*, qui obtient le Prix Interallié, et la critique littéraire de Sartre va faire davantage sensation que celle du « petit camarade » à *Ce Soir*, *L'Humanité*, ou *Europe*. Lanterne rouge, Sartre dépasse Nizan et occupe la première place, avec un retard initial de dix ans. Mais, politiquement, croyons-nous, *Le Cheval de Troie* aura un effet décisif : par une menace terroriste, Sartre se voit sommé de choisir entre le communisme ou la mort, l'engagement ou le meurtre. Et, par à-coups, il se rapproche du Parti communiste, avec tous les problèmes dus à la rupture de Nizan avec le P.C. Le deuil de l'ami, un sentiment de culpabilité dû à sa mort de combattant, mais aussi l'effet différé du *Cheval de Troie*, tout cela amène Sartre à écrire, en Nizan dans le texte, son pamphlet contre Drieu, et à réincarner Nizan à la fois dans ses créatures (on pense à Hoederer) mais dans son propre rôle d'écrivain. A lire *Qu'est-ce que la littérature ?*, la métamorphose est tout à fait inconsciente, puisque Sartre évoque à peine Nizan, ou Malraux. C'est Merleau-Ponty, et non Sartre, qui constitue le dossier de l'affaire Nizan dans *Les Temps Modernes*¹⁹⁰. Jusqu'en 1960, Sartre n'articulera guère le nom de Nizan.

Avec *La Conspiration* – et quoi qu'en ait écrit Sartre, qui refuse à son petit camarade le statut de romancier – Nizan a écrit un grand roman de génération, nullement autobiographique, même s'il prend appui dans l'expérience de jeunes intellectuels militants des années 28-29, et si on peut en trouver les sources dans des revues de jeunes (*Philosophie*, *La Revue marxiste*). C'est un grand roman dostoïevskien sur la tentation du communisme bolchevik, avec les grandes figures obligées de la conspiration et de la trahison. De tous les amis de jeunesse de Nizan, Sartre est le seul à ne point être exploité par le romancier, puisqu'il est le seul à ne pas l'avoir accompagné dans son apprentissage du communisme révolutionnaire. L'exclusion du cercle des amis a dû être d'autant plus désagréable que le noyau central est situé à l'École Normale Supérieure, à la fois exécrée et cultivée. Expulsé (avec Raymond Aron) de la jeunesse fictive de Nizan, Sartre a tout de même pu se voir nommément désigné. Quand François Simon, sur l'ordre de Rosenthal le conspirateur, vient de copier le plan d'état-major sur la protection de Paris, il est, le troisième jour du recopiage, surpris par son chef de bataillon, le « commandant Sartre ». Mais celui-ci, d'une très grande stupidité, n'arrive pas à croire Simon coupable, n'a pas la moindre idée sur une affaire qui le dépasse, et finit par croire à la fable proposée par Simon, à savoir qu'il se documente pour écrire un roman d'anticipation. Le colonel, encore plus bête que le commandant Sartre, punit légèrement ce qu'il tient pour une étourderie. Ce n'est pas bien méchant, mais enfin, être antimilitariste forcené et se voir incarné en un officier abruti, être la plus belle intelligence de sa génération, et se voir refusé « le sens des visages »... Décidément Nizan n'est guère gratifiant. Et quant à Sartre, qui va rendre compte dans *La NRF* du récit, il va effacer totalement du livre le communisme, qui en est le cœur même. A-t-il lu, dans la confession de Pluvinage, ce cri de haine, qui institue la relation du communiste et du non-communiste ?

Me voici donc votre ennemi, l'ennemi des communistes : comment vivre sans me prouver la dignité de ma trahison ? Sans oublier qu'elle ne fut commandée que par la haine que j'éprouvais pour vous, la volonté de vous atteindre.¹⁹¹

On sait que le destin posthume de Nizan sera d'être traité par ses anciens camarades, comme un Pluvinage, c'est-à-dire comme un traître payé. Sartre, lui, qui n'a jamais été communiste, ne peut

¹⁹⁰ Voir Maurice Merleau-Ponty, *Parcours*, Paris, Verdier.

¹⁹¹ P. Nizan, *La Conspiration*, Paris, Gallimard, « Folio », p. 294.

retenir l'attention du romancier : nul n'entre dans le roman s'il n'est communiste, mouchard ou flic.

Il reste une dernière trace de Sartre dans le texte de Nizan, si on excepte ses lettres de 40 à Henriette, où il parle avec une grande froideur de « J.-P. Sartre », et avec une grande amitié de Malraux, en rupture comme lui avec le P.C. du fait du pacte germano-soviétique. Il s'agit de la critique de *La Nausée*, parue dans *Ce Soir*, en 1938¹⁹². Nous avons jadis présenté ce texte sans y voir malice et simplement noté que dans son final Nizan pousse l'auteur à s'engager dans les grandes dénonciations sociales, et ainsi le juge au fond « récupérable » à la cause que défend *Ce Soir*, dirigé par Aragon¹⁹³. A la réflexion, ce texte hâtif (surtout si on le compare aux très profondes critiques que Nizan consacre à Malraux) accumule malentendus et erreurs. Présenter Sartre comme « professeur de philosophie », quand on sait ce que Nizan a dit de cette corporation est déjà dissuasif. Signaler comme ouvrage excellent *Les images*, alors qu'il s'agit de *L'Imagination*, est assez léger. Séparer Sartre de Kafka, parce que le premier ne croirait pas à la morale, et que le second en serait imprégné, est arbitraire, et contredit la fin de la page, puisque Nizan voit dans le final de *La Nausée* une issue sociale (On croira plutôt à une issue esthétique et littéraire !). Réduire *La Nausée* au « roman de la solitude absolue », c'est persévérer dans l'identification de Sartre et de Lange. Opposer Sartre, marqué par la peur de l'existence, à Heidegger, marqué par la peur du néant, témoigne de quelques remords pour l'amalgame opéré par *Le Cheval de Troie*, mais ne résistera pas à *L'Être et le néant*. Nizan est pressé, mais de là à écarter le néant de *La Nausée*, il y a de la précipitation.

Enfin, opposer à Dostoïevsky, le romancier sans solutions, Sartre, dont le roman déboucherait sur une solution et sur une visée de transformation sociale, relève du contresens de lecture caractérisé. Ce n'est pas ce que chante Sophie Tucker, mais pas du tout. On accordera juste à Nizan qu'il anticipe, à moyen terme, sur la conversion de Sartre à l'Histoire, et qu'il soupçonne l'idée du salut par l'art qui clôt *La Nausée* d'être déjà pour Sartre une phase dépassée¹⁹⁴. Mais comment bâcler à ce point un texte consacré à un ami ! L'excuse de Nizan serait que la critique de Sartre sur *La Conspiration* explique qu'un communiste n'est pas romancier, que donc Nizan n'est pas un romancier, et ce roman-là de simples souvenirs de jeunesse. On pourrait opposer à ces critiques croisées affligeantes la remarquable critique de *La Conspiration* due à Albert Camus, dans *Alger républicain* du 11 novembre 1938.

*

Que conclure ? Qu'entre les écrivains les amitiés de jeunesse engendrent plus de haine que d'amour, et que s'il y a amitié, c'est une amitié vache, dont il y a tout à redouter. Certes, on a vu pire, si on pense à Drieu et Aragon : Drieu dédiant *L'homme couvert de femmes* à Aragon, lequel se voit représenté en Luc, l'homme qui ne saurait aimer les femmes, Aragon expliquant faussement qu'il a représenté Drieu en Aurélien, alors qu'il l'avait fait en Mercadier. On pourrait en tirer, au-delà de Nizan et de Sartre, une idée générale sur les limites de la production romanesque dans le premier vingtième siècle. Le roman, si ambitieux soit-il, reste, sinon un roman à clés, du moins un roman à pilotis. Et ce pilotis devient un totem très voyant : Lange, c'est Sartre ; Brunet, c'est Nizan ; Perron, c'est Camus¹⁹⁵. Il faudra attendre d'oublier les clés et la biographie pour que ces fictions redeviennent souveraines, comme au premier jour de leur sortie.

Et puis ces romans, sans être des romans à thèse (malgré Susan Suleiman¹⁹⁶) sont tous liés à un engagement politique, fût-ce celui de la répulsion neutralisante au politique. Or, en cette matière, que reste-t-il de nos amours, et de ceux de nos pères ? Sans doute les brûlures de la fiction, quand un grand style la soutient, et ce grand style narratif, Nizan et Sartre l'avaient.

192 *Id.*, «*La Nausée*, un roman de M. Jean-Paul Sartre aux Editions de la N.R.F.», *Ce Soir*, 15 mai 1938, p. 2 (publié in Susan Suleiman, *Pour une nouvelle culture, op.cit.*, pp. 284-285).

193 Direction partagée avec Jean-Richard Bloch.

194 Vincent de Coorebyter m'a fait remarquer que Nizan avait lu la deuxième partie de *La Légende de la vérité*, et pouvait en avoir tiré cette perspective d'un engagement à venir.

195 Brunet, dans *Les Chemins de la liberté*, Perron dans *Les Mandarins*. Il n'y a de clés que pour les initiés et les spécialistes, pas pour les vrais lecteurs de romans, sauf effets fâcheux de la célébrité.

196 Voir S. Suleiman, *Le roman à thèse ou l'autorité fictive*, Paris, Presses Universitaires de France, « Ecriture », 1983.

***Tracks of Time and Memory :*
*Antoine Bloyé (1933) by Paul Nizan.***

Résumé français

Dans le roman *Antoine Bloyé* écrit par Paul Nizan, les chemins de fer symbolisent la vitesse et le changement rapide de la vie moderne. Ainsi, ils incitent à une réflexion sur l'expérience du temps, qui figure au premier plan du roman. Comme l'auteur y met en évidence le fait qu'il existe des liens intimes entre le temps, la mémoire et la narration, cet ouvrage côtoie les études scientifiques des années vingt et trente, comme celles des psychiatres Pierre Janet et Eugène Minkowski et celle du sociologue Maurice Halbwachs. La dépression mentale d'Antoine Bloyé est exposée comme une désorientation dans le temps. Antoine vit tout à fait hors du temps : il n'est pas capable de reconstruire son passé ni d'avoir une conscience du futur. Le projet littéraire du roman consiste en la transfiguration de la vie de ce protagoniste dépourvu du sens temporel en narration cohérente, réintégrée dans le cours du temps. Ce projet vise donc à remémorer la vie d'Antoine, personnage nettement inspiré d'ailleurs du père de Nizan. Mais il nous semble que l'auteur a également choisi cette stratégie pour raconter l'histoire (oubliée) d'une classe ouvrière qui a existé en France.

The historical development of the French railways holds a prominent place in *Antoine Bloyé* (1933), since the main character is employed at the railroad company for a significant period of his life. Antoine works his way up to a high position, but his promising career ends prematurely, because of a silly incident. In an interview before the appearance of the book, Nizan explains that this is the life story of his father¹⁹⁷. Nizan seizes upon the importance of the railways in his father's lifetime in order to portray the world of labourers at the railroad company. True to his communist « engagement », he draws attention to the mental and physical exhaustion of labour and pays tribute to the comradeship among the workmen¹⁹⁸. At the same time, the presence of the railways serves another purpose, at least as important as the political and biographical aspects of the story. Nizan foregrounds them as an icon of mobility and speed in modern life, that serves to launch, and link up, several topics in relation to the experience of time that holds sway in the novel.

In literature and arts around the year 1900, the train was an eminent emblem of modernity, understood in terms of the intimate connection between the rapid industrialisation of the second half of the nineteenth century and the coming into being of new modes of both thinking about, and experiencing, time and space¹⁹⁹. *Antoine Bloyé* reflects upon and deals with the altered time-perception. The railroad opens up matters of the human understanding of life and death, memory

¹⁹⁷ Interview dans *Le Rempart*, 16 November 1933 ; cited in Annie Cohen-Solal et Henriette Nizan, *Paul Nizan, communiste impossible*, Paris, Grasset, « Figures », 1980, p. 130. All characters, dates and places are real, except from some slight changes in the story. For a detailed discussion of fiction and reality in the novel, see Jacqueline Leiner, *Le destin littéraire de Paul Nizan et ses étapes successives. Contribution à l'étude du mouvement littéraire en France de 1920 à 1940*, Paris, Klincksieck, 1970, p. 134.

¹⁹⁸ Dominique Serre-Floersheim, « Les métiers du rail dans *Antoine Bloyé* », in Bernard Alluin et Jacques Deguy, *Paul Nizan écrivain*, Lille, Presses Universitaires de Lille, 1988, pp.173-190.

¹⁹⁹ For some authoritative studies on cultural modernity, see David Harvey, *The Condition of Postmodernity. An Enquiry into the Origins of Cultural Change*, Oxford, Basil Blackwell, 1989 ; Stephen Kern, *The Culture of Time and Space 1880-1918*, London, Weidenfeld & Nicholson, 1983 ; Anson Rabinbach, *The Human Motor. Energy, Fatigue and the Origins of Modernity*, Berkeley and L.A., University of California Press, 1992, p. 84.

and the sense of the past, present and future. The novel bears out how much this concern for time continued into the late twenties and thirties of the twentieth century. As such, it is akin to various scientific disciplines of the day, like Pierre Janet and Eugène Minkowski's psychiatric studies on the experience of time and Maurice Halbwachs' enquiry into the social frameworks of collective memory²⁰⁰. In dealing with the intimate relationship between time, memory and narrative, Nizan probes similar matters, but from a literary angle.

The railroad is the guiding principle in the novel ; it is the driving force behind the social and psychological developments in the story line. Running straight through public and private spheres, it connects the history of France to the life story of an individual. Antoine was born in 1864 into a poor Breton family of peasant origin. His life is tied up to the railroad from the very beginning, since his father was employed at the railways that were just under construction in the early 1860s. Up till then, provincial life in France was still rather unaffected by industrialisation, as Nizan suggests. He describes the way of life in terms of immobility, silence and sleep²⁰¹. This period coincides with Antoine's childhood, that seemed equally immune to time and change. Antoine appears to be absorbed in an everlasting present : «l'insouciance de l'enfance qui ne distingue pas les divisions de temps, l'addition mortelle des années [...]»²⁰².

The intrusion of the railways changed everything in Brittany. Thundering trains made the firm earth tremble and the noise of steam engines disturbed its silence forever. The coming of the train drove on sweeping social and cultural changes, like the expansion of commerce and industry. It generated mobility in the sense of travelling, but also in the sense of a crossing over of traditional class structures. In the novel, the character Antoine represents both movements. Consistent to Marxist ideology, Nizan presents the course of his life as entirely submitted to material conditions²⁰³. At the age of eighteen, Antoine leaves the province for a technical education in Angers, thanks to a scholarship of the French government, that at the time was in need of numerous technical specialists. The distance back to his parents and friends in Brittany will only lengthen further in the course of his life. Antoine starts a promising career at the railways and soon develops into a well respected engineer. His entrance into the bourgeois world seems consolidated for certain when he marries Anne, the daughter of his supervisor. The other side to this is that he has to break with his roots, a typical modern phenomenon to Nizan²⁰⁴.

Nizan vividly captures how much the construction of the railroad involved an alteration in the experience of time and space. By the time Antoine became an adult, in the 1880s, the construction of the railroad was in full swing. Within one generation the networks had increased and still : « [...] les lignes étendent, kilomètre après kilomètre [...]»²⁰⁵. The rails push Antoine on continuously to move, step by step, along the extending railway lines. First to Angers, then to Paris and Nantes. There is even some talk of working abroad. This spatial movement mainly serves to visualise the conquest of time. After all, it would be impossible to conceive of time otherwise, outside of space²⁰⁶. The different regions in France were brought closer and long distances «shrank» because of the new high-speed travel²⁰⁷.

200 Pierre Janet, *L'Evolution de la mémoire et de la notion du temps*, Paris, Chahine, 1928 ; Eugène Minkowski, *Le Temps vécu. Etudes phénoménologiques et psychopathologiques*, Paris, Artrey, 1933 ; Maurice Halbwachs, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Felix Alcan, 1925.

201 Paul Nizan, *Antoine Bloyé*, Paris, Grasset, «Les Cahiers Rouges», 1996, pp. 37, 38 and 39.

202 *Ibid.*, p. 46.

203 For a more detailed account of determinism in the novel, see Michel Besnier, «Antoine Bloyé, roman du déterminisme», *Europe*, n°s 784-785, août-septembre 1994, pp. 66-72.

204 In the interview for *Repart* (see footnote 1) Nizan explained : «J'ai voulu peindre ces milieux de Chemins de Fer où se trouve typiquement représenté ce qui me frappe le plus dans la vie moderne : le côté tragique de la vie des hommes, ni ouvrier, ni bourgeois. Ils appartiennent à une société sans classes... Le technicien d'origine ouvrière trouve dans sa réussite sociale un profond déchirement».

205 P. Nizan, *Antoine Bloyé*, *op.cit.*, p. 36.

206 Marie-Luce Honeste, «Approche cognitive du temps : Lexique et représentations», in J. Sessa, *Le cours du temps*, Saint Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 1998, p. 74.

207 Wolfgang Schivelbusch, «Railroad Space and Railroad Time», *The Railway Journey*, Oxford, Basil Blackwell, 1977, pp. 41-50.

The image of the developing railways is very powerful in portraying the fever of speed around the turn of the century. The trains, that pass like a flash, erase «la vie lente»²⁰⁸, as Nizan calls it. Making use of historical statistics, Nizan demonstrates that technical innovations towards the end of the nineteenth century make the trains run faster every day²⁰⁹. And by highlighting the time-pressure at the railways, he indicates how much the rhythm of everyday life is stirred up. Platforms are crowded by boarding and alighting passengers, who are nervously looking at clocks and timetables. «Les trains doivent passer»²¹⁰, is the ambition of the company, and to live up to the expectations, Antoine is forced to work overtime. Every day is a race against the clock : « il vivait hanté par les heures, toujours pressé, contre la montre »²¹¹. After 1914, when the First World War had broken out, things accelerate even more. The war industry led to top speed production and trains were constantly coming and going in order to transport people and munitions. In the novel, Antoine is always rushed by the pressure of time. As a result, he overlooks an error in a cargo of explosives, which costs him his job and his reputation.

Nizan often makes use of notions that refer to the «Time is Money » metaphor, like «le temps coûte cher», and « ces heures sont gâchés»²¹². To conceive of time as money implies that it is a valuable commodity and a limited resource that can run out. So it is better to save time than to waste or lose it. This principle originated in the modern industrial production process that seeks to produce the largest amount in the shortest span of time²¹³. *Antoine Bloyé* illustrates how much this principle affects the status and value of human existence²¹⁴. The third part of the book, when Antoine is dismissed, makes clear what it means to envisage the life of an individual as a sheer accumulation of socially useful moments of time. He suddenly wakes up to see that he has overestimated the importance of a career. All those years he has been too absorbed by work and material matters to be actually aware of living. Now he feels superfluous : « Je suis en surnombre, je suis de trop, je ne sers à rien [...]»²¹⁵. It's too late to change, Antoine believes, he is already beyond middle age. Symbols of pressing time intrude into the plot here, like : « La pendule battait fort [...]»²¹⁶.

Bereft of all purpose in life, Antoine breaks down under the burden of acute psychotic disorders. A neurologist diagnoses neurasthenia, and concludes that the overwork has finished him. In reality, neurasthenia, meaning « nerve weakness », was a serious concern at the turn of the nineteenth century in Europe and America²¹⁷. The label was applied to a whole range of symptoms like unstable emotions, chronic fatigue and a weakened physical state. Psychiatrists such as George Beard and Jean-Martin Charcot identified the disease with the pressures of a modern life style : the overkill of sensations, work and travelling²¹⁸. Some accredited it essentially to the fast pace of urban

208 P. Nizan, *Antoine Bloyé*, *op.cit.*, p. 38.

209 J. Leiner, *Le destin littéraire de Paul Nizan et ses étapes successives. Contribution à l'étude du mouvement littéraire en France de 1920 à 1940*, *op.cit.*, pp. 132-133. Nizan studied many official statistics about the development of the railways in France. For other investigations into this subject, see for example D. Nourisson, «Circulation mécanique et conscience cinétique», in J. Sessa, *Le cours du temps*, *op.cit.*, pp. 31-50.

210 P. Nizan, *Antoine Bloyé*, *op.cit.*, p. 133.

211 Nizan elaborates on the association of trains and time, when it comes to speed and timetables. He does not refer, however, to the fact that railroad companies took the lead in the institution of a worldwide homogeneous time system, which had a major impact on everyday life. See Stephen Kern, *The Culture of Time and Space 1880-1918*, *op.cit.*, p. 12.

212 P. Nizan, *Antoine Bloyé*, *op.cit.*, pp. 75 and 144. See George Lakoff and Mark Johnson, *Metaphors We Live By*, Chicago, The University of Chicago Press, 1980 ; George Lakoff and Mark Turner, *More than Cool Reason. A Field Guide to Poetic Metaphor*, Chicago, The University of Chicago Press, 1989. See especially the chapter «Life, Death and Time».

213 Marie-Luce Honeste, «Approche cognitive du temps : Lexique et représentations», in J. Sessa, *Le cours du temps*, *op.cit.*, pp. 68-86.

214 Hans Meyerhoff, *Time in Literature*, Berkeley, University of California Press, 1955, p. 114.

215 P. Nizan, *Antoine Bloyé*, *op.cit.*, p. 284.

216 *Ibid.*, p. 313.

217 Marijke Gijswijt-Hofstra and Roy Porter, *Cultures of Neurasthenia ; From Beard to the First World War*, Amsterdam, Rodopi, 2001.

218 Anson Rabinbach, *The Human Motor. Energy, Fatigue and the Origins of Modernity*, *op.cit.* See Chapter 6 : «Mental Fatigue, Neurasthenia and Civilization». See also S. Kern, *The Culture of Time and Space 1880-1918*, *op.cit.*, p. 15.

life²¹⁹. Beard, for example, argued that the obsession with time in modern society put too much strain on the nervous system²²⁰. And at the time, the popular term « railway spine », used for mental shock in general, clearly reflects the close association between train travel, nervousness and modernity²²¹.

While the hype of neurasthenia disappeared after the First World War, it by no means weakened the belief that orientation in time was an indicator for mental health. Freud had already demonstrated the importance of temporal distortions in psychic dysfunctioning, and in France, Charles Blondel had explored the temporal worlds of the mentally ill²²². Pierre Janet, then a close colleague and critic of Charcot, carried the concern for time further into the twenties and thirties. In a series of lectures at the Collège de France in 1927 and 1928, Janet insisted on time and memory as basic categories of human experience and keys to psychological functioning²²³. His case was not isolated and certainly not dated, if only that it was for Bergsonian philosophy, that at that time still reigned in France²²⁴. Eugène Minkowski explained in the opening pages of *Le temps vécu* (1933) that : « Le problème du temps et de l'espace est le problème central de la psychologie et, je dirai même, de toute la culture contemporaine [...] »²²⁵. For instance, he approached schizophrenic and manic-depressive patients from their « improper » experience of passing time. Some of them mixed up events in the order of time, others were too attached to the past to see their lives in the present.

It is difficult to say how well informed Nizan was on affairs in psychiatry, but it is known for a fact that he was very interested in the field. In the late twenties, he and his close friend Jean-Paul Sartre regularly visited Saint Anne Hospital on Sunday mornings, when the patients were « exhibited »²²⁶. Additionally, Nizan must have read Freud in great detail while writing *Antoine Bloyé*, as can be gathered from the many references to his theory of dreams in the novel. For this reason, some critics even assign Nizan to be the first to have introduced Freud into French literature²²⁷. In any case, Nizan explicitly presents Antoine's illness as disorientation in time, and he delineates it in a manner remarkably similar to the observations of Janet and Minkowski.

Minkowski examined the mental disorders of his patients by mapping out their conceptions of past, present and future. One of the ailments he describes is the feeling of being cut off from the past, perhaps typical for the modern world of change²²⁸. In any case, it corresponds to Antoine's state of mind. He has moved on so often and so quickly, that an abyss has opened up between his youth and adult life. When he travels home to attend his father's funeral, he tries to bridge the two realms : « Dans le train, Antoine essayait de franchir l'abîme qui le séparait de son enfance »²²⁹. He is longing to recall old stories together with his mother, but to his

219 M. Gijswijt-Hofstra & Roy Porter, *Cultures of Neurasthenia ; From Beard to the First World War*, op.cit., p. 1 ; Stephen Kern, *The Culture of Time and Space 1880-1918*, op.cit., p. 15.

220 G.-M. Beard, *American Nervousness*, New York, Putnam's, 1881.

221 «Railroad Accident, Railway Spine, Traumatic Neuroses», in Wolfgang Schivelbusch, «Railroad Space and Railroad Time», art.cit., pp. 135-145. Schivelbusch demonstrates how the notion of «railway spine» evolved. Originally it was used to indicate the nervous shock of passengers that had been involved in a train accident, then it gradually came to be used for psychological traumas in general. Experts even spoke of «railway brain» to refer to traumas.

222 Charles Blondel, *La conscience morbide. Essai de psychopathologie générale*, Paris, Alcan, 1913.

223 Janet lectured from December 1927 until March 1928. Among others, he outlined the historical development in thinking about time and memory. He identified a new era in the psychology of time with Jean Guyau's *La Genèse de l'idée du temps* (1890) and elaborated on his themes. See Stephen Kern, *The Culture of Time and Space 1880-1918*, op.cit., p. 31. See also Kolk Van der Bessel and Hart van der Onno, «The Intrusive Past ; The Flexibility of Memory and the Engraving of Trauma», in Cathy Caruth, *Trauma. Explorations in Memory*, Baltimore and London, Johns Hopkins University Press, 1995.

224 The work of Henri Bergson about memory and the intuitive experience of time were immensely popular in France at the time. A few of his most important studies are *Essai sur les données immédiates de conscience* (1889), *Matière et Mémoire* (1896), *Durée et Simultanéité à propos de la théorie d'Einstein* (1921).

225 Eugène Minkowski, *Le Temps vécu. Études phénoménologiques et psychopathologiques*, op.cit., p.1.

226 Cohen-Solal has not recorded this piece of information in Nizan's biography, but she has in Sartre's (Annie Cohen-Solal, *Sartre 1905-1980*, Paris, Gallimard, 1985, p. 108).

227 Annie Cohen-Solal et Henriette Nizan, *Paul Nizan, communiste impossible*, op.cit., p. 130.

228 Richard Terdiman, *Present Past. Modernity and the Memory Crisis*, New York, Cornell UP, 1993. Terdiman argues in great detail that the problematic relation to the past is characteristic for modern culture.

229 P. Nizan, *Antoine Bloyé*, op.cit., p. 256.

disappointment, she is suffering from amnesia: « C'est si loin Antoine....Je ne me souviens plus ...»²³⁰. Then he realises that the first part of his life is irretrievably lost. Sometime later, Antoine sees some old friends. They share a lot of memories but fail to reconnect to the past : « Leurs souvenirs étaient des morceaux détachés de leur existence»²³¹. The impotence to integrate his past into the present is a clear symptom of a distorted sense of time, according to Janet's study at least²³².

Antoine's conception of the future is of importance too. Minkowski identifies two distinct attitudes toward future time ; the first is *acting*, which means having a sense of direction and coordination over the future ; the second is *expecting* which means waiting and seeing without any control over the course of things. The character Antoine clearly fits the latter description. Nizan gives the following account :

Antoine qui avait vécu toute sa vie en attendant quelque chose de neuf qui n'avait pas de nom – et chaque année, il se disait, ce sera pour l'année prochaine [...]. Antoine n'avait jamais trouvé le temps de faire le point : il attendait. Il attendait peut-être de découvrir qu'il était heureux....²³³.

After his downfall, Antoine realizes : « Il n'y avait plus rien à attendre »²³⁴. Now he is isolated in the present. He has nothing to look back upon and nothing to look forward to : « sans passé, sans avenir »²³⁵. The only thing he can project ahead in time is his death. Hence, he has no choice but to go « attendre la mort »²³⁶.

The notion of death comes strongly to the fore in the last stage of Antoine's life. Up until then, he had not been unfamiliar with death. On the contrary, he and Anne had lost a seven-year-old daughter, and later on, when Antoine was called up to assist at a train crash, he found one of his colleagues dead. However, he had always accepted death as an abstract idea, but not as a personal and physical reality. And that made all the difference : « Mais ce jour-là, Antoine savait tout d'un savoir certain et non plus comme un dicton que les gens citent ; ce n'était plus, tous les hommes sont mortels, mais, Moi, je dois mourir [...]»²³⁷, a phrase that seems entirely dictated by Janet²³⁸. Antoine looks at the people passing by. They are not concerned at all with the temporality of life :

Les imbéciles se croyaient éternels, ils agissaient comme si quelqu'un de tout-puissant leur avait promis l'éternité sur la terre, comme s'ils avaient été faits de matériaux incorruptibles [...]. [...] [...] ils ne savent pas qu'ils perdent leur temps.²³⁹

Nizan implies that Antoine, unaware of his own mortality, has not really lived. People should live with death in mind, he suggests, a position that is clearly inspired by Heidegger's existentialist philosophy²⁴⁰.

230 *Ibid.*, p. 259.

231 *Ibid.*, p. 310.

232 Kolk Van der Bessel and Hart van der Onno, «The Intrusive Past ; The Flexibility of Memory and the Engraving of Trauma», in Cathy Caruth, *Trauma. Explorations in Memory*, op.cit., p. 159.

233 Paul Nizan, *Antoine Bloyé*, op.cit., p. 254.

234 *Ibid.*, p. 254-255.

235 *Ibid.*, p. 294.

236 *Ibid.*, p. 303.

237 *Ibid.*, p. 274.

238 Pierre Janet, *L'Évolution de la mémoire et de la notion du temps*, op.cit. Janet explains the differences in attitudes towards time by exploring verb tenses : «Le sujet qui dit "je vais mourir" considère la mort comme une action immédiate en rapport avec son présent ; c'est qu'il y a déjà en lui le commencement de la mort. Quand il dit "je mourrais", c'est un mot en l'air [...] Ceux qui l'écoutent ont dit : "Tous les hommes sont mortels". Il ne veut pas se fâcher avec ses voisins et leur dire : "Je suis immortel" ; il accepte de dire comme eux. "Je mourrais", c'est tout à fait à la vague» (*ibid.*, p. 366).

239 P. Nizan, *Antoine Bloyé*, op.cit., pp. 279-280.

240 For a detailed discussion of Heidegger's influence, see Ishaghpour Youssef, *Paul Nizan. L'intellectuel et la politique*

As the novel shows, the understanding of human life and death is always related to ideas about time. By tying up Antoine's life to the railroad, Nizan visualises a particular conception of the nature of time and the way in which humans experience it. The image of the railroad is closely allied to that of the Loire river that constantly turns up in the story. They run parallel : « [...] son fleuve de Loire suivait la ligne du Chemin de fer : cette bonne compagnie du fleuve [...] »²⁴¹. Both images allude to the mobility and swiftness of time²⁴². Like a train, time is always running, and like a river it flows and never stops. At many points in the novel, Nizan refers to time as a continuous flux of water to suggest that time passes incessantly and that life is fleeting : « les années coulent »²⁴³ ; « les journées filaient »²⁴⁴ ; « Les années passaient, comme des bateaux sans amarres qu'enlève le courant d'un fleuve »²⁴⁵. Further, the images of the train and river both display a linear movement that is always moving forward²⁴⁶. Nizan links this linear time-concept to the understanding of human life, as stretched out from birth to death, in the direction of the future. Life is a one-way track, he implies : « Toute la vie se réduisait à ce maigre filet d'eau qui descendait vers la mort »²⁴⁷. This image depicts the irreversibility of the time flow and accentuates the final destination : death.

The time-structures in the novel are significant. The greater part of Antoine's life story is told chronologically from his birth in 1864 to his death in the 1920s. This linearity amalgamates with the symbols of the railroad and the river. There is, however, a significant twist in the chronological time line in the novel, since the story begins when Antoine is already dead. The novel opens with an impression of the awkward atmosphere in the house where his dead body is laid out. Nizan may have had different reasons for this chronological play. The focus on death forces the reader to understand Antoine's life from his final predestination, as if life derives meaning from its end. In this way, Nizan stresses the temporality of human existence. It reminds the reader of time, that is at the heart of human life. For that matter it is noteworthy that the transitory also finds expression in the use of the « imparfait », the dominant verb tense in the novel²⁴⁸. Never to forget time is an elementary condition for an « authentic life », Nizan advocates.

However, Nizan's specific structuring of time also has a concurrent significance. That life comes after death in the story seems most of all to outweigh the ephemeral nature of his life, that is to say his father's. After all, Antoine's biggest fear was to be expunged from the minds of this he knew right after his death. He knew : « [Il] n'avait rien créé, il avait laissé se dissiper sa force, il n'avait rien inventé [...]. Tout ce qui avait empli sa vie tombait en poussière »²⁴⁹. His expectation turns out to be all too true. The first couple of days after Antoine's death, his wife and son still keep vigil over his dead body and friends come to pay the last respects. But right after the funeral everything is erased, even the smell of his dead body. To mark the rigid ending, his watch, one of the few possessions he leaves behind, suddenly stops²⁵⁰. This first chapter part ends with the words : « C'est ainsi qu'une vie s'évapore, c'est ainsi qu'un homme quitte ses

entre les deux guerres, Paris, La Différence, 1990, pp. 98-101. Ishaghpour argues that *Antoine Bloyé* is the fruit of Nizan's interest in and critical reflection upon Heidegger. Nizan illustrates his ideas about (authentic) life and death in the novel, and adds a historical and social dimension.

241 P. Nizan, *Antoine Bloyé*, *op.cit.*, p. 67. The same parallel occurs on pages 283, 285 and 307.

242 Dominique Serre-Floersheim, « Les métiers du rail dans *Antoine Bloyé* », in B. Alluin and J. Deguy, *Paul Nizan écrivain*, *op.cit.*, p. 187. Serre-Floersheim has also demonstrated the parallelism between the train and the boat in the novel, but she has pointed to different aspects.

243 P. Nizan, *Antoine Bloyé*, *op.cit.*, p. 47.

244 *Ibid.*, p. 60.

245 *Ibid.*, p. 121.

246 G. Lakoff and M. Turner, *More than Cool Reason. A Field Guide to Poetic Metaphor*, *op.cit.*

247 P. Nizan, *Antoine Bloyé*, *ibid.*, p. 301. Both images of trains and rivers can be integrated in the overall metaphor of « life is a journey ». The idea of life as a journey runs through the whole novel, for Nizan often makes use of the terms : « crossroad », « side-paths », « destiny », « departure » and « mortal journey ». See G. Lakoff and M. Turner, *More than Cool Reason. A Field Guide to Poetic Metaphor*, *op.cit.*

248 See H. Shillony, « L'angoisse et l'Engagement », *Europe*, *op.cit.*, p. 63. Shillony analyses the time of the verbs and points out that the Flaubertian « imparfait » dominates the novel. The imparfait expresses the temporal, the time that is running.

249 P. Nizan, *Antoine Bloyé*, *op.cit.*, pp. 286-287.

250 *Ibid.*, p. 31.

compagnons ...»²⁵¹. Now, strikingly, this closing line is followed up by : « En 1864, un enfant naît » in the next chapter²⁵². Nizan thus turns round the linearity that imprisons human life, and makes his father's life start all over again.

As the remains of a lifetime, the story of Antoine Bloyé can be assigned a memorising function. The way Nizan associates memory and language comes close to Pierre Janet's concept of « narrative memory». Essentially, Janet claims that memory is the action of telling a story²⁵³. He held that it was uniquely human to invent stories or narratives to make sense out of current or past experiences, a point of view that still finds support nowadays²⁵⁴. It means that people conceive their lives as a coherent ever-expanding story of events and experiences. This requires a proper functioning of the memory system that is capable of leafing through the story, backwards and forwards, which means shifting permanently from the different temporal scopes as past, present and future. A traumatic memory, for instance, is not integrated into this overall story. The scenario for the mentally ill is worse however, as Janet insists, since they have no survey over their lives at all. In Nizan's novel it is precisely this shortcoming that distresses Antoine.

Antoine is not capable of reconstructing his life historically. He cannot find any cohesion in the course of his life and he is certainly not able to tell anybody about it. As Nizan explains : « [...] il était un homme sans vocabulaire et les mots lui auraient sans doute fait défaut s'il avait voulu décrire sa faillite et son dénuement»²⁵⁵. This loss of communication is associated with dying. In the final scene, when Antoine feels pain and reaches for his heart, he tries to call his wife, but : « [...] il avait la langue et les lèvres immobiles comme la glace, il ne pouvait rien dire [...]»²⁵⁶. Yet by picking up the pieces of his father's life, Nizan creates a coherent narrative to give him back his voice and his life. Although Janet did not mean to focus on literary narratives in particular, there is no difference when it comes to dealing with time²⁵⁷. After all, every novel, like every story, covers a certain time span and a structure in the course of time²⁵⁸. The particular structuring of time in *Antoine Bloyé* juxtaposes the ephemerality of life and the enduring nature of a story that can be told again and again, which makes the memorising force of literary narratives stand out all the more clearly.

The connection between memory and language is visible throughout the whole novel. Nizan depicts language as a bearer of the past and a mark of tradition. It always concerns the tradition of a particular group in society though. He illustrates how different social and professional groups have their stories and vocabulary. Accordingly, Antoine's shift from one social class to the other is viewed as a linguistic problem. The classics he reads separate him from his parents, since they do not understand those kinds of texts. And in order to integrate into the bourgeois world Antoine has to learn their «keywords». Language holds together the members of a group over the course of history. While visiting the annual student reunion in Angers, Antoine listens to the habitual anecdotes and falls back in the slang of the old days. This usually creates the familiar atmosphere of comradeship, but at the last reunion the magic of the words seems to be lost. Antoine, then already professionally degraded, cannot communicate anymore. Antoine has

251 *Ibid.*

252 *Ibid.*, p. 33.

253 P. Janet (*L'Évolution de la mémoire et de la notion du temps, op.cit.*) discusses the idea of narrative memory in great detail in the second volume under the heading of «La mémoire élémentaire». See also Kolk Van der Bessel and Hart van der Onno, «The Intrusive Past ; The Flexibility of Memory and the Engraving of Trauma», in C. Caruth, *Trauma. Explorations in Memory, op.cit.*

254 P. Janet, *L'Évolution de la mémoire et de la notion du temps, op.cit.*, tome II, «La Mémoire Élémentaire», p. 192. For example, both Paul Ricoeur's *Le Temps récit* (1983-1985), and Mark Turner's *The Literary Mind* (1996) argue for the ability to mentally construct narratives as an elementary human capacity that structures the experience of everyday life.

255 P. Nizan, *Antoine Bloyé, op.cit.*, p. 282.

256 *Ibid.*, p. 314.

257 Janet, by the way, did point to literature as important for the conception of time in everyday life (Pierre Janet, *L'Évolution de la mémoire et de la notion du temps, op.cit.*, p. 297).

258 See for example Arthur Mendilow, *Time and the Novel*, London, Peter Nevill, 1952 ; H. Meyerhoff, *Time in Literature, op.cit.* ; Nicole Bradbury, *Time and Narrative*, Leeds, The Yearbook of English Studies, 2000.

also lost touch with his son Pierre, who has far outclassed him regarding cultural education. Nothing can remind him of the old days when father and son used to go out walking together for hours. Again, the distance between them is explained in linguistic terms : «Il était trop tard pour reprendre comme autrefois l'échange de paroles»²⁵⁹. Memory dwells in language, Nizan suggests, and thus in social relations too.

The commemoration of Nizan's father surpasses personal motivations. While reconstructing his life, Nizan recollects a social tradition and firmly roots Antoine into it. At this point, Nizan touches upon the same era as *Les cadres sociaux de la mémoire* (1925) by Maurice Halbwachs, whose work has recently been rediscovered. As a critique and an addition to the Bergsonian notion of memory, Halbwachs indicates that memory is embedded in social structures, which means that every group in society has a distinct sense of the past. Memory does not necessarily reside in history books or monuments, as he argues, but is rooted as much in family stories and professional symbols and rituals. Halbwachs holds that social frames have modified since the beginning of the twentieth century, and he investigates the consequences for what he calls «collective memory ». The bourgeois class, for example, has grown notably, as Halbwachs observes, many social barriers have been taken away. He acknowledges the difficulties for people who move from one class to another and as a result don't fit into any tradition. In the way Halbwachs argues, Nizan projects a notion of memory as socially related, dialogic and transferential in *Antoine Bloyé*.

To explain the weakening ties of friendship at the last school reunion that Antoine attends, Nizan points to the growing differences in social status. Likewise, he adds a social dimension to the view of Antoine's uprooting, since this phenomenon affects a particular group that once belonged to the working class. Nizan puts emphasis on the fact that Antoine will never be fully accepted by the bourgeois. People remind him of that time and again, like Huet, who was :

[...] un grand bourgeois qui avait des traditions de famille. [...] Il savait le latin et il citait Barrès et Nietzsche, il faisait sentir à Antoine que cette culture lui manquerait toujours, qu'il ne pénétrerait jamais parmi les grands bourgeois.²⁶⁰

The upper and bourgeois classes rely on solid cultural traditions. Antoine on the other hand has lost touch with family traditions as well as with the working class community²⁶¹.

Nizan's insistence on memory in the face of social classes can best be understood as a reaction to a, at that, time popular criticism of the communists. It was argued that the working class could never establish a new society, since it did not have a cultural heritage. In an article of 1930, Nizan objects to this point of view : « Il n'est pas d'ailleurs vrai que le peuple arrive les mains vides »²⁶². And he puts it more personally in « Secrets de famille ». He explains that he comes from an ordinary family that does not have an outstanding tradition. His ancestors, he says, lived anonymously like animals. No history book mentions them. Nizan claims though that there is a sense of continuity in the history of the working class people. They may never be able to discuss the interior of the Proustian salons, Nizan says, but they do have centuries old stories about poverty and the struggle to survive. He ends the article with the militant prophecy : « Nous ne serons jamais aussi distingués que nos ennemis, mais nous serons un jour plus forts »²⁶³. Here, progressive political ideas go hand in hand with an attachment to tradition, which was not an exceptional combination in the interwar years in France²⁶⁴.

« Secrets de famille » gives some clues about Nizan's ambition to consolidate a working

259 P. Nizan, *Antoine Bloyé, op.cit.*, p. 302.

260 *Ibid.*, p. 197.

261 *Ibid.*, p. 180.

262 P. Nizan, «Mort de la morale Bourgeoise, par Emmanuel Berl», *Europe*, 15 juillet 1930, pp. 449-450 (collected in Susan Suleiman, *Pour une nouvelle Culture*, Paris, Grasset, 1970, pp. 25-32).

263 P. Nizan, «Secrets de Famille», *Monde*, 14 mars 1931.

264 Romy Golan, *Modernity and Nostalgia. Art and Politics in France Between the Wars*, New Haven and London, Yale UP, 1995. Here Golan demonstrates that French modernist art in the Interwar years was often aligned to reactionary ideology.

class tradition. It is significant that he refers to stories again as carriers of a cultural heritage. This idea is related more specifically to *Antoine Bloyé* in the following fragment :

[...] on raconte les morts de ses parents qui ont presque toujours été remarquables par leur sérénité ou par leur horreur, on essaye d'être fier de leur mort comme d'une maison de leur héritage.²⁶⁵

Apparently, Nizan considers Antoine's life story as an heirloom that he can pass on to the next generation. In the outline of his life he aims to integrate him into a larger tradition. He draws the lines of the Bloyé family and he identifies Antoine's ancestors in the stormy political and social revolutions of the past. Nizan thus consolidates a working class tradition, which is perhaps the true revolutionary meaning of the book.

By following in his father's footsteps, Nizan roots himself in this tradition too. The character Pierre, Antoine's son, is rather marginal in the novel, but in « *Secrets de famille* », Nizan involves himself very personally. As a graduate from the *École Normale Supérieure* he now belongs to the cultural elite of France, but this is not a very comfortable position. He writes :

J'ai avalé votre culture jusqu'au bout [...] vous avez failli me faire croire que vos secrets de famille étaient désormais les miens. Je sais vos mots de passe et vos allusions, je peux parler de la princesse Mathilde comme si ma famille l'avait fréquenté.²⁶⁶

But Nizan refuses to withdraw from his family :

Vous me dites votre égal au moment où je suis en position de mépriser mon père, qui était ordinaire et de rougir de mon grand-père qui était ouvrier. Vous me commandez [...] de me décanter de ma lie populaire [...].²⁶⁷

So he declares resolutely : « [...], je marche à leur pas, je suis dans la tradition sévère du prolétariat »²⁶⁸.

By tracing his father's genealogy Nizan unfolds a cultural tradition of the working class in French history. He thus employs literature as an active force that engages with the past and bridges generations that have been torn apart. In the midst of the flux of history, Nizan reveals the continuity of the working class struggle. Apart from illustrating his communist beliefs, it is a way of reasserting his own identity. It is also a manner of learning to live with time and death. As Nizan once explained, stories are the only means to deal with death :

On se met à charmer la mort par le seul charme que les hommes possèdent, en parlant : on la parle, on la décrit, on analyse les différentes sortes de remèdes comme s'il en existait qui rendent immortel [...].²⁶⁹

Antoine Bloyé, however, is by no means a refuge in timeless art. Nizan rather aims at rejecting the notion of eternity. By embarking on the description of Antoine's corpse, and so stressing the temporality of human life, Nizan excludes any illusion of eternity in advance. He balances the brevity of a lifetime and the continuity of historical traditions.

The railroad, that is so central to *Antoine Bloyé*, is symbolic for Nizan's literary project. By writing about the construction of the French railways, Nizan lays down a narrative trail that leads to the past. His novel reconciles the past to the present and indicates a direction to the future. Every journey has to end somewhere, but looking back, the track remains there as a ray of light of past time and a site of memory. Likewise, the novel can be regarded as part of the heritage of French culture in the late twenties and thirties, that was preoccupied with changing conceptions of time and

²⁶⁵ Cited in J.-J Brochier, *Paul Nizan, intellectuel communiste – Ecrits et correspondance 1926-1940*, Paris, Maspero, 1970, Tome I, p. 78.

²⁶⁶ P. Nizan, «*Secrets de Famille*», *art.cit.*

²⁶⁷ *Ibid.*

²⁶⁸ *Ibid.*

²⁶⁹ Cited in J.-J Brochier, *Paul Nizan, intellectuel communiste – Ecrits et correspondance 1926-1940*, *op.cit.*, p. 78.

Nizan militant communiste

Paul Nizan démissionne du Parti communiste : une réception critique

Chronologie indicative :

23 août 1939 : signature à Moscou du pacte germano-soviétique. Paul Nizan, alors en vacances en Corse, est bouleversé par la nouvelle.

27 août 1939 : une réunion houleuse se tient au siège du quotidien *Ce Soir* à Paris. Nizan, partisan d'une forme de « communisme national » s'oppose à Louis Aragon, partisan de la ligne du Komintern.

2 septembre 1939 : départ de Paul Nizan aux armées.

17 septembre 1939 : invasion de la partie orientale de la Pologne par l'Armée Rouge.

25 septembre 1939 : *L'œuvre* publie la lettre de démission du P.C.F. de Paul Nizan.

26 septembre 1939 : dissolution du P.C.F. par décret du gouvernement Daladier.

Hiver 1939-40 : le P.C.F. clandestin développe une campagne contre les « traîtres » qui ont désavoué le Pacte, y incluant Nizan.

23 mai 1940 : Paul Nizan est tué près d'Audruick lors de l'offensive allemande vers Dunkerque.

Une thèse en cours d'écriture sur les intellectuels français pendant la Drôle de Guerre et un goût ancien pour Paul Nizan m'ont conduit à aborder de front l'un des moments-clés de la vie de l'écrivain : celui de la rupture avec le Parti Communiste Français en septembre 1939. L'épisode est emblématique en des acceptions qui se révèlent parfois contradictoires. En premier lieu parce qu'il s'agit du dernier engagement politique de Paul Nizan et que cette sortie symbolique du champ de l'expression aboutit quelques mois plus tard à sa mort réelle. En second lieu, au contraire, parce que cette courte période de guerre de 1939-40 figure l'ébauche d'une carrière qui ne vint jamais et dont on peut s'amuser, en un jeu forcément vain, à imaginer les possibles : Nizan résistant ; Nizan écrivant à *Combat*, aux *Temps Modernes* ou bien au *Figaro* ou à *L'Express* ; Nizan contre la torture en Algérie ; Nizan accompagnant ses « petits camarades » Aron et Sartre pour plaider la cause des boat-people vietnamiens auprès du président Giscard d'Estaing ; Nizan appelant à voter François Mitterrand en 1981 ; Nizan à l'Académie Française...

La fiction n'étant pas le champ d'expérimentation de l'historien, il faut donc s'en tenir aux faits. Aujourd'hui, la grande majorité des textes de Paul Nizan sont connus et identifiés, à défaut d'être encore facilement accessibles²⁷⁰. Je n'ai donc – hélas ! – aucun inédit à offrir pour enrichir le corpus de son œuvre littéraire et *Les Amours de septembre*, son dernier roman écrit pendant la Drôle

²⁷⁰ Robert S. Thornberry a publié une synthèse bibliographique des écrits de Paul Nizan qui reprend en les complétant les travaux précurseurs de Jacqueline Leiner : *Les Ecrits de Paul Nizan (1905-1940). Portrait d'une époque. Bibliographie commentée suivie de textes retrouvés*, Paris, Honoré Champion, 2001. A noter qu'Anne Mathieu prépare actuellement une édition critique de la totalité des articles de Paul Nizan.

de Guerre, restera, il faut le craindre, une œuvre perdue à jamais. Aussi me suis-je plutôt intéressé à la réception critique de la démission de Nizan, en une sorte de complément aux études biographiques consacrées à l'écrivain²⁷¹. C'est tout l'objet de cette contribution qui peut développer plus librement le propos là où l'écrit de thèse le synthétise nécessairement, et qui tente de répondre à la question : « Comment a-t-on réagi à la démission de Paul Nizan du P.C.F. ? ».

La question est faussement simple, pour au moins deux raisons. D'abord, a-t-on seulement réagi à cet événement ? Ensuite, qui est exactement « on » ? L'indéfini recouvre en réalité une variété de cas que parfois rien ne semble rapprocher : Sartre, *Le Figaro* ou le dirigeant communiste André Marty, par exemple.

La première interrogation appelle en tout cas une réponse positive. On possède environ une vingtaine de témoignages différents (la liste n'est certainement pas exhaustive), directs ou indirects, commentant l'épisode. Tous ont en commun d'avoir été rédigés pendant la Drôle de Guerre, même si un ou deux d'entre eux peuvent prêter à discussion. J'exclus de la liste tous les jugements posthumes de l'Occupation ou de l'après-guerre (*L'Existentialisme* de Lefebvre, *Les Communistes* d'Aragon, etc.). Ils s'inscrivent dans une autre période avec d'autres enjeux, et Nizan est mort. Autre choix subjectif, celui de citer les extraits dans leur intégralité de façon à ce que le lecteur puisse disposer des mêmes informations que moi, lesquelles proviennent d'ouvrages souvent peu accessibles.

Qui est « on » ? La réponse est multiple et suppose très logiquement que l'approche critique ne se résume pas à un simple catalogue de citations mais qu'elle procède au contraire d'une taxinomie précise et cohérente. La diversité des réactions est aussi celle de leurs auteurs que l'on peut regrouper en trois cercles d'appartenance qui, à la manière d'une onde, sont plus ou moins éloignés de leur point d'origine, Paul Nizan.

*

Le premier cercle est celui des proches. Les témoignages ne sont pas nombreux. On peut en premier lieu retenir les doutes de la propre épouse de Nizan, Henriette dite « Rirette », que la démission de son mari vient ébranler dans ses convictions, au point qu'elle s'interroge un temps sur sa pertinence et qu'elle ira même demander conseil auprès d'autres communistes. Déchirée entre sa foi politique et son amour conjugal, elle écrit notamment à Paul Nizan, alors mobilisé :

Dis-moi si l'on doit donner des gages de son honnêteté et de son courage ou bien si l'on a le droit d'avoir soi-même une idée assez haute pour dire merde à tout un chacun. Toi, tu as dit merde, mais tu étais sûr de ta position intellectuelle, moi je n'ai pour me soutenir (tu connais ma faiblesse dialectique) que ma force morale. Dis-moi ce que je dois faire.²⁷²

En date du 19 octobre 1939, c'est-à-dire près d'un mois après la démission de Nizan, le témoignage donne la mesure du doute et de l'incertitude. Les autres références sont malheureusement assez maigres. On songe à Louis Martin-Chauffier, intellectuel catholique de gauche, avec qui Nizan lia des liens d'amitié à partir de 1935 et de l'expérience de l'hebdomadaire *Vendredi*. Martin-Chauffier témoignera après-guerre avoir entretenu une correspondance avec Nizan tout au long de la Drôle de Guerre²⁷³, mais elle ne nous est pas parvenue. Pourtant, c'est encore du côté de Jean-Paul Sartre que la déception est la plus grande. Ses multiples *Carnets* et son abondante correspondance de guerre citent parfois le nom de son « petit camarade » mais bien plus pour les souvenirs de « Normale Sup » que pour les enjeux du moment. Sartre est toutefois le seul à avoir eu la prescience de ce qui allait arriver à Nizan. Dès l'annonce du pacte, il indique à Simone de Beauvoir quelles conséquences l'événement international pourrait avoir sur Brunet, l'un de ses héros de la suite romanesque en cours d'écriture des *Chemins de la Liberté* qui évoque fortement Nizan. Il l'écrit à une amie quelques jours plus tard :

271 Annie Cohen-Solal et Henriette Nizan, *Paul Nizan communiste impossible*, Paris, Grasset, 1980 ; Pascal Ory, *Nizan Destin d'un révolté*, Paris, Ramsay, 1980 ; James Steel, *Paul Nizan, un révolutionnaire conformiste ?*, Paris, Presses de la Fondation Nationale Des Sciences Politiques, 1987.

272 «[lettre du 19 octobre 1939] », in Henriette Nizan, *Libres mémoires*, Paris, Robert Laffont, 1989, p. 267.

273 Texte additif de Louis Martin-Chauffier à la pétition d'intellectuels français, *Combat*, 4 avril 1947.

C'est là [à Foix] que j'ai exposé au Castor comment Brunet, au quatrième volume, dégoûté du pacte germano-soviétique, démissionnerait du parti communiste et viendrait demander son aide à Mathieu [...].²⁷⁴

Le reste est beaucoup plus décevant. Une seule mention, pour le moins évasive, de la correspondance fleuve avec Simone de Beauvoir rappelle le sujet : « « Drôle de guerre », [m']écrit Nizan, sans autre commentaire. J'imagine que, pour bien des raisons, il doit la trouver encore plus drôle que moi »²⁷⁵. Non, décidément, la démission de Paul Nizan trouve peu d'échos dans le cercle des proches et, par ailleurs, Annie Cohen-Solal avait raison : jusqu'en 1940, Sartre ne s'est guère soucié de politique, y compris par l'intermédiaire de ceux qui l'entouraient.

Qui donc s'intéresse à Nizan en cet automne de guerre ? Est-ce par opposition le cercle le plus large, celui du monde littéraire en général ? Là encore, les témoignages ne sont pas nombreux. Deux citations, seulement, peuvent être relevées, même si elles proviennent chacune à leur manière de deux institutions. La première émane de la correspondance de Jean Paulhan, l'influent directeur de la *Nouvelle Revue Française*. Mais elle précède en fait la démission de l'écrivain et elle traduit davantage le trouble de son esprit après le pacte, à la fin août 1939 : « Nizan (aujourd'hui pionnier de 2e [classe]. Je l'ai vu fort embarrassé se séparant en tout cas d'Aragon, demandant à examiner la question, etc.) »²⁷⁶. L'autre mention est juste postérieure à l'annonce de sa démission puisqu'elle provient d'une brève du *Figaro littéraire* qui commente le fait. C'est le seul jugement positif porté sur l'acte de Nizan qui ait été conservé :

M. Paul Nizan, le romancier de *La Conspiration*, a adressé sa démission au parti communiste avant qu'il ne fût dissous (sic). Ce qui n'a étonné personne mais a réjoui tous les milieux littéraires.²⁷⁷

On ne peut cependant oublier le contexte d'anticommunisme virulent développé dans la presse de l'époque : l'estime ressentie par *Le Figaro* à l'égard de Nizan se dissocie difficilement de la satisfaction de voir l'un des plus brillants intellectuels communistes rompre publiquement avec le parti. Les réactions du milieu littéraire s'observent surtout par défaut. La prise de position de Paul Nizan n'est pas relevée par quelques références majeures de la littérature privée : aucune mention dans le journal de Gide (qui estimait pourtant Nizan et que ce dernier avait sérieusement étrillé au début de 1937, après la polémique déclenchée par le *Retour de l'U.R.S.S.* et la rupture entre Gide et les communistes), aucune dans le journal quotidien de Léautaud (pourtant attentif à l'actualité littéraire de la *Drôle de Guerre*) ou bien encore – à notre connaissance – dans l'abondante correspondance de Jean Paulhan (pourtant, Nizan écrivait parfois dans la *N.R.F.*), en dehors du fragment donné ci-dessus.

On l'aura compris, l'acte de Paul Nizan est avant tout politique et naturellement ressenti comme tel. Mais, une fois encore, au-delà de l'apparente évidence, il faut être circonspect : cet acte ne recouvre pas l'ensemble du champ politique. On n'en trouve ainsi aucune trace chez l'un des plus virulents observateurs politico-littéraires de la période, le fasciste Pierre Drieu la Rochelle – pourtant prompt à relever les reniements et les contradictions d'intellectuels communistes qu'il exècre – et dont le journal de guerre ne souffle mot du geste de Nizan. A l'opposé, *Le Populaire*, journal de Léon Blum et de la S.F.I.O., signale l'épisode le 25 septembre 1939 – le jour même où paraît le texte de la démission dans *L'Œuvre* – mais c'est par une brève anonyme au ton neutre qui semble résumer celle de l'autre journal de la gauche non-communiste :

274 « [lettre à Louise Védérine, fin août 1939] », in Jean-Paul Sartre, *Lettres au Castor, 1926-1939*, Paris, Gallimard, 1983, p. 269.

275 « [lettre à Simone de Beauvoir, 15 novembre 1939] », *ibid.*, p. 411.

276 « [lettre à Armand Petitjean, 13 septembre 1939] », in Jean Paulhan, *Choix de lettres, II : 1937-1945 - Traité des jours sombres*, Paris, Gallimard, 1992, p. 113.

277 *Le Figaro littéraire*, 30 septembre 1939.

Paul Nizan quitte le Parti communiste

Nous avons appris hier soir que notre confrère Paul Nizan, rédacteur diplomatique à *L'Humanité* et à *Ce Soir*, actuellement aux armées, avait adressé à Jacques Duclos, secrétaire général du parti communiste, la lettre suivante :

"Je t'adresse ma démission du Parti communiste français. Ma condition présente de soldat aux armées m'interdit d'ajouter à ces lignes le moindre commentaire".²⁷⁸

De fait, une seule référence nominative, d'ailleurs sujette à caution, se trouve chez un ultra pacifiste de gauche, Georges Soulès, qui fera après-guerre une carrière littéraire reconnue sous le nom de Raymond Abellio, après avoir été une personnalité intellectuelle de la Collaboration. Celui-ci fait paraître en 1950 un roman, *Heureux les Pacifiques*, qui, à l'évidence, réemploie un journal de guerre écrit en 1939-40 qui donne en grande partie la forme du texte. Un extrait daté selon ce principe du début de 1940 évoque explicitement Nizan. On ne peut exclure que le passage ait été totalement remanié voire écrit après-coup, mais il n'en demeure pas moins que la réflexion d'Abellio fait beaucoup plus penser au contexte de la Drôle de Guerre qu'à celui des époques postérieures dans lesquelles elle eût semblée – c'est mon avis – moins nécessaire. Cet extrait est également l'un des plus longs que l'on possède, quant aux témoignages datés de 1939-40. Son ton est sans appel, c'est celui de la condamnation, pour ne pas dire du mépris, à l'encontre de celui qui s'est trompé, qui se rend compte de son erreur et pour lequel il n'y a pas de rédemption possible (les personnages de Gina et de Michel sont fictifs) :

Gina me dit [que Michel] est en correspondance suivie avec N..., ex-normalien, ex-feuilletoniste littéraire de *L'Huma*, qui a désavoué le P.C. en même temps que lui. Enfants, enfants débiles qui avez attendu 1939 pour condamner 1935, non pas un changement de politique, il y en aura bien d'autres et vous les approuverez, mais la violence faite à vos consciences. A votre bonne foi, à vos engagements intimes, à votre loyauté, ou bien, est-ce moins honorable ? à votre orgueil, à votre prétention de ne pas être menés ? Qui tranchera ce choix cruel parmi vos mobiles ? Pas même vous. Vous savez vous-mêmes, vous savez que votre geste est à double sens ; avec quelle mauvaise conscience devez-vous vous confirmer votre bon droit ! L'amitié de Michel et de N... pourra-t-elle même résister à ce pharisaïsme mutuel obligatoire ? Ah ! on ne se délivre pas par un geste, non. Sachez maintenant combien les idées font souffrir, je veux dire les idées qu'on se fait de soi... (« 3 janvier 1940 »).²⁷⁹

La réception critique la plus développée et la plus variée provient donc sans surprise du cercle politico-intellectuel communiste ou communistant. Elle correspond au plus grand nombre des témoignages, soit environ une dizaine, dont la plupart sont directs ; les intervenants sont aussi bien des cadres du parti que des intellectuels communistes (ou des compagnons de route). La principale différence ne se situe d'ailleurs pas au niveau du statut des personnes, en une ligne de fracture qui opposerait éventuellement les premiers aux seconds. Elle procède d'un principe essentiellement chronologique et accessoirement catégoriel : pour ce qui est de la chronologie, on distingue assez nettement une différence entre des réactions à chaud plutôt neutres et des dits ou des écrits postérieurs qui mettent l'intellectuel en position d'accusé ; pour ce qui est des catégories, il apparaît que les intervenants les plus proches du Komintern sont logiquement plus sévères que les autres.

Les réactions positives sont exceptionnelles. Le parti communiste est une famille que l'on ne

²⁷⁸ *Le Populaire*, 25 septembre 1939. Le même jour paraît le texte de *L'Œuvre*, « M. Paul Nizan quitte le parti communiste », dont on pensait jusqu'alors qu'il était la seule mention de presse dans lequel Paul Nizan annonce sa démission ; en voici le texte : « M. Paul Nizan, ancien élève de l'École Normale Supérieure, agrégé de l'Université, qui assurait au journal *Ce Soir* la direction des services de politique étrangère, vient d'adresser à M. Jacques Duclos, vice-président de la Chambre, la lettre suivante : / " Je t'adresse ma démission du Parti Communiste français. / Ma condition présente de soldat aux armées m'interdit d'ajouter à ces lignes le moindre commentaire. " / M. Paul Nizan a publié de très nombreux ouvrages politiques et littéraires. Son roman *La Conspiration* a obtenu le Prix Interallié en 1938. Il a publié encore d'autres romans : *Le Cheval de Troie* et *Antoine Bloyé*. Son dernier livre politique *Chronique de septembre* a obtenu un grand succès. M. Paul Nizan est aussi l'auteur d'ouvrages d'érudition *Les Matérialistes de l'Antiquité* et *Aden Arabie* ».

²⁷⁹ Raymond Abellio, *Heureux les Pacifiques*, Paris, Flammarion, 1950.

quitte pas impunément. Aussi les marques de compréhension et de soutien de la part de proches en politique sont très limitées et, malheureusement, aucun témoignage n'a pu être conservé jusqu'à nos jours. Restent seulement des indices. Gabriel Péri, avec lequel il entretenait des liens d'amitié, est ainsi le seul responsable politique communiste à témoigner de la sympathie pour Nizan. Ce dernier écrit le 3 octobre à Rirette avoir « [reçu] une lettre très bouleversée et amicale de Gabriel [Péri] » et qu'il veut lui répondre²⁸⁰. Aucune des deux lettres n'a été conservée. L'attitude de Péri est unique en son genre chez les militants communistes, d'autant plus que le futur fusillé de 1941, après avoir été anéanti par le pacte, a décidé de participer à l'action clandestine du parti. Un autre témoignage sans doute amical émane d'un compagnon de route du parti, lui-même en voie d'émancipation, André Malraux. Les deux hommes avaient noué des rapports d'amitié que leur évolution politique respective, dans la même direction mais avec des moyens différents (la parole et le silence), a naturellement moins distendu que leur condition militaire. Toujours est-il que c'est grâce à Malraux que Nizan devient interprète dans un régiment anglais au début de 1940 (ironie du sort qui scelle son destin par la même occasion ...). Nizan lui a écrit en janvier ou en février. Quoi ? On n'en saura pas plus²⁸¹.

Le ton, ailleurs, manque pour le moins de chaleur. Mais, si la compréhension s'évapore des lignes qu'on lira plus loin, le ton des intervenants est davantage à la circonspection qu'à l'opprobre. A commencer précisément par l'assassin posthume, Aragon. Contrairement à ce qu'écrivait Pierre Daix (qui a pour particularité remarquable d'être le nizanophile biographe d'Aragon), on connaît bel et bien la réaction du poète à l'annonce de la démission de Paul Nizan²⁸². Les deux hommes, qui travaillaient ensemble au quotidien *Ce Soir* et apparaissaient de plus en plus comme les deux grands intellectuels du Parti, s'étaient violemment opposés à la fin d'août quant aux suites du pacte germano-soviétique. La rencontre avait eu lieu au siège du journal le 27 août alors que Nizan venait de rentrer en toute hâte de Corse où il passait ses vacances. L'on ne possède malheureusement aucun témoignage précis sur le contenu de la discussion. Si l'on en juge par les maigres indications rassemblées²⁸³, Nizan aurait tenté en vain de convaincre ses camarades d'adopter une ligne politique de défense nationale le temps des hostilités, ce qui serait plus tard dénoncé par les caciques du P.C.F. comme l'hérésie du « communisme national ». Aragon aurait de son côté refusé cette analyse, au nom du respect de la ligne du Komintern. Un mois plus tard, ou plus exactement deux jours après l'article de *L'Œuvre*, un jeune journaliste de vingt ans promis à un brillant avenir intellectuel et fréquentant nombre d'écrivains et intellectuels de gauche, Roger Stéphane, rencontre Aragon, alors en permission à Paris, et note dans ses carnets : « A propos de la démission de Nizan, Aragon me dit : "Un homme sûr est un homme mort, dont on peut dire qu'il a été sûr toute sa vie" »²⁸⁴.

Phrase sibylline s'il en est, et dont on peut se demander si Aragon l'adresse à Nizan ou à lui-même. On est en tout cas plus proche de la philosophie de comptoir que de l'excommunication politique telle qu'elle sera ultérieurement prononcée. Le temps des *Communistes* et de l'abject Patrice Orfilat/Paul Nizan est encore à venir, même si le fossé se creuse déjà irrémédiablement.

Pour sa part, le député communiste Fernand Grenier est l'un des élus du peuple resté fidèle au parti dissout et à la ligne de Moscou. Son commentaire se révèle étonnant de mesure et témoigne peut-être – s'il n'a pas été retouché, le texte étant publié en 1969 – de l'isolement politique dans lequel il se trouve aux armées, au moment précis où la ligne du P.C.F. clandestin se durcit et se range fidèlement derrière les consignes du Komintern. Mais même sans cette spécificité, Fernand Grenier fait montre d'une ouverture d'esprit quelque peu inattendue (dans un parti où les épurations

280 H. Nizan, *Libres mémoires*, op. cit., p. 265.

281 Olivier Todd, *André Malraux, une vie*, Paris, Gallimard, 2001, p. 300 ; ainsi que « [lettre des 4 et 5 février 1940] », in Jean-Jacques Brochier, *Paul Nizan intellectuel communiste, II*, Paris, Maspero, 1970, p. 126.

282 Pierre Daix, *Aragon*, Paris, Flammarion, 1994, p. 368 : « On ne connaît pas la réaction d'Aragon à l'annonce par Nizan, le 25 septembre 1939, dans *L'Œuvre*, de sa démission du parti après l'invasion de la Pologne par l'Armée rouge ».

283 Les mentions de l'épisode proviennent d'entretiens avec Henriette Nizan d'Annie Cohen-Solal et de James Steel dans leurs ouvrages respectifs ; lire également Pierre Daix (*Aragon*, op. cit., p. 367) qui donne en quelques lignes l'orientation générale de cette réunion d'après des indications vraisemblablement fournies par Aragon lui-même.

284 A la date du 27 septembre 1939, in Roger Stéphane, *Chaque homme est lié au monde*, Paris, Editions du Sagittaire, 1946, p. 20.

douloureuses et les anathèmes n'ont pas manqué), mais on remarquera cependant qu'elle ne va pas jusqu'à ébranler sa fidélité au parti dans l'épreuve :

L'Œuvre monte en épingle (sic) la démission du Parti de l'écrivain Paul Nizan. Motif : "La Russie a trahi" (sic). Qu'en penser ? On peut être très bon écrivain et se laisser influencer par la violente campagne anticommuniste d'une presse déchaînée. Son départ m'attriste (j'appréciais ses articles et j'avais lu avec plaisir *La Conspiration*) mais ce qui demeure pour le militant un grand réconfort, c'est la confiance, le bon sens, la fermeté [...].²⁸⁵

En dépit du doute et de l'incertitude, les apparences sont néanmoins maintenues : chez Fernand Grenier, si la condamnation laisse la place au regret, elle n'en entretient pas moins le dogme officiel. Georges Sadoul, quant à lui, entame à chaud le chapitre fourni de la calomnie et du mensonge « révolutionnaires ». Dans un journal de guerre réédité, soigneusement annoté par ses soins et en exergue duquel il a tenu à écrire – sans rire – qu'il s'est « efforcé de rester un témoin objectif, un appareil à enregistrer les faits et les conversations »²⁸⁶, il retranscrit sa version pour le moins délirante de la lettre-ouverte de Nizan publiée par *L'Œuvre* et *Le Populaire* :

L'Œuvre publie aujourd'hui une lettre ouverte
de Paul Nizan :

- Ma condition présente de militaire aux Armées est celle de la condition humaine au conditionnel présent.

Un intellectuel trop intelligent.²⁸⁷

Est-ce bêtise ou malhonnêteté ? Si le texte a été effectivement écrit tel quel au moment des faits, il inaugure le règne de l'ignoble et son contenu même nous « interdit d'ajouter à ces lignes le moindre commentaire », puisqu'ainsi ce sont les mots de Nizan omis par le sans doute distrait Georges Sadoul ...

Ce témoignage ahurissant permet de faire le lien avec les calomnieurs. Leur réaction peut avoir été spontanée, rodée en cela par des années de cohésion militante et n'admettant pas les volte-face. Les jugements négatifs à l'égard de Nizan s'inscrivent bel et bien dans le revirement idéologique du P.C.F. clandestin vers le défaitisme révolutionnaire des mois de la Drôle de Guerre où Alliés et Hitler sont renvoyés dos à dos, et surtout où toute parole prononcée contre ou en dehors de la ligne est nécessairement celle des « traîtres ». Le procédé n'est pas nouveau : en période de crise, le parti a toujours su présenter des boucs émissaires issus de ses propres rangs afin d'en renforcer la cohésion.

C'est l'expérience amère que fait Henriette Nizan, en se rendant le 19 octobre 1939 au siège des Editions Sociales Internationales. Venue demander conseil auprès des camarades présents, elle se heurte à un mur. Le parti communiste vient de fixer la nouvelle ligne, et aucune mansuétude n'est désormais possible pour ceux qui s'en éloignent, voire ceux qui s'interrogent. Léon Moussinac incarne bien ce durcissement idéologique. Au sein des communistes les plus orthodoxes, il présente la particularité d'avoir été jadis un proche de Nizan. Moussinac était avec son épouse le principal intermédiaire du couple Nizan lors de leur séjour à Moscou en 1934. Des liens d'amitiés unissaient les deux couples et le directeur de *Regards* et des E.S.I. côtoyait le jeune écrivain et journaliste, même si ces relations s'étaient un peu distendues dès avant la guerre. Toujours est-il que Moussinac réagit en parfait komintérien ; à Rirette qui l'interroge, le propos est clair : « Non, je n'ai absolument rien à dire là-dessus ! Mais si tu n'es pas d'accord avec la prise de position, tu dois te désolidariser de lui publiquement ! »²⁸⁸.

²⁸⁵ A la date du 26 septembre 1939, in Fernand Grenier, *Journal de la drôle de guerre*, Paris, Editions sociales, 1969, p. 55.

²⁸⁶ Georges Sadoul, avant-propos du *Journal de guerre (2 septembre 1939 - 20 juillet 1940)*, Paris, L'Harmattan, 1994, p. 13.

²⁸⁷ A la date du 25 septembre 1939, *ibid.*, pp. 42-43.

²⁸⁸ H. Nizan, *Libres mémoires*, op. cit., p. 266 ; déjà cité in A. Cohen-Solal et H. Nizan, *Paul Nizan, communiste impossible*, op. cit., p. 246.

On doit avoir à l'esprit que la campagne de calomnies contre le « traître » Nizan possède les ressorts d'un procès stalinien classique : l'innocence ou la culpabilité de l'accusé ne constituent pas d'enjeu, puisque, seule, son élimination permet de souder les rangs du parti.

C'est tout le sens des mots de Moussinac : il n'y a rien à dire sur le fond de l'histoire et la demi-mesure n'est pas possible ; le parti doit être suivi aveuglément sans quoi l'on est soi-même rangé dans la catégorie des traîtres. Henriette Nizan est impliquée malgré elle dans la machination, par l'intermédiaire de son mari. A peine a-t-elle quitté Moussinac qu'elle peut saisir l'exacte mesure de l'ostracisme dont elle est la victime. Croisant et saluant Roger Ginsburger – le futur Pierre Villon dans la Résistance –, elle se voit gratifiée d'un lapidaire « Je ne salue pas les traîtres » qui résume à peu près tout²⁸⁹.

Les témoignages que nous citons ci-dessus sont indirects mais n'ont jamais été contestés. On peut même s'interroger sur la rapidité avec laquelle les instances les plus éminentes du P.C.F. ont procédé à l'excommunication de Paul Nizan. C'est le cas de l'un des plus importants membres du Bureau politique du Parti, André Marty. Ce dernier, dirigeant emblématique du P.C.F., est l'ancien responsable des Brigades Internationales en Espagne et sa stature internationale lui a valu de figurer au sommet de l'Internationale communiste, parmi les figures de proue du Komintern²⁹⁰. Or, dès le 28 septembre 1939, soit trois jours seulement après l'annonce faite par *L'Œuvre*, André Marty rédige depuis Moscou une note de synthèse sur le camarade Nizan, dont les termes ne laissent planer aucune sorte d'ambiguïté quant à leur interprétation :

Intellectuel complètement détaché des masses.

Au cours de son séjour à *L'Humanité*, j'ai décidé de son remplacement à cause de sa ligne intellectuelle hors de la vie et des masses.

Très prétentieux. Prétendait que le Comité Central du Parti Communiste lui avait demandé comme un service personnel de bien vouloir donner sa collaboration à *L'Humanité*. Journaliste à *Ce Soir* (sic).

Inconnu en dehors des milieux intellectuels.²⁹¹

C'est une exécution en règle. Son caractère précoce pose toutefois question. Paul Nizan était-il un intellectuel ayant manifesté suffisamment d'indépendance d'esprit pour avoir été tiré à vue par le parti à la première incartade hors du dogme communiste ? Ou bien, André Marty a-t-il profité de son séjour moscovite pour instrumentaliser le cas Nizan afin, en s'appuyant sur la force du Komintern, de mettre en difficulté le secrétaire général du P.C.F., Maurice Thorez, qu'il n'appréciait guère ? Les deux hypothèses sont recevables, ensemble ou même séparées. On ne le saura probablement jamais, mais dès la fin septembre 1939 la machine à broyer est en marche. Elle aboutit au texte fameux de Thorez publié le 21 mars 1940 dans le bulletin ultra confidentiel de l'Internationale communiste édité en Suède, *Die Welt*. Sous le titre « Les traîtres au pilori », Thorez, qui doit lui-même faire oublier les concessions qu'il avait faites au communisme national en août-septembre 1939 et qui est alors à Moscou après avoir déserté, s'en prend violemment à ceux qui ont critiqué le pacte et cite nommément Paul Nizan :

Le 25 août, le jour où *L'Humanité* fut interdite, l'un de ces traîtres, Saussot, s'[...]efforça [de tendre] un piège grossier : il proposa que le groupe parlementaire communiste envoie une délégation de ses membres auprès de l'ambassade soviétique pour "l'interroger sur un certain nombre de points". Le seul objectif de cet agent de Bonnet, bien connu depuis Munich, était de fournir aux réactionnaires des arguments pour étayer leur insinuation scandaleuse à propos des

²⁸⁹ *Ibid.*, p. 267 ; déjà cité *ibid.*, p. 247.

²⁹⁰ Sur le rôle politique d'André Marty, lire la notice biographique du *Dictionnaire Biographique du Mouvement Ouvrier Français*, sous la direction de Jean Maitron ou, plus récemment, celle de l'ouvrage *Komintern : L'histoire et les hommes. Dictionnaire biographique de l'Internationale communiste*, sous la direction de José Gotovitch et Mikhaïl Narinski, Paris, Editions de l'Atelier, 2001.

²⁹¹ Je retranscris la fiche telle qu'elle apparaît à l'écran dans le documentaire d'Alain Wieder et Pascal Ory, *Un siècle d'écrivains*, « Paul Nizan », France 3, novembre 1995. Un paragraphe de présentation précède l'extrait cité ; l'orthographe d'origine a été respectée.

liens qui existeraient entre les communistes et l'ambassade soviétique. Ce coup bas fut immédiatement compris par les députés et unanimement condamné.

Deux jours plus tard, un autre agent de la police, Nizan, sous le prétexte fallacieux de tirer parti de la suppression de nos publications légales, proposa un "plan" de collaboration avec des journaux bourgeois : cela n'était rien d'autre qu'un hameçon destiné à nous obliger à accepter un communisme national, c'est-à-dire un communisme en paroles et, dans les faits, une forme de nationalisme ...²⁹²

Un autre passage suit quelques lignes plus loin celui que je viens de citer. Thorez revient sur Nizan et use à son égard d'un procédé grossier, assimilant à sa guise la figure de l'écrivain à celle de l'un des moins recommandables de ses caractères littéraires. Nizan se voit à nouveau qualifié comme l'un des « espions de la police » – insulte suprême pour un militant communiste – et Thorez, reprenant également les allégations d'André Marty sur la trahison sociale, peut ainsi écrire :

[Nizan] a eu la satisfaction de jouer réellement dans la vie le rôle lamentable de Pluvinage, ce personnage d'espion qu'il met en scène dans son dernier roman [*La Conspiration*]. Ce Nizan-Pluvinage, peureux et servile, était prêt à se rabaisser lui-même pour mieux tromper ceux qu'il avait l'intention d'espionner. Il avait été particulièrement apprécié dans ces salons où le cynisme et l'impudeur sont les signes de la distinction.²⁹³

La calomnie ne s'arrêtera plus avant plusieurs décennies. On peut estimer qu'à partir de la fin de 1939 ou du début de 1940, le point de non-retour est atteint. On est alors bien loin des réactions à chaud de l'époque de septembre-octobre, et ce n'est pas un hasard si le seul témoignage qui nous soit parvenu – en dehors de celui de Maurice Thorez – pour l'année 1940 ressemble au verdict d'une affaire désormais ancienne, et jugée. Il provient du journal intime de Léon Moussinac, alors incarcéré à la prison de la Santé :

Je pense que [Georges] Dudach doit être bien attristé d'avoir eu pour directeurs des *Cahiers de la jeunesse* Nizan et [Luc] Durtain qui, tous deux, ont pris en septembre une attitude impardonnable.²⁹⁴

Paul Nizan meurt à la guerre dix jours plus tard mais, comme on le sait, sa disparition ne mettra pas fin à la calomnie, bien au contraire. Elle allait s'amplifier après-guerre au moment où les communistes et l'U.R.S.S. feraient valoir leur rôle dans la Résistance et l'écrasement du nazisme, et où le P.C.F. et l'*intelligentsia* communiste ne s'en acharneraient que plus sur la figure des « traîtres » potentiels. Elle donnerait peu à peu de Paul Nizan l'image d'un bouc émissaire, un intellectuel sacrifié aux besoins implacables de la *Realpolitik* communiste.

Nizan martyr, donc ? J'ai gardé un dernier témoignage afin de montrer que la réalité est sans doute un peu plus complexe, comme toujours. Ainsi, si l'on se replace dans le contexte d'août et de septembre 1939, à l'heure où au trouble des communistes français équivaut le profond désarroi de leurs dirigeants et de leurs intellectuels, on aurait tort de croire que ceux qui se sont senti trahis par le pacte ont applaudi à tout rompre le geste de Nizan. Ce dernier témoignage nous vient d'Edith Thomas, écrivain et journaliste qui appartient fidèlement depuis des années au groupe des

²⁹² A. Cohen-Solal et H. Nizan, *Paul Nizan, communiste impossible*, op. cit., pp. 252-253. Pierre Daix (*Les Hérétiques du P.C.F.*, Paris, Robert Laffont, 1980) donne page 157 ce qui semble être une traduction alternative du texte d'origine ; la voici : « Le 25 août, jour de l'interdiction de *L'Humanité*, le traître Saussot tenta de mener à bien une provocation grossière qui fut immédiatement neutralisée. Il proposa au groupe parlementaire l'envoi d'une délégation à l'ambassade d'Union soviétique pour "poser quelques questions". Cet agent du "munichois" Bonnet voulait par ce moyen procurer du matériel à la campagne calomnieuse menée par la réaction contre les soi-disant (sic) rapports du parti communiste et de l'ambassade de l'U.R.S.S. Sa manœuvre traîtresse fut immédiatement percée à jour par le groupe parlementaire et stigmatisée comme il se doit. Deux jours plus tard, l'indicateur de police Nizan propageait sous le couvert d'un "plan" de collaboration avec les feuilles bourgeoises pour pallier l'interdiction légale qui frappait la presse communiste, l'idée d'un "communisme national", c'est-à-dire communisme en paroles et nationalisme en fait ».

²⁹³ A. Cohen-Solal et H. Nizan, *Paul Nizan, communiste impossible*, op. cit., p. 253.

²⁹⁴ A la date du 13 mai 1940, in Léon Moussinac, *Le Radeau de la Méduse*, Paris, Editions Hier et Aujourd'hui, 1945, p. 41.

compagnons de route du parti communiste. Le pacte l'a si fortement ébranlée qu'elle décide de cesser toute collaboration avec la presse communiste avant même que celle-ci ne soit suspendue. Or, son jugement sur Nizan est particulièrement sévère.

Dès le 14 septembre, elle condamnait ce qu'elle jugeait être les dérives des intellectuels communistes, « l'arrivisme d'un Nizan ; la mystification d'un Aragon ; l'impureté de tous »²⁹⁵. Aussi, lorsqu'elle apprend par la presse la démission du premier nommé n'y voit-elle que ce qu'elle pense n'être qu'un opportunisme mesquin et des petits calculs carriéristes qu'elle condamne sans appel :

Nizan a donné sa démission au PC : c'est que le navire coule. Les rats se sauvent. Il s'aperçoit que la carte sur laquelle il avait joué, lui barrait l'Académie. Car son honnêteté intellectuelle ... Je me souviens de sa critique du livre de [Georges] Friedmann et cela me suffit pour la juger.²⁹⁶

Il existe néanmoins une grande différence entre Edith Thomas et l'*intelligentsia* communiste figurée par Aragon, Georges Sadoul, Léon Moussinac, Pierre Villon, Henri Lefebvre et beaucoup d'autres : l'honnêteté intellectuelle. Contrairement aux autres, Edith Thomas ne se contentera pas du silence mais saura reconnaître après-guerre que le jugement qu'elle avait porté sur l'écrivain en 1939 n'était pas le bon²⁹⁷.

Je voudrais pour conclure rendre la parole à l'accusé en reprenant à mon compte et en la résumant une question posée conjointement il y a plus de vingt ans par Annie Cohen-Solal, Pierre Daix et Pascal Ory : Paul Nizan eut-il connaissance des attaques dont il était l'objet ? De leurs origines ? De leur ampleur ? La réponse précise reste une énigme, une de plus, serait-on tenté d'écrire. Nizan n'en donnera qu'une clé partielle, écrivant au début de février 1940 à Rirette :

Toute cette histoire est trop pleine de "destin" pour que je puisse y respirer. Mais enfin je me doutais qu'on me pardonnerait difficilement d'avoir fait connaître publiquement que Staline me dégoûtait et que je n'encaissais pas le pacte germano-soviétique et l'histoire de Finlande. J'étais prévenu. [...] Quand tout sera fini, [...] [tout] le monde dira qu'on ne s'était pas trompé, que je fais voir ma vraie nature : tel qu'en lui-même enfin ...²⁹⁸

« ... l'éternité le change », ajoutait autrefois Mallarmé.

Pierre-Frédéric Charpentier.

Etudes revisitées

Paul Nizan et les années soixante-dix

De l'usage du détournement

²⁹⁵ A la date du 14 septembre 1939, in Edith Thomas, *Pages de journal 1939-1944*, Paris, Viviane Hamy, 1995, p. 48.

²⁹⁶ A la date du 29 septembre 1939, *ibid.*, p. 51 ; elle fait référence au compte-rendu sévère de Paul Nizan sur l'ouvrage de Georges Friedmann, *De la Sainte Russie à l'U.R.S.S.* (Gallimard, 1938), paru dans le numéro de mai 1938 de la revue *Commune*.

²⁹⁷ Edith Thomas adhère en 1942 au P.C.F. avant de rompre avec éclat dès 1949 au moment de l'affaire Tito, soit deux ans après la pétition des intellectuels français en faveur de Nizan. Sans que l'on connaisse les raisons exactes de son revirement, son autobiographie rédigée en 1952 fait apparaître Paul Nizan sous un jour tout à fait différent de celui de 1939 (*Le Témoin compromis*, Paris, réédition Viviane Hamy, 1995, p. 78). Elle écrira un article chaleureux sur le « cas Nizan » pour la *Quinzaine littéraire* du 1^{er} au 15 janvier 1968. De son côté, Henri Lefebvre saura également reconnaître son erreur après son exclusion du parti en 1957.

²⁹⁸ « [lettre de Paul Nizan des 4 et 5 février 1940] », in J.-J. Brochier, *Paul Nizan, Intellectuel communiste*, op. cit., pp. 126-127.

[Militant de « L'École émancipée »²⁹⁹, j'ai tenté de conjointre action syndicale et activité pédagogique. Les « retombées » de 1968 se sont traduites, pour moi, professeur au lycée parisien Mallarmé – rebaptisé Gilles Tautin³⁰⁰ par le comité « prof-élèves » – par un exil, à Conflans-Sainte-Honorine puis par une nomination au collège Politzer de La Courneuve.

Là, sévissaient endoctrinement et idolâtrie de la prétendue « modernité » (une collègue ne faisait-elle pas étudier³⁰¹, avec le plus grand sérieux du monde et à fin hagiographique, le mariage de Sheila ?). Or, à « L'École Emancipée », on n'a jamais confondu (à ma connaissance) pédagogie et démagogie. Ma pratique d'enseignant de Lettres m'avait conduit à utiliser des montages audio-visuels pour la présentation des auteurs et des œuvres et à faire servir les images – dont les élèves sont saturés – en les détournant (ne pas négliger l'aspect ludique de l'opération) de manière à montrer qu'on peut leur faire dire tout et n'importe quoi. Le recours à Nizan qui faisait timidement son entrée dans certains manuels scolaires n'était pas artificiel, il ne s'agissait pas d'une lubie d'enseignant, mais correspondait à une « percée » d'Antoine Bloyé, par exemple, à Nanterre. Les images tirées de l'actualité d'alors, non détournées, montrent ... l'actualité de Nizan.

J'apporte ces précisions et fournis un « appareil critique » à la demande des responsables de la revue Aden que je remercie de l'intérêt qu'ils veulent bien porter à un travail facile à « ringardiser » et dont la « vétusté » a bon besoin de l'indulgence du lecteur.]

Présentation de Paul Nizan

Montage audio-visuel³⁰². Niveau 3^e. Collège Georges Politzer. La Courneuve (93). 1973.

Paul Nizan est né en 1905. Il a été tué au combat en 1940 (I : portrait).

Se destinant à l'enseignement, il fut élève à l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm. A l'âge de vingt ans, il se sent assailli par le doute : « J'avais vingt ans, je ne laisserai personne dire que c'est le plus bel âge de la vie »³⁰³ (2).

Mais il rejette un avenir qui ne serait que le passé de son père : « Après tout, nous savons comment vivent nos pères »³⁰⁴ (3 : *phylactère sortant de la bouche d'un petit enfant placé entre père et mère*³⁰⁵ ; *photo tirée d'un reportage* : « Gilbert Bécaud inaugure sa piscine »).

Selon lui, tout est réglé, déjà, par d'autres³⁰⁶ (4 : *publicité pour un emprunt* : « 30. 000. 000 EURCO. / European Composite Units / La Banque Européenne d'Investissement ») ; suit le nom des banques qui ont déjà souscrit à cet emprunt) et l'homme est sacrifié à la machine, toutes les machines³⁰⁷ (5 : *photographies* : *Mirafiori* : *automobiles* ; *Lecce* : *matériel de travaux publics*), y compris celles à décerveler : « Ils ont failli m'avoir »³⁰⁸ (6).

299 Tendances de la Fédération de l'Éducation Nationale regroupant des syndicalistes révolutionnaires.

300 Élève au Lycée Stéphane Mallarmé (Paris XVII^e), maoïste, tué à Flins en 1968.

301 Sous couvert « d'ouverture de l'École sur la vie » alors que la société magnifie « le monde du spectacle » pour empêcher les hommes de changer leur vie.

302 Détournement de photographies de magazines inspiré par les photogrammes de Helmut Herzfeld, alias John Heartfield. — Accompagnement musical : musique du film « Z » et chansons interprétées par Léo Ferré, Jean Ferrat, Joan Baez... Nous avons numéroté les documents et les cartouches projetés sur l'écran — à l'aide d'un épiscopes — pendant que défile la bande magnétique.

303 (N.D.L.R.) Ce n'est pas à vingt ans qu'il écrit *Aden Arabie*, publié en 1931 dans sa vingt-sixième année. Cette citation constitue l'incipit de ce pamphlet.

304 Nizan a écrit : « nos parents » (*Aden Arabie*, Paris, Maspero, 1960, p. 62).

305 « Puissance de l'infime » (G. Durand) : l'enfant observe ce que les parents, aveuglés par leur snobisme, ne peuvent ou ne veulent pas voir.

306 Voir la préface de Sartre à *Aden Arabie*, p. 30. Nizan écrit : « Très peu d'hommes se sentaient alors assez clairvoyants pour débrouiller les forces déjà à l'œuvre derrière les grands débris pourrissants » (*Aden Arabie*, *op.cit.*, p. 65) ; « Mais nous, du fond de notre bourgeoisie, comment deviner que les fondements de notre peur et de notre esclavage sont dans les usines, les banques, les casernes, les commissariats de police, tout ce qui est pays étranger » (*ibid.*, p. 65) ; « [il] y avait dans ce temps cruel dont je parle, des hommes qui voulaient vraiment fuir les niches où les fixaient les chaînes de causes auxquelles ils ne comprenaient presque rien » (*ibid.*, p. 73).

307 « Le triomphe des machines » (*ibid.*, p. 56) ; « Nous sommes perdus dans la galerie des machines de nos pères » (*ibid.*, p. 61) ; « Nos maîtres paraissent inébranlables, les machines qui laminent toutes les existences trop bien jointes pour être brisées » (*ibid.*, p. 63).

308 Sartre fait parler Nizan qui écrit : « On s'apprêtait à jeter sur moi tant de couvertures : j'aurais pu être un traître, j'aurais pu étouffer » (*ibid.*, p. 131).

Refusant de devenir un bourgeois, un fonctionnaire à la vie toute tracée, il s'embarque à destination de l'Arabie. Il débarque à Aden (7 : *carte*) où il tente de mettre fin à ses jours³⁰⁹.

En 1925-26, sa terreur, c'est l'accoutumance, entendez par là la résignation qui mène au conformisme³¹⁰ (8). Or, l'ennui — cet ennui que distille la vie moderne — est un avertissement continu de la mort. Nos plus authentiques besoins se cachent dans la partie la plus obscure de notre être. La plupart des goûts que nous affichons ne sont que le reflet des goûts dominants de la classe dominante (9 : *photographies légendées* ; « *Loin des fastes de plage et des gadgets qui font la joie des badauds tropéziens* » — « *le bateau de plaisance le plus rapide de la Méditerranée et une voiture de Martien* » — ; *en prime, une troisième photo représentant deux motos*³¹¹).

Mais les voyages n'apportent pas l'évasion (10 : *photo — de femme alanguie — légendée* « *Vivre en mer* »). A Aden, il retrouve le visage hideux de l'exploitation de l'homme par l'homme. Les colonies dénoncent un régime qui, dans la métropole, s'entoure de nuées (mission civilisatrice de la France). Le voyage à Aden est la dernière tentative de Nizan pour trouver une issue individuelle.

L'homme ne peut pas triompher de sa division en s'appuyant sur ses seules forces. En effet, les causes de sa division ne sont pas en lui³¹².

De retour en France, il pense se mettre au service des opprimés en adhérant au Parti communiste³¹³. Refusant de jouer le rôle de chien de garde du capitalisme, l'intellectuel doit, selon Nizan, s'inspirer du philosophe grec Épicure « qui s'adressait aux esclaves et aux putains »³¹⁴.

Il collabore au journal *Ce Soir (L'Humanité du soir)*³¹⁵ (11) où il tient la rubrique de politique étrangère. Il préconise l'union de la France et de l'U.R.S.S.. Il n'ose se consacrer entièrement à la littérature car il craint de perdre sa vie en rassemblant des souffles de voix (12 : *photographie tirée d'un roman-photo et représentant deux jeunes femmes « couchées dans le foin » sans soleil pour témoin*³¹⁶ ; *phylactères* : « — *Romancier ? — il craignait de perdre sa vie en rassemblant des souffles de voix* »³¹⁷). Pourtant, il publie : *Aden-Arabie*, en 1932³¹⁸ ; *Antoine Bloyé*, en 1933 et *La Conspiration*, en 1938³¹⁹ (13).

Lors de la conclusion de l'alliance entre l'U.R.S.S. et l'Allemagne nazie, Nizan quitte le Parti communiste.

Pendant la Guerre de 1939-40, il est agent de liaison entre l'armée française et la corps expéditionnaire britannique.

Nizan tué, ses derniers écrits n'ont pas été retrouvés.

L'occupation de la France par les nazis, l'importance prise par le Parti communiste après la guerre, le ralliement de la plupart des intellectuels (dits « compagnons de route ») au communisme stalinien et l'indifférence des jeunes (14 : *photographie de Daniel Gélin, jeune* ; 15 : *Marlène*

309 (N.D.L.R.) C'est Sartre, dans sa préface à la réédition d'*Aden Arabie* en 1960, qui fait allusion de cette tentative de suicide de Nizan. Mais elle n'est pas attestée par tous ses biographes.

310 « Les professeurs et les mères [...] ont pensé que les [valeurs morales] iraient de soi dans l'air civique et guerrier qu'on respirait dans les préfectures les plus lointaines du Midi » (*Aden Arabie, op.cit.*, p. 63).

311 La profusion d'engins est de nature à démentir la prétendue austérité qu'affiche la légende.

312 « C'est ainsi qu'à l'École Normale, [on] propose [...] à des adolescents fatigués par des années de lycée, corrompus par les humanités, par la morale et la cuisine bourgeoises de leurs familles, l'exemple de prédécesseurs illustres » (*Aden Arabie, op.cit.*, p. 57).

313 (N.D.L.R.) Nizan revient d'Aden en septembre 1927 et adhère au P.C.F. à la fin de l'année.

314 « Epicure ne cherchait pas à sauver les tyrans et les banquiers mais sauvait des artisans, des esclaves, des putains » (*Aden Arabie, op.cit.*, p. 154).

315 (N.D.L.R.) Nizan ne collabore à *Ce Soir* qu'à partir de 1937, date de la création de ce journal. Il a collaboré depuis 1932 à *L'Humanité*.

316 Allusion à la chanson de Mireille .

317 Contraste entre le sérieux du propos de Nizan et les calembredaines que l'on place habituellement dans la bouche de femmes couchées dans le foin dans les romans-photos !

318 (N.D.L.R.) Erreur de date : *Aden Arabie* a été publié en 1931, comme cela a été précisé dans une note antérieure.

319 (N.D.L.R.) Oubli du roman *Le Cheval de Troie*, publié en 1935.

Dietrich dans L'Ange bleu ; phylactère : « Désespérés, sauf du plaisir de se désespérer »³²⁰), à son égard, en 1945, expliquent que l'œuvre de Nizan, jusqu'à une époque récente, ait été passée sous silence.

Dans *Aden-Arabie* comme dans *Les Chiens de garde*, Nizan dénonce la culture bourgeoise. Cette culture, selon lui, ne permet de comprendre que les rides de la société.

Par culture, on entend l'étude des décadences passées (16 : *photographie de Johnny Halliday et de Sylvie Vartan sur l'Acropole ; légende ajoutée* : « L'étude des décadences passées : la Culture »³²¹). A l'Ecole Normale Supérieure, sanctuaire de la Culture, on apprend à respecter cette culture. On y fait preuve de faiblesse privée et d'orgueil collectif, d'esprit de corps, de corps d'armée, de corps de garde, de corps de chien de garde ! (17 : *photo de « Mlle Chopinet, major de l'X » en train de défiler en compagnie de ses pairs, qui fait la couverture de Jours de France du 31 juillet 1973*)³²². Et le mariage, comme ceux des élèves des autres grandes écoles, enferme le normalien dans sa caste.

La culture corrompt les êtres. On les habitue à mettre de côté les pensées dangereuses pour le jour où elles seront récupérées³²³ (18). Par exemple, les philosophes ne nous révèlent pas « les bonnes raisons brutales, les bonnes raisons humaines de nous intéresser à l'Asie »³²⁴ (19). Pendant ce temps, en profondeur, la société, c'est le travail à la chaîne en Occident, les morts en Chine, le travail forcé en Haute-Volta (20 : *carte*).

A ces jeunes gens trop jeunes pour être mobilisés, la Guerre de 1914-1918 a permis de vivre pendant que régnait l'ordre militaire (21 : *photo extraite des Croix de bois*). Les seules échappatoires n'étaient que des portes pour aller nulle part : la foi, le suicide, les voyages³²⁵. Les romans teintés d'exotisme ne laissent voir que les décadences orientales alors que l'Orient, dans ce premier quart du XX^e siècle, ce sont les grèves à Bombay (22 : *carte*) ; les massacres en Chine (23 : *carte*) ; les emprisonnements au Tonkin (24 : *couverture de la revue Marxisme et colonies, « Mouvements nationaux et lutte de classe au Viet-Nam »*) ; et non pas Bouddha. Non, la vie spirituelle n'est pas autonome. Avec la religion, arrive le travail forcé du chemin de fer Brazzaville-Océan (25 : *carte*).

Arrivé à Aden, Nizan reconnaît qu'il n'y a pas de quoi être fier³²⁶. Il estime qu'il a perdu une belle occasion de rester tranquille et annonce sa détermination de ne pas se condamner à l'enfer des voyages. Le seul voyage auquel Nizan reconnaisse à présent une valeur, c'est la marche vers les hommes. Et Nizan de s'interroger : « Pourquoi s'enfermer dans la nature ? »³²⁷.

Les paysages mélancoliques ne sont pas ceux où le soleil se couche, mais ceux où les enfants crèvent de faim. Les paysages tragiques ne sont pas ceux où les éléments se déchaînent, mais ceux où opèrent les gendarmes casqués (26 : *photographie de policiers casqués illustrant un article intitulé* : « La R.F.A. est-elle devenue un état policier ? », *Libération*, 3-4 novembre 1973 ; 27 : *photographies accompagnant les informations suivantes* : « Grèce / Des milliers de jeunes contraints de se cacher / Des soldats fusillés pour avoir refusé de tirer sur la foule », *Libération*, 21 novembre 1973 ; 28 : *photo légendée* : « Les blindés en action contre les étudiants réfugiés dans l'Ecole Polytechnique », *accompagnant le témoignage* : « Comment j'ai vu les révolutionnaires grecs tomber sous les balles fascistes », *Libération*, 23 novembre 1973). Pourquoi s'abandonner aux mouvements du ciel ?

Dans *Les Chiens de garde*, comprenez les gardiens de la culture bourgeoise, Nizan montre que les gendarmes ne sont pas tous casqués. Il appelle chiens de garde les intellectuels qui

320 Nizan a eu le pressentiment de ce que connaîtraient les jeunes après la guerre : le pessimisme.

321 Suffit-il de pratiquer le « tourisme culturel » pour être cultivé ?

322 On dissimule l'horreur de la guerre en montant en épingle la beauté des uniformes. Les tueries futures sont euphémisées par la présence rassurante d'une jeune polytechnicienne. Victoire du féminisme ?

323 « [...] pour le jour où les poissons seront évaporés » (*Aden Arabie, op.cit.*, p. 58).

324 *Ibid.*, p. 69.

325 « Il y avait des quantités d'échappatoires : que de portes pour n'aller nulle part » (*ibid.*, p. 66).

326 Dernière phrase du ch. 5 d'*Aden Arabie* : « Je suis arrivé. Il n'y a pas de quoi être fier » (*ibid.*, p. 92).

327 « Pourquoi, sans espoir dans le commerce humain, irais-je m'enfermer dans la Nature, lui accorder une confiance refusée aux vivants ? » (*ibid.*, p. 136).

défendent un point de vue selon lequel si tous les hommes étaient raisonnables, ils auraient les mêmes idées. Les pensées des hommes ne résultent pas du fait que les penseurs avaient une réponse encore inédite aux problèmes de l'humanité, mais du fait que ces penseurs vivaient d'une vie particulière dans un pays et dans un temps particulier et qu'ils s'étaient formés une opinion sur leur vie.

Certains intellectuels peuvent bien affirmer la mission humaine de la philosophie : « La guerre égale le droit » (29 : *photo : bustes de généraux, rapatriés d'Algérie*). Nizan rappelle que, en 1914, la plupart des intellectuels, tel Barrès (30 : *photo d'époque légendée : « Maurice Barrès : manifestation devant la statue de Jeanne d'Arc, en 1916 »*), suivirent les prescriptions des hommes politiques.

L'intellectuel bourgeois traite le peuple comme un enfant : il justifie son jeu, et ce jeu peut être le commerce (31 : *photographie de camion et de pont transbordeur légendée : « Hutchinson International : une vocation pour le commerce »*), et ce jeu peut être la guerre, par le rappel de sa mission spirituelle. Il identifie toutes les sociétés avec la société bourgeoise. C'est pourquoi, lorsqu'il défend sa société, il prétend défendre la Société.

La bourgeoisie exploite pour elle seule, massacre pour elle seule tout en faisant croire que son but est le bonheur de l'humanité.

Pour Nizan, l'intellectuel ne saurait être neutre : s'abstenir d'aborder un sujet c'est détourner l'attention de lui, c'est se rendre complice de son escamotage. L'intellectuel bourgeois contribue — même s'il s'en défend — au façonnement des esprits, à leur mise en condition. Nizan ne parle pas d'un autre conditionnement que celui de l'Université, du lycée, de l'école (32 : *phylactère accompagnant la photographie d'une jeune fille, illustration d'un article : « Mode / Un phénomène international ; le jean »*).

Dans *La Conspiration*, Nizan fait vivre un groupe de jeunes intellectuels, des normaliens. Ces jeunes gens ne veulent pas mener une existence de larves en nourrice en attendant d'être de brillants insectes de 50 ans³²⁸ (33 : *phylactères accompagnant deux photographies de Jean Gabin*³²⁹).

Mais il n'est pas si facile d'inventer sa vie, de refuser ce monde que l'on nous a préparé, de conformer le monde à la vie qu'on s'est choisie. Comment changer ce monde lourd et mou comme une grande méduse³³⁰ (34 : *phylactères accompagnant l'image du roman-photo : jeunes filles dans le foin*) ? Comment faire puisque nous sommes dressés à l'esclavage depuis notre enfance confortable³³¹ (35 : *papa, maman et bébé : photographie accompagnée du slogan : « Donnez toute l'année à votre enfant des compotes aux fruits d'été »*) ?

Tant qu'on est jeune, cependant, on vit dans le provisoire, rien n'engage les jeunes gens ni ne les lie (36 : *phylactère qui part de l'une des deux femmes « au foin »*). Ils jouissent d'une liberté enviable, celle de ne pas choisir (37 : *phylactères : dialogue entre les deux jeunes femmes*).

Pendant leur jeunesse, les intellectuels ne peuvent pas apprendre grand'chose sur le monde qui les entoure — à force de vivre parmi les Grecs et les Romains ou de faire, comme aujourd'hui, semblant (38 : *phylactères : dialogue supposé entre Johnny Halliday et Sylvie Vartan assis devant le Parthénon*).

Pour eux, qu'est-ce que la guerre du Maroc (39 : *carte*), l'insurrection à Canton (40 : *carte*), la grève générale en Angleterre, l'affaire Sacco-Vanzetti (41 : *photo extraite du film Sacco et Vanzetti*) ? Pour eux, il s'agit seulement de l'actualité, et ils partent en vacances !

Puisqu'ils se sont détachés de leur famille bourgeoise, ils s'imaginent que la révolution est faite. Bernard, le héros, se croit libre.

Paradoxalement, comme pour des militaires de carrière, la paix est, pour eux, une triste époque (42 : *phylactères : dialogue supposé entre Mlle Chopinet et des hommes politiques*). « Heureusement », éclate la crise économique de 1929. Elle met fin à la rumination fiévreuse de la

328 « Ils vous répondent que c'est gai, cette existence de larves en nourrice en attendant d'être de brillants insectes de cinquante ans » (*La Conspiration*, Paris, Gallimard, « Folio », 1973, p. 26).

329 La « revie » de Gabin dont on nous rebattait les oreilles.

330 *La Conspiration*, *op.cit.*, p. 30.

331 *Aden Arabie*, *op.cit.*, p. 62.

caserne (43 : *phylactère : Mlle Chopinet est supposée s'adresser à Georges Pompidou*³³²), à la ruminantion de Bernard et de ses camarades qui pensent comme lui et qu'il croit avoir librement choisis alors qu'ils font partie du même clan ou de la même clique.

Il pense qu'il a choisi sa vie, également. En effet, on ne peut consentir à vivre qu'en ignorant tout du style de sa mort et des formes de son vieillissement (44 : *phylactères : dialogue supposé entre deux jeunes gens hilares, en « uniformes » de jeunes*³³³).

Certes, Bernard n'est pas destiné au commerce. Il est normalien et peut se donner l'illusion qu'il n'appartient pas à la bourgeoisie. Pour sa famille, faire de lui un intellectuel, c'est faire admettre la possession de la fortune. L'esprit absout l'argent (45 : *photographie de Mireille Mathieu devant le Christ de Rio-de-Janeiro*). Dans ce milieu, les jeunes filles n'ont pas d'autre vocation que le mariage (46 : *phylactère accompagnant une vignette de roman-photo*³³⁴).

La famille compose des images rassurantes de sa cohésion (47 : *photo d'un groupe d'éléphants prenant un bain la boue ; 48 : photo d'une « prise de trompes »*³³⁵), même si Bernard couche avec sa belle-sœur, Catherine. Les événements extérieurs, la famille s'en étonne : 600 morts en Palestine ! Plus tard, on s'accoutume : la révolution en Espagne, l'annexion de l'Albanie (48 : *carte d'Europe*), la guerre en Chine...

Le couple illégitime ne connaîtra pas le bonheur : la femme se conforme trop au type de « femelle » à la mode (49 : *phylactères ajoutés ; photographie de deux jeunes filles plus ou moins potelées*³³⁶ ; *dialogue supposé : « — La femme se portera, ne se portera pas ... — potelée » ; en note : l. rayer la mention inutile*). Bernard, lui, veut contraindre Catherine à former avec lui un couple heureux selon l'idée qu'il se fait du bonheur. Or, pour elle, le bonheur réside dans l'hésitation. Il comprend qu'il s'est trompé de porte et décide de se venger. Il s'aperçoit qu'elle manquait d'imagination (50 : *phylactère partant de la bouche d'un homme jeune*³³⁷ ; *roman-photo*) et son corps de mémoire (51 : *phylactère ; même homme*). Il la trouve vieille, « comme toutes les femmes » (52 : *propos émis par l'une des « femmes au foin »*), c'est-à-dire prudente, horrible.

Un autre personnage, Philippe, devient adulte après une grave maladie. Il entreprend sa marche vers la mort après un sursis de vingt-deux ans (53 : *phylactères ; femmes au foin*). Nizan demande : « Fallait-il risquer la mort pour être un homme ? » (54 : *phylactère ; l'une des femmes au foin*). Peut-être.

La Conspiration nous dit : Il faut savoir sacrifier ce qui compte peu, choisir l'intensité³³⁸ (55 : *phylactère ; l'homme jeune en face de l'une des deux femmes ; roman-photo*). Telle est aussi la leçon d'Antoine Bloyé que nous nous proposons d'étudier.

Claude Herzfeld

Paul Nizan et la mort

[Ceci est le résumé subjectif, c'est-à-dire établi en tenant compte a posteriori des investissements personnels et des influences de l'esprit du temps, d'un mémoire de maîtrise soutenu à l'université de Haute-Bretagne (Rennes II) en mai 1972. C'est le travail d'un tout jeune homme, né en 1951, imprégné encore de l'esprit des classes préparatoires (hypokhâgne et khâgne) et de l'atmosphère post-soixante-huitarde, et qui pense avoir trouvé en Nizan l'intransigeance et la rigueur d'une interpellation critique sans concession ni illusions indues]

332 Rappel que l'armée est l'école du crime alors que les défilés militaires ou les prises d'armes nous invitent à jouir du spectacle.

333 L'après-68 : les années frivoles. Corvée de fête. Le conformisme de l'anti-conformisme.

334 Et dans celui des « femmes au foin » ?

335 Note qui se veut comique. Il n'y a pas que chez les animaux ...

336 La mode n'est pas seulement vestimentaire ...

337 Propos machistes d'un personnage. S'est-il bien regardé ?

338 Placé dans la bouche de certains personnages, le propos peut prêter à sourire.

*à la mémoire de M. Moïse Le Yaouanc qui fut,
dans l'année universitaire 1971-72, le directeur,
bienveillant, de cette maîtrise*

S'appuyant sur la présentation de Sartre, placée en tête de la réédition Maspero d'*Aden-Arabie* et qui a, de fait, « coloré » la lecture de Nizan pour toute une génération³³⁹, le mémoire présente le thème de la mort et le traitement qui lui est réservé dans l'œuvre comme des discriminants de choix pour faire le point sur les rapports de Nizan avec le réalisme socialiste. En effet, le constat est d'abord existentiel et Sartre parle en témoin, en proche :

Nizan voit toutes les vies à travers le froid carreau de la mort : elles deviennent à ses yeux des bilans ; son aliénation fondamentale, c'est son flair : il débusque toute espèce d'aliénation.³⁴⁰

La sensibilité particulière de l'auteur à la dimension mortelle de l'homme, son angoisse existentielle déterminent son regard et sa position, faisant de ce fait de l'engagement idéologique moins le résultat d'un raisonnement délibéré appuyé sur des considérations morales et politiques que le prolongement intellectuel et pratique d'un vécu viscéralement ressenti :

Nizan fit du marxisme une seconde nature ou, si l'on préfère, une Raison. Ses yeux furent marxistes ; et ses oreilles. Et sa tête. Il s'expliquait enfin son incompréhensible misère, ses lacunes, son angoisse : il voyait le monde et s'y voyait.³⁴¹

C'est mettre en avant les spécificités d'un engagement tout personnel, aspect qui devrait contrebalancer ce que la propagande a toujours de sec, de didactique, d'impersonnel. Sartre, on le sent, veille à réhabiliter la figure de l'homme et de l'écrivain Nizan, mise à mal par une venimeuse campagne posthume du Parti communiste français évoquée d'ailleurs à la fin de sa présentation. Le thème ou la figure de la mort a deux faces : l'aliénation à laquelle le mode capitaliste de production, dirigé par la toute puissante bourgeoisie, soumet la totalité des producteurs et qui est une mort dans le monde, prolongée parfois d'une mort volée ; la mort-intériorité qui est la catastrophe personnelle et intime à laquelle nul ne saurait se soustraire et que le militant voudrait tout de même sauver en lui trouvant un sens. Certes Nizan se veut toujours militant, et de nombreux textes, qui sont autant de prises de position, marquent son adhésion sans réserve aux principes même les plus étroits, même les plus contestables, du réalisme socialiste tel qu'il fut défini par Jdanov. Il va jusqu'à reprendre l'expression d'« ingénieurs des âmes », qui nous paraît si odieuse aujourd'hui, et, en théorie, il réduit l'art, conformément à la doctrine, à une technique de représentation véridique de la réalité dans son développement révolutionnaire, c'est-à-dire dans l'acheminement de la société vers le communisme et la société sans classes. Pourtant, et c'est là le fil rouge de tout ce travail, il y a comme un écartèlement foncier entre le militant et l'écrivain chez Nizan, particulièrement sensible sur ce point : le militant décrit et dénonce la mort de chaque jour, c'est-à-dire la vie aliénée par l'exploitation, et souligne le non-sens que représentent toutes les morts volées (accidents, usure prématurée du corps et de l'esprit dus aux conditions de travail, conséquences sociales, familiales et personnelles de l'exploitation : dépossession du propre, avortement et suicide) ; l'écrivain reste fasciné par l'événement irréductible que représente la mort intime et, par son style, il tente de mimer et rejouer pour son propre compte la catastrophe intérieure qu'est l'agonie ou l'irrépressible et lente progression du mourir en une âme et un corps.

C'est sans aucun doute cette tension constante et diversement surmontée (sans se résoudre toutefois) entre *un côté diurne* (qui est un combat dans le monde et qui propose un remède

339 Nous avons encore en main l'édition de la « petite collection » Maspero, troisième tirage de décembre 1970 : 20 500 à 28 000 exemplaires. C'est dire le succès de cette réédition !

340 Jean-Paul Sartre, « [Préface] », in Paul Nizan, *Aden Arabie*, Paris, Maspero, « petite collection », 1971, p. 36.

341 *Ibid.*, p. 40.

dialectique à l'aliénation) et *un côté nocturne* (l'angoisse primordiale devant ce fond sans fond, devant l'aliénation suprême que demeure la mort-intériorité) qui fait de l'œuvre de Nizan cette tentative inclassable et attachante, irréductible aux seules données du réalisme socialiste dont il se réclame tout comme à celles de son expérience des profondeurs, — moments inséparables comme les deux faces d'une même médaille, d'une même pièce de monnaie, le grand problème de l'auteur étant de *maintenir l'unité* sans trahir ni la vérité intime ni la promesse faite aux autres comme à soi.

La mort de chaque jour

« Le surréalisme est né d'une prise de conscience de la condition dérisoire faite à l'individu et à sa pensée, et du refus de s'en accommoder », écrit Jean-Louis Bédouin³⁴². Si l'on remplace « surréalisme » par « marxisme », cette phrase définit assez bien le rapport qu'entretient Nizan avec son engagement communiste. Les débats théoriques sur le capital et l'économie ne l'intéressent guère, son engagement est un volontarisme de portée éthique qui souhaite englober l'homme tout entier : pas seulement l'homme au travail, l'homme producteur mais surtout l'homme dans sa vie quotidienne, dans ses loisirs, dans sa vie sexuelle, l'homme face à la mort. Nizan écrit d'ailleurs à propos du surréalisme dont il critique par ailleurs l'idéalisme intemporel : « Il n'y a pas de raisons pour se refuser à l'étude du rêve, de l'amour : le matérialisme dialectique ne doit rien laisser en dehors de son activité.³⁴³ » Au risque de perdre toutefois, au nom d'un humanisme totalisant, une part notable de sa rigueur dialectique ! Et il arrive à notre auteur d'avoir des rapports timides mais précis avec l'inconscient : « Aussi longtemps que les hommes ne seront pas complets et libres, assurés sur leurs jambes et la terre qui les porte, ils rêveront la nuit.³⁴⁴ »

L'espoir révolutionnaire va-t-il jusqu'à cet espoir d'assomption ? Pas tout à fait sans doute mais cette phrase admirable livre la tonalité même d'une entreprise et le ressort de son élan : jamais Nizan ne sacrifiera les aspects non-dialectiques – ou moins dialectiques – de son engagement, faisant de celui-ci avant tout une adhésion à une vision globale de l'homme et un investissement de toute la personne.

Ce qui émeut Nizan et le met en marche, c'est une révolte personnelle et viscérale envers la vie aliénée, souffreteuse et mesquine, imposée à chacun par le monde bourgeois où il naît :

Aimer la vie qu'ils nous font ? Assemblez des familles provinciales, des prospectus, des examens, des jeunes filles bien élevées, des basses figures d'officiers instructeurs, des putains accoudées sur de faux marbres, des avenues noires, des leçons à trente francs l'heure et la table kantienne des valeurs, vous êtes des hommes. Voilà de quoi combler votre jeunesse.³⁴⁵

L'aliénation propre à la vie quotidienne est évidente et elle induit une fausse conscience qui trompe sur les valeurs. Son principal ressort est la réification c'est-à-dire le traitement comme autant de choses quantifiables, voire de pièces seulement mécaniques, de pièces de rechange, des ressources humaines mises en jeu par le système capitaliste. Il faut à Nizan le voyage à Aden pour comprendre cette réification, qui lui apparaît, là-bas et de là-bas, comme en une épure. Il vit, en ce comprimé d'Europe, en une atmosphère chauffée à blanc par les impératifs coloniaux les plus brutaux, la « mort de l'homme », de l'humain, puisque l'expérience de l'économie à l'état nu, décanté jusqu'à l'essence, ne laisse rien subsister sur ses marges. L'exploitation y apparaît sans phrase ; manque le masque des justifications qui fleurissent en Europe métropolitaine. Les fonctionnaires de la colonisation sont les premières victimes du système qu'ils imposent aux colonisés : ils n'existent que par lui qui leur impose toutes ses volontés et qui les élimine lorsque

³⁴² Jean-Louis Bédouin, *Vingt ans de surréalisme*, Paris, Denoël, 1966, p. 9.

³⁴³ Paul Nizan, « G. Vassalo : *La Révolution humaine* ; Ramon Fernandez : *Le Pari* ; X... : *Le Pétrole* ; René Guillot : *Histoire d'un blanc qui s'était fait nègre* ; J. Romains : *Les amours enfantines* ; A. Breton : *Les vases communicants*», *L'Humanité*, 16 décembre 1932, p. 4 (publié, pour la seule partie sur André Breton, in Susan Suleiman, *Pour une nouvelle culture*, Paris, Grasset, 1971, p. 46).

³⁴⁴ P. Nizan, *Antoine Bloyé*, Paris, Librairie générale française, « Le Livre de poche », 1971, p. 262.

³⁴⁵ *Id.*, *Aden Arabie*, *op.cit.*, pp. 63-64.

leur utilité n'est plus évidente. Tous les instants de leur vie sont soumis à la machine qui a fait de la marchandise le problème central et structurel de la société comme du social : la relation entre hommes est devenue un rapport marchand. La révolte de Nizan qui ne veut pas s'en tenir aux cris écrits part tout entière de ce terrible constat dont il est possible d'examiner les conséquences pour chaque classe sociale.

Les patrons, les grands bourgeois qui semblent les maîtres de la machine n'en sont, eux aussi, que les servants même s'ils en obtiennent de substantielles compensations matérielles. « Faux hommes d'action »³⁴⁶, ils sont les plus purs modèles de l'homme réifié, soumis aux fluctuations des changes, aux mouvements des escomptes et des marchés. Ils croient décider et sont déterminés par des influx aussi subtils que ceux des astres mais bien plus impérieux. Dévorés par l'inhumain qu'ils contribuent à entretenir et à développer, ils deviennent des hommes abstraits, perdus dans le royaume abstrait et dépersonnalisé des signes, des hommes seuls, isolés en leur avoir, dépossédés de leur être. Parfois, pour restaurer en eux un semblant d'être et entretenir une manière d'intériorité, plus ou moins exquise, plus ou moins sophistiquée, ils ont recours à tous les alibis de la culture : grande musique, classiques du théâtre et de la littérature, de la peinture ; mélomanes, esthètes et collectionneurs, ils ne se rendent même pas compte que, sur ce plan aussi, ils accumulent, capitalisent et monopolisent les mots et les idées, les formes et la beauté, les œuvres et les artistes. Le grand bourgeois détourne la culture pour colmater ses propres brèches et n'y arrive pas forcément.

La couche sociale que Nizan connaît le mieux, qui est celle dont il est issu, qui est celle où se hisse Antoine Bloyé (dont le destin est celui du père de l'auteur), est la petite bourgeoisie qu'il décrit longuement, avec ses us et coutumes, dans son premier roman *Antoine Bloyé*. Les traits de réification, déjà notés chez les grands patrons, se retrouvent ici à peu de chose près : abstraction, solitude... Mais la précarité de cette situation sociale, classe-tampon, courroie de transmission entre les grands chefs (entités brumeuses et quasi transcendantes) et les ouvriers (le prolétariat, la main d'œuvre toujours un peu méprisée) secrète une idéologie particulière qui nourrit une métaphysique et une morale, celle du juste milieu. Séparée des prolétaires mais à peine au-dessus de leur condition, susceptible par un coup du sort ou un décret des puissances d'en haut de se trouver ravalée au niveau du prolétariat, la petite bourgeoisie a tendance à se crispier sur ses acquis et à souligner par tous les moyens sa différence. Et cette idéologie est un mode de vie qui englobe tout l'homme en tous ses instants. Telle est l'expérience d'Antoine Bloyé : issu d'un prolétariat plus rural qu'urbain, il est d'abord ajusteur à Paris et se trouve pris dans l'expansion technique et commerciale des chemins de fer, notable entre 1880 et 1914. Passant par les Arts et Métiers, il devient contremaître et entre dans le monde fermé des petits chefs. Il va y faire sa vie : il épouse la fille de son chef de dépôt et commence pour lui une vie mesurée à une aune double et une. D'un côté, le travail avec ses contraintes, ses routines et les responsabilités qui s'alourdissent, de l'autre la vie domestique avec ses normes et ses rites, ses usages et ses interdits, sa conjugalité étroite et sourcilieuse. Des deux bords c'est le devoir qui prime et qui ne laisse de place ni au repos, ni à la fantaisie, ni à l'imagination. Bloyé ne prend conscience que sur le tard, et trop tard, de la terrible routine qui lui a volé sa vie : c'est au moment où son corps usé par le surmenage commence à le lâcher qu'il éprouve un grand découragement et la perte de ses repères. Il éprouve aussi le sentiment d'avoir trahi sa classe d'origine : il se sent abstrait et solitaire. Sa mise à la retraite déclenche chez lui, comme chez l'adolescent, la ruée ou plutôt la renaissance du désir, éperdu, de toutes les jouissances manquées, désormais impossibles, il voit mourir en lui avec consternation ce qu'il tient encore pour « l'homme moral »³⁴⁷. La venue de sa mort et le rituel qui accompagne celle-ci permettent à Nizan de révéler qu'avec le sexe, la mort est le point aveugle de cette vie petite bourgeoise qui fait tout pour écarter le trouble provoqué par la sensualité débridée comme par la trop proche décomposition organique. Une répulsion incoercible se masque sous les clichés et les exorcismes des convenances. Pourtant Antoine Bloyé chemine vers sa mort avec une conscience de plus en plus vive de la catastrophe qui l'atteint et il voit coïncider en cet événement innommable le

³⁴⁶ *Ibid.*, p. 100.

³⁴⁷ P. Nizan, *Antoine Bloyé*, *op.cit.*, p. 268.

point final d'une vie de traître – il sent désormais avoir trahi tout du long ses engagements originels – et le désastre intime et inévitable. Bloyé, faute de temps, faute de culture personnelle, prisonnier de l'idéologie du juste milieu, n'a pas l'alibi esthétique, spirituel, moral ou culturel qui lui fournirait la matière d'une nouvelle illusion ; et il regrette surtout le sentiment de solidarité, voire de fraternité, qui lui semble partagé par les prolétaires qu'il voit vivre à côté de lui et qu'il a sous ses ordres.

À la solitude, à l'individualisme bourgeois, le prolétariat semble en effet opposer le sentiment de la communauté ouvrière, un sentiment de classe qui prépare au combat et qui réchauffe les cœurs dans l'union. Mais cette revanche apparente sur leur sort ou cette compensation en partie illusoire n'empêchent pas les prolétaires de vivre une vie doublement aliénée. Leur travail est aliéné puisqu'ils sont privés des bénéfices de leur production et que leurs efforts, évalués à une aune purement quantitative, sont considérés comme ceux d'objets agissants auxquels l'on ne paie que le strict entretien de leur force de travail. Leur vie quotidienne est aliénée et par les impératifs journaliers du travail et par les règles morales implicites qui cadennassent leur monde et qui sont proches des normes petites bourgeoises. Même si, aux marges, les ouvriers par une pratique du concubinage plus répandue que dans les classes bourgeoises, par certains excès qui sont leurs seules soupapes de sûreté, desserrent un peu le carcan, en gros leur rythme de vie est apprécié par eux-mêmes selon des normes qui leur échappent et qui reflètent, à leur niveau, l'idéologie du juste milieu : le bon ouvrier est travailleur, économe, ponctuel, obéissant, bon mari et bon père de famille... Ces conceptions empruntées et imposées leur proposent une fausse image d'eux-mêmes et elles contribuent, en particulier, à habiller en coup du destin, en banalité liée au sort commun, les péripéties qui jalonnent toute une vie de travailleur : l'amour du métier et du travail bien fait, plutôt fréquent, masque l'usure infinie et quotidienne de leurs forces vives ; certains accidents qui sont les pures conséquences du machinisme en expansion sont attribués au hasard, à la malchance ou à la maladresse de l'ouvrier... Malgré donc un sens plus vibrant de la communauté et l'espoir de se réunir un jour dans un combat légitime, le prolétariat n'a encore à opposer à la culture et au monde bourgeois que l'embryon d'une culture propre. Les linéaments de cette dernière, déjà perceptibles à l'écrivain qu'est Nizan, lui permettent toutefois d'esquisser, quand il parle de la mort en ses divers avatars, un éventail interprétatif qui va du sens au non-sens sans esquiver le mystère.

La mort : sens et non-sens

Dans la perspective de l'efficacité militante et de la lutte révolutionnaire, l'œuvre romanesque de Paul Nizan nous offre deux cas de morts que l'on pourrait dire exemplaires car elles se situent aux deux bouts de la chaîne du « sens » qu'il entend instaurer : le déraillement d'Aurillac (*Antoine Bloyé*) et la mort de Paul (*Le Cheval de Troie*). D'un côté la mort la plus volée, la plus stupide, la plus absurde : l'accident du travail, de l'autre la mort dans une manifestation, abattu par les gardes mobiles, mort de vaincu en apparence mais surtout mort de militant qui prend, dans la perspective de la lutte révolutionnaire, un sens humain et même héroïque : il s'agit d'une mort dont le risque a été assumé et qui est sauvée par le sens qu'elle prend, une mort pleine d'avenir. Elle est la négation dialectique de toutes les autres morts volées et elle les rachète ainsi. Entre les deux s'étagent, de façon *quasi* médiévale, pourrait-on dire, des morts diversement volées et la galerie des traîtres qui se sont faits à un moment les complices plus ou moins actifs de la machine sociale qui tue.

C'est, lors du déraillement d'Aurillac, Antoine Bloyé qui remplit le rôle du chef : il a la corvée d'aller prévenir les femmes des accidentés, il doit leur annoncer la mort de leurs maris. Il prend conscience à cette occasion de l'aliénation qui est celle des employés des chemins de fer comme de la sienne et de l'absurdité sans nom d'un accident qui n'a rien d'un coup du sort. Il doit débiter aux veuves les pieux mensonges de circonstance mais celles-ci n'en sont pas dupes qui s'écrient : « Vous nous prenez nos hommes, vous nous les rendez en bouillie... Compagnie d'assassins ! »³⁴⁸. Rien ne s'interpose alors entre l'obscurité matérielle, tangible, pesante et glaciale

³⁴⁸ *Ibid.*, p. 135.

des corps morts ramenés chez eux à bras d'hommes (à quoi se résume cette mort qui n'est pas vécue de l'intérieur mais qui s'impose comme un fait brut, extérieur) et la conscience éclairée que le petit chef voudrait avoir de l'événement : il n'y a pas de sens possible ! Pire, Bloyé prend soudain en compte toutes les petites réflexions de la vie de tous les jours sur le manque de finalité humaine que revêtent les mille et un petits gestes de chaque instant, actions machinales et fragmentaires qui ne cessent de se chasser les unes les autres, et tout cela s'agglutine soudain en un seul magma de non-sens, de non-être, dans la conscience insupportable de la spoliation et de l'absurdité. Jamais encore Antoine Bloyé ne s'est senti aussi vacant, aussi traître par rapport à sa classe d'origine que devant ces cadavres qui ont perdu leur visage !

La décision de se faire avorter (illégale à l'époque) semble relever de la seule liberté de la femme ou du couple, l'arrivée d'un enfant non désiré être le fait d'une négligence, d'une imprudence ou d'une fatalité. Mais quand il s'agit d'une famille d'ouvriers comme celle des Cravois dans *Le Cheval de Troie*, l'enfant n'est pas rejeté en tant que tel, c'est seulement qu'une mère de famille ouvrière qui élève déjà trois jeunes enfants a atteint la limite de ses forces, que les moyens financiers du couple ne permettent pas ce surcroît de charges. Bref, c'est le contexte socio-économique qui explique la décision désespérée d'une mère qui risque sa vie pour écarter de son quotidien une intolérable contrainte supplémentaire. Albert Cravois ne s'éclaire toutefois que confusément cette situation de détresse qu'il partage avec Catherine. Il fait mal le passage, en sa conscience, de la lutte sociale qu'il mène avec les autres à ce malheur qui le frappe en son intimité. Il sent pourtant qu'en s'engageant dans cette affaire d'avortement, il met en route le Grand Mécanisme, celui qui broie, et n'est pas vraiment sûr de faire le bon choix : Catherine va mourir d'une hémorragie consécutive à son avortement dans l'après-midi même de la grande manifestation qui rassemble les forces révolutionnaires. La découverte du corps de Catherine, juste avant, déclenche chez Albert un mouvement irrépressible de rébellion qui le jette dans la lutte avec frénésie. Mais c'est là la part dialectique, sociale, extérieure de cette mort, elle aussi volée, sa part nocturne et secrète se déroule à l'intérieur de la conscience même de Catherine, vivant son agonie que l'écriture déploie en sa propre spirale...

Dans *La Conspiration*, le jeune Normalien Bernard Rosenthal, issu de la meilleure bourgeoisie juive et financière parisienne, représente un cas singulier et atypique en apparence car l'on peut assimiler son suicide à une mort socialement volée bien qu'il s'agisse bien plus ici de l'influence d'une culture et d'une idéologie que de celle des strictes contraintes économiques. Amoureux de sa belle-sœur, Kate, ce dernier vit cet amour et leur liaison de quelques jours dans le sentiment de l'interdit et de la transgression et avec une exaltation romantique — idéologie entretenue et développée par son éducation idéaliste et bourgeoise — qui le pousse à des revendications absolues : que Kate quitte tout pour lui ! Mais celle-ci ne partage en rien cette exaltation et refuse le scandale qui éclate tout de même et que la famille s'efforce d'étouffer. Le parti de l'ordre ou du *statu quo* où se range Kate avec tous les autres l'emporte sur le sentiment débridé et Bernard voit dans le suicide une victoire symbolique possible sur ce complot. Mais cette mort dictée par un romantisme de mauvais aloi et des velléités de révolte sulfureuse est volée, c'est-à-dire récupérée, par la famille qui invente en un trait de génie idéologique ce que sera la légende familiale : leur fils a été soumis à l'influence délétère du groupe de camarades communistes qu'il fréquentait, des idées perverses l'ont détourné du droit chemin et, pour eux et les bourgeois de leur milieu, la figure de Bernard devient celle d'une triste victime non celle d'un révolté faisant montre de bravade et de panache.

Les traîtres jouent chez Nizan un rôle bien particulier. Certes, de par son action effective, déployée dans la vie concrète, chacun d'eux se met à un moment au service de la machine qui tue, qui écrase, mais rien de stéréotypé en eux, rien du vil mouchard stipendié et ricanant : Antoine Bloyé, Pluvinage, Lange sont des hommes bien individualisés, compris dans leur profondeur et dans leur douleur, leur peur de vivre comme de mourir. Leur trahison les déchire d'abord eux-mêmes et nous sommes là loin de toute propagande et de la seule volonté de prouver le bon droit. Nous sommes dans la dimension la plus propre à Nizan, celle qui s'ingénie à comprendre l'humain, tout l'humain, et le héros dit négatif est toujours montré de façon nuancée et présenté plus comme un

spolieur spolié, un voleur volé dont la mort même lui est arrachée que comme un cynique et impénitent matamore du vice. Que penser en effet de la mort d'Antoine Bloyé ? Bien que classée comme « mort naturelle » est-elle moins volée que celles que nous venons d'analyser ? Loin de là : il meurt volé et de sa vie et de sa mort parce qu'il est un traître. De par sa trahison (bien qu'elle soit plus passive qu'active) il s'est privé de tout sens humain, en particulier il s'est privé de la possibilité de risquer sa vie pour quelque chose qui fasse un jour sens : sa mort, réduite à son inexorable dégradation biologique (d'ailleurs hâtée et aggravée par le surmenage et le souci), n'est qu'un pur et simple non-sens. Un non-sens que Nizan toutefois écrit aussi de l'intérieur...

D'où naît la trahison agissante, en acte ? D'un sentiment de marginalité, sans doute, de l'impression plus ou moins légitime en fait d'être définitivement, *dans son essence*, un laissé-pour-compte ou un raté. C'est le cas de Pluvillage dans *La Conspiration* : son père était chef du bureau des inhumations à la Préfecture et ne fréquentait que des géomètres des cimetières et des employés de pompes funèbres. Il semble au fils avoir hérité par atavisme d'une manière d'exclusion qui le place d'emblée « dans les coulisses de la vie »³⁴⁹, du côté de tout ce que la société rejette et élimine. Il n'arrive pas à s'intégrer au groupe des Normaliens non plus qu'à la cellule communiste où il est entré pour tenter de surpasser ses camarades de l'École. Par hasard, chez un autre militant, il reconnaît un chef communiste clandestin et, accablé par la vision soudaine du Parti comme d'un parti destiné à être vaincu et écrasé, humilié par une nouvelle rebuffade de la part d'un proche, il court aux Renseignements généraux pour dénoncer la retraite du clandestin. Ceci une fois fait, figé dans son essence enfin accomplie, ayant enfin mérité le mépris dont il se sent accablé, il entre dans une temporalité sans avenir ni écoulement qui équivaut très exactement pour lui à la mort : incommunicabilité, pétrification, solitude...³⁵⁰.

Lange, dans *Le Cheval de Troie*, est un personnage-problème comme les aimait Dostoïevski. Vivant avec l'omniprésente idée de la mort, de sa mort, ce personnage professe un nihilisme plutôt primaire que Nizan identifie à une manière de négativisme proprement bourgeois car « il est plus radical de nier le monde que le monde bourgeois »³⁵¹. De fait l'attitude de Lange résulte d'une extrême crispation de sa part sur son origine sociale : il se sent *bourgeois* par essence comme Pluvillage se sent raté. D'une part il n'est aucunement convaincu de la légitimité de cette position et de tout ce qu'elle implique mais, d'autre part, il ne saurait s'en imaginer ni même s'en souhaiter une autre. De fait il éprouve un immense ressentiment envers les prolétaires, monde où il perçoit tout de même un espoir et dont il est *absolument* exclu, et c'est moins pour défendre ce qui pourrait apparaître comme ses privilèges que par l'effet d'une haine inconsciente mais viscérale que, lors de la grande manifestation qui est au cœur du livre, il va tirer sur les ouvriers qui défilent et protestent et se retrouver avec les fascistes. Il n'est pas fasciste au sens strict car il n'a aucune illusion sur aucune des réalités du monde qui l'entoure et nulle confiance non plus en quelque supériorité de race ou de classe (on l'a vu). Il en résulte pour lui une attitude constante, mi critique mi cynique, qui, pour Nizan, est le fruit de « l'intelligence ennuyée »³⁵², de celle qui peut conduire les intellectuels bourgeois de son époque à un compagnonnage équivoque avec le fascisme. Car l'on peut rapprocher, en plus d'un point, le destin de Lange de celui de Drieu la Rochelle (dont il semble bien que Nizan ait fait ici son modèle). Nizan prédit à Drieu qu'il mourra seul au milieu du champ de décombres intellectuel que son rôle de cynique bourgeois le contraint à étendre de tous côtés : se définissant comme « petit-bourgeois »³⁵³, professant ainsi une mythique excellence du juste milieu, Drieu méprise le peuple autant que la grande bourgeoisie et ne veut croire qu'aux quelques moments paroxystiques de l'existence, ceux de l'héroïsme guerrier et solitaire qu'il décrit en

349 P. Nizan, *La Conspiration*, Paris, Librairie générale française, « Le Livre de poche », 1965, p. 245.

350 Ce profil est déjà celui du collaborateur tel que Sartre le tracera plus tard (Jean-Paul Sartre, « Qu'est-ce qu'un collaborateur ? », *La République française*, août et septembre 1945 ; publié in Jean-Paul Sartre, *Situations, III*, Paris, Gallimard, 1949, 1976, pp. 43-62).

351 P. Nizan, *Le Cheval de Troie*, Paris, Gallimard, 1968, p. 54.

352 *Ibid.*

353 p. Nizan, « Deux livres de Drieu La Rochelle : *Socialisme fasciste*, *Journal d'un homme trompé* ; W. Faulkner : *Sanctuaire*, *Tandis que j'agonise* », *Monde*, 25 janvier 1935, p. 10 (publié in S. Suleiman, *Pour une nouvelle culture*, *op.cit.*, pp. 71-75 pour la partie sur Drieu uniquement).

quelques belles pages d'un lyrisme froid et haché dans *La Comédie de Charleroi* par exemple. En dehors de ces instants privilégiés où il n'est lui-même que parce qu'il est *hors de lui*, l'homme se traîne dans la vie de tous les jours comme une épave ou un mort-vivant, obsédé par l'idée de la mort et celle de la décadence propre à l'époque qui n'est que la projection sur le monde de sa propre déchéance. Ne restent que le recours aux mythes, résolument fascisants pour Drieu, et une mort volée voire forcée...

Dans le monde aliéné de la vie de chaque jour, Pluvinage puis Lange nous ont donné l'image de personnages qui parachèvent de leurs propres mains, par la trahison, par un acte irraisonné, plus fort qu'eux-mêmes, le non-sens qu'est leur vie et que sera leur mort. Ces intellectuels, épuisés mais lucides, arrivent au bout des subtilités et des faux-semblants de la pensée bourgeoise mais, à force d'intelligence dissolvante, ils ne débouchent que sur la mort, fût-elle morte en pleine vie, faute de croyance ou d'espoir en l'homme, en son avenir... Dans ces portraits, Nizan n'a toutefois jamais sacrifié à la propagande ni au manichéisme, il a voulu associer à l'efficacité militante la clarté d'un regard critique qui ne se masque pas les gouffres et qui comprend plutôt que de condamner. Mais il lui fallait bien placer en regard de toutes ces vies, de toutes ces morts volées, en regard de tant de victimes volontaires ou involontaires, une mort qui soit à la dimension de l'homme nouveau qu'il rêve de voir s'instaurer.

C'est le sens de la mort de Paul (dans *Le Cheval de Troie*), la seule qui, dans une perspective révolutionnaire, ait vraiment *un sens* ! Cet homme était un cadre clandestin du Parti, à l'époque traqué pour complot, une sorte de révolutionnaire professionnel comme les concevait Lénine. De ce fait, arrivé dans la ville peu de jours auparavant, il n'était pas vraiment inséré dans le réseau vivant et journalier des militants ordinaires qui ont organisé et animé avec lui la manifestation où il a trouvé la mort. C'est sans doute pourquoi l'on n'a de lui aucun portrait intérieur ou intime et sa mort est rapportée de l'extérieur à travers le témoignage des camarades qui étaient à ses côtés. La vie comme la mort de ce passant restent quasiment abstraites et peuvent de la sorte mieux se confondre avec le « chiffre » unique qu'elles veulent présenter : une mort qui est le fruit d'une vie consacrée à la lutte des classes et qui incite ceux qui en subissent le choc à la vengeance et au sacrifice. Cette mort est un signe éminent de la dignité du prolétariat en lutte et une incitation à continuer de revendiquer cette dignité par tous les moyens : elle donne un sens humain à la mort. C'est une mort militante, enfin digne de l'homme combattant son aliénation, une mort sauvée qui nie dialectiquement toutes les autres morts volées mais l'on sent ici tout l'effort, sévère, de Nizan pour parvenir à la décrire et à l'inclure dans sa propre vision de la mort : il semble en effet plus hanté, personnellement, en tant qu'homme et qu'écrivain, par l'approche et le déploiement, dans l'angoisse croissante, de la mort personnelle, de l'inéluctable fin d'une conscience reprise par la nuit sans fond. L'on peut même dire que son style propre naît souvent de cette aspiration, d'un mouvement ambivalent de fascination-arrachement où l'écriture, avec le personnage, se laisse d'abord aller à ce qui l'entraîne pour se reprendre par éclats dans l'exigence de voir et de savoir, de comprendre, ce qui induit une seule et ample modulation écrite se déroulant parfois en une manière de spirale s'étrécissant avec lenteur.

Écrire, mourir, ou du style

L'idée de la mort et de *sa* mort est en chacun plus ou moins insistante, vigilante. Nous avons vu avec Sartre à quel point cette idée tenaillait Nizan et l'écrivain a souvent essayé de l'approcher sans trop détourner le regard, sans céder entièrement, malgré le vertige, à sa fascination nocturne tout en éprouvant l'immensité du risque. En ces instants il connaît et réinvente la corrélation intime de l'écrire et du mourir ; le rapport foncier entre l'écriture et la mort ne saurait en effet être négligé, pourtant il est difficile à cerner. Nous l'éprouvons avec le cas de la petite Marie-Antoinette Bloyé.

Condamnée par les médecins dès sa naissance, la petite fille n'est qu'une petite « vie-pour-la-mort »³⁵⁴ : chez elle, avec la conscience même d'exister, s'est installée celle de sa fin inéluctable et proche. Cette enfant singulière « porte » pour ainsi dire sa propre mort qu'elle finit par

354 Expression forgée par nous sur le fameux « être-pour-la-mort » ou « pour-mourir » de Martin Heidegger.

« enfanter », émanation pure de son petit corps. Son court passage chez les Bloyé introduit ces derniers dans les marges de la vie ordinaire, les contraint à un combat de tous les instants où chaque bouffée, chaque pas, chaque bouchée est une épreuve et une victoire précaire. Mais l'enfant tue le sommeil de ses parents et ouvre dans leur quotidien la béance du fond sans fond où chacun doit à son tour s'anéantir : le plus puissant révélateur de ce gouffre toujours patent, ce sont les paroles mêmes de la petite. Elles font surgir sans cesse, sous la familiarité à peine dévoyée des vocables, une « inquiétante étrangeté ». L'enfant ne manie pas le langage pour en exploiter l'aspect utilitaire ou normatif mais, perdant toute instrumentalité et le souci de la référence, ses propos ne s'efforcent pas non plus de « mesurer » ou de « charmer » la mort : ils en sont la langue la plus pure, la plus exacte. Nourris d'une sagesse inconnue et profonde, naissant d'une antériorité innommable, ces oracles effraient et évoquent la poésie comme la folie : « Quand on tue les oiseaux la nuit / Les oiseaux noirs se forment en pluie... »³⁵⁵. Marie-Antoinette aborde des plages du langage antérieures à la réflexivité de tous les jours, elle fait un usage primitif, poétique du langage, frappé du sceau de la mort. Il est clair que cette présence, que ce portrait ne peuvent en rien contribuer à la perspective militante de l'œuvre où la courbe de son destin apparaît comme un tracé prémonitoire de la déchéance de son père et comme l'occasion, pour l'auteur, d'expérimenter le langage des profondeurs qu'il mettra aussi en œuvre pour dessiner l'agonie de Catherine Cravois et les dernières années d'Antoine Bloyé.

La longue description de l'agonie de Catherine ne se déroule pas selon la progression linéaire habituellement propre au récit, mais elle vrille comme une spirale vers le moment fatal. Le temps se fait cyclique : langage et écriture reviennent sans cesse sur eux-mêmes pour mieux pénétrer l'état physique et psychique créé par l'hémorragie, mais avec un décalage à peine perceptible qui dénonce par là que la spirale a fait un tour complet et qu'elle s'approche du centre. C'est le propre de la mort et de ses lentes approches que de suspendre et de métamorphoser le temps humain, le temps des horaires et des horloges. Nous entrons ici dans une temporalité tourbillonnaire (dans un tourbillon au ralenti, il est vrai) qui est celle de la mort et celle de l'écriture propre au récit en train de mimer cette lente descente spiriforme vers le point aveugle, central, final. En ces spires successives il ne se passe rien de notable d'un point de vue événementiel : c'est une tentative réitérée pour saisir en ses postures mouvantes et déformantes un « état » labile, étrange et évanescent. Il s'agit moins d'ajouter par la reprise que de suggérer l'épaisseur d'un enveloppement de plus en plus général, un « émoussement » croissant qui correspond à celui des sensations et impressions de Catherine... Les phrases s'allongent, se convulsent puis s'émoussent elles-mêmes (nous sommes au plus loin des formules à l'emporte-pièce des pamphlets !). Dans ces quelques pages (à placer en strict contrepoint au temps de la manifestation et donc de la lutte, *quasi* concomitant), nous voyons Nizan ramener pour quelque temps, le mouvement d'écrire à son usage le plus fondamental et le plus abyssal. Certes, il ne devient pas pour autant poète et ne noie pas non plus son récit sous les flots de l'inconscient, il maintient, par accès, les interventions d'une conscience diurne, narratrice et judicatrice. Toutefois ces pages sont presque tout entières du côté nocturne, du côté du style pur, de l'expérience du mourir.

Comme celles, plus diffuses, moins ramassées cependant, qui sont consacrées à la déchéance d'Antoine Bloyé. Avec sa « dégringolade »³⁵⁶, c'est-à-dire sa mise à l'écart en raison d'une erreur dans la fabrication des obus pendant la première guerre mondiale, commence le désœuvrement d'Antoine. Ce loisir involontaire, cette vacance par rapport au monde dit actif lui permettent de prêter désormais plus d'attention aux phénomènes de l'inconscient, à ses rêves et à ses désirs inavoués. Les « calembours et paraboles »³⁵⁷ du sommeil ou du rêve éveillé tiennent de plus en plus de place en son esprit et il sent renaître en lui le Grand Désir sous la forme d'une attention passionnée, mais tout à fait vaine puisque coupée de tout accomplissement, au corps solaire et irradiant de toutes les passantes... L'Éros fondamental ainsi déferle et reflue... Mais c'est le chapitre XX du roman qui nous propose un premier exemple complet et détaillé de l'écriture

355 P. Nizan, *Antoine Bloyé, op.cit.*, p. 155.

356 *Ibid.*, p. 250.

357 *Ibid.*, p. 261.

tourbillonnaire que déploiera, dans *Le Cheval de Troie*, la description de l'agonie de Catherine. Soudain, en effet, sur le trottoir de la rue de Tolbiac, Antoine Bloyé est saisi par l'intuition pure, absolue et foudroyante qui est celle de *son propre devoir mourir*. Il s'en trouve séparé du monde ambiant qui continue à aller son cours. Il est retranché du monde désormais, pour lui plus rien n'est possible, plus d'avenir, ni de projets. Il se sent surnuméraire, sa vie ne lui est donnée ou plutôt maintenue que par dessus le marché... Vie creuse, inutile qui ne manque ni ne profite à personne... Vie de traître dépossédé *in extremis* des quelques biens illusoire qu'il a cru pouvoir acquérir et thésauriser... Vie de solitaire, à distance de sa femme, aux antipodes assurément d'un fils dont il ressent l'éloignement patent ; il vit dans ce qu'il éprouve comme l'hostilité des siens... Ce chapitre procède par plages successives de langage qui se chevauchent un peu car la progression « narrative » est quasiment nulle, la pensée ne cesse de revenir sur ses pas, sur ses thèmes, à l'intuition centrale et fatale. La mort est le centre vide et silencieux de ce tourbillon mental et verbal. Le style est celui d'une pensée et d'un sentir murés dans leur ressassement : l'insistance de l'auteur qui, ici, n'épargne pas son lecteur à la valeur d'une expérience vécue, extrême et personnelle, l'expérience même du mourir, pressentie et comme projetée, recréée à partir de l'expérience des autres (plus particulièrement celle de son père), revécue par empathie dans et par l'acte d'écrire... Mais qu'entendre alors par style et par écriture ?

Selon les concepts pensés par Roland Barthes dans *Le Degré zéro de l'écriture*, le style s'oppose à l'écriture comme le viscéral au conventionnel, comme le symbole incarné au signe socialement lisible : « Des images, un débit, un lexique naissent du corps et du passé de l'écrivain et deviennent peu à peu les automatismes de son art ³⁵⁸ » ; tel est le *style*, « langage autarcique qui ne plonge que dans la mythologie personnelle et secrète de l'auteur »³⁵⁹. En contraste, l'*écriture* est composée des signes patents qui annoncent la convention littéraire et contribuent à installer le lecteur dans une temporalité et un espace bien circonscrits et marqués comme « fictifs ». Par exemple, l'on peut considérer que Nizan insère sa pratique littéraire dans un type d'*écriture* romanesque traditionnel. Il en respecte toutes les principales conventions : le *passé simple*, temps dominant de la narration dans ses trois romans ; le point de vue d'un *narrateur omniscient* qui raconte à la troisième personne dans *Antoine Bloyé* et *Le Cheval de Troie* (il n'y a que dans *La Conspiration* qu'il essaie de faire éclater ce narrateur idéal au moyen de procédés non moins romanesques : les lettres, le journal intime et le récit à la première personne) ; un certain type de *construction chronologique*, le *style indirect* (formel ou libre) dans l'expression des pensées intimes des personnages et les monologues intérieurs... De même l'on pourrait envisager le réalisme socialiste, dont Nizan se réclame, comme un mode d'*écriture* à part entière. Barthes remarque à quel point ce type d'*écriture* vise moins à « fonder une explication marxiste des faits, ou une rationalité révolutionnaire des actes, qu'à donner le réel sous sa forme jugée imposant une lecture immédiate des condamnations.³⁶⁰ »

Dans cet idiome, « petit bourgeois » ou « bourgeois » est synonyme d'ennemi de classe, « cosmopolitisme » est l'antithèse noire d'« internationalisme », etc. De ce point de vue, l'écriture de Nizan ne saurait être dite orthodoxe puisque son approche est toujours nuancée et compréhensive et qu'il ne juge pas *a priori* en condamnant les hommes, c'est-à-dire ses personnages. De plus, l'on ne trouve pas vraiment chez lui de *héros positif* puisque ses héros apparaissent plutôt en situation d'échec personnel et/ou social sans vraiment proposer de modèles de lutte ; le *réalisme* dit *prolétarien* se centre plutôt chez lui sur l'analyse et la description de la petite voire de la grande bourgeoisie que sur celle du milieu prolétarien proprement dit ; quant à l'*optimisme révolutionnaire*, il n'est marqué explicitement que dans *Le Cheval de Troie* mais sans cesse tempéré par la grande et impitoyable lucidité de l'auteur... De plus Barthes souligne, avec une évidente malice, que les tenants de l'écriture réaliste socialiste française ont eu tendance à ressusciter les charmes désuets et datés de l'écriture artistico-réaliste qui fut celle des naturalistes, de Daudet et de Maupassant, modèle s'il en est de l'écriture de « placage » donnant l'impression d'un artifice constant... Or

358 Roland Barthes, *Le Degré zéro de l'écriture*, Paris, Gonthier, « Médiations », 1968, p. 14.

359 *Ibid.*

360 *Ibid.*, p. 25.

l'écriture de Nizan est réaliste au bon sens du terme, c'est-à-dire claire, coulante, naturelle, un peu sèche voire monotone parfois ; peu chargée d'images, elle n'a aucune fausse grâce et elle sait nommer sans détours ni fausse pudeur ; discrète et efficace, elle tend à se faire le plus souvent oublier, à disparaître devant ce qui est dit, mais elle sait aussi se faire plus insistante, enveloppante, périodique pour saisir des « états » évanescents et difficiles à cerner, pour pousser plus loin la dénonciation, jusqu'au cœur des choses et des vies... Mais simple, sans effets ni aspérités, elle sonne toujours incroyablement juste.

Nizan tombe donc ainsi largement *hors l'écriture réaliste socialiste* (les critiques patentés par le Parti ont su le lui faire entendre dès la parution de ses ouvrages ; la cabale posthume qui a visé à le discréditer a mis en avant les nombreux personnages de traîtres, dépeints en son œuvre, pour feindre d'y lire une tendance intime de l'auteur...). Il nous semble falloir conclure de cette brève tentative de définition que le côté diurne et le côté nocturne de Nizan se rejoignent tous deux dans son *style* personnel qui fait l'unité et qu'ils ne se répartissent pas comme on pouvait s'y attendre, entre une *écriture réaliste socialiste* d'une part, diurne, et la personnalité profonde de Nizan d'autre part, nocturne. Le point est d'une importance capitale pour bien apprécier l'œuvre de notre écrivain : il faut comprendre que, chez lui, le matérialisme dialectique, le marxisme ne sont pas des jouets intellectuels plus ou moins abstraits mais qu'ils ont été intériorisés, qu'ils sont devenus, comme le souligne Sartre, une seconde nature, un instinct qui commande sa vision *quasi* viscérale et totalisante de l'homme, sa révolte et son désir de changement. Le miracle auquel nous devons Nizan, c'est cette assimilation organique du marxisme qui vibre et frémit au dedans de lui comme une certitude inaliénable, autant comme pulsion que comme fruit du raisonnement. Et, chez lui, *littérairement* tout se joue au niveau du *style*. On ne choisit pas vraiment son style, on en a un ou l'on n'en a pas... Dire que l'engagement détruit l'art est faux à condition de ne pas confondre art et propagande, *écriture* et *style*, à condition que la spécificité de l'art soit respectée. La qualité littéraire d'un texte n'est d'ailleurs que très indirectement liée aux intentions conscientes et revendiquées de l'auteur : l'œuvre de Nizan en est une preuve. Le style n'y est pas le résultat d'une volonté expresse mais l'expression complexe et largement involontaire d'une personnalité : dans ses démêlés avec le réalisme socialiste, dont pourtant il se réclame, comme l'écrit encore Sartre : « Tout lui fut permis, même de se faire un style »³⁶¹.

Conclusion

Le jeune homme, qui écrivait ce mémoire peu après 1968, crut devoir terminer sur quelques fortes propositions susceptibles à ses yeux d'écarter (surtout pour lui-même) le spectre d'une littérature engagée servile et partisane, réduisant le rôle de l'art à celui d'un outil, d'un onguent ou d'un séduisant emballage. Cela donne : « Ce n'est pas l'intention militante qui crée le besoin d'écrire »³⁶² ; et il pense l'avoir abondamment prouvé par ses analyses du syndrome de fascination-arrachement qui caractérise le rapport de Nizan à la mort (ou plus exactement au « mourir »), par la mise en évidence d'un certain style tourbillonnaire. « L'art exige toujours d'être une « fin en soi », il ne peut jamais être un moyen mis au service d'une cause si noble soit-elle »³⁶³, ou la redécouverte sur le vif de l'impératif esthétique kantien : l'indignation réelle et manifestée, éventuellement agissante et porteuse de leçon, n'existe qu'à proportion de l'investissement le plus viscéral, « des images, un débit, un lexique naissant du corps et du passé de l'écrivain »³⁶⁴.

« Ce n'est donc pas non plus l'intention militante qui crée la valeur d'une œuvre littéraire dite engagée »³⁶⁵ : fini de juger sur les intentions, qu'on examine le produit en lui-même car, comme l'écrit Sartre, « gagée par le Parti la littérature peut même devenir bavardage »³⁶⁶ ! Enfin il conclut cette rubrique sur une remarque personnelle marquée au coin du plus pur scepticisme : « autant dire

361 J.-P. Sartre, « [Préface] », in P. Nizan, *Aden Arabie*, *op.cit.*, p. 41.

362 Citation extraite de notre mémoire de maîtrise, p. 106.

363 *Ibid.*, p. 107.

364 Roland Barthes, *Le Degré zéro de l'écriture*, *op.cit.*, p. 14.

365 Citation extraite de notre mémoire de maîtrise, p. 108.

366 J.-P. Sartre, « Qu'est-ce qu'un collaborateur ? », *op.cit.*, p. 41.

que je suis résolument sceptique en ce qui concerne la possibilité réelle pour une littérature d'être révolutionnaire (au sens de l'efficacité militante) »³⁶⁷ ! Et, inspiré par d'autres sirènes, celles d'un telquelisme diffus, il envisage la littérature comme une possible subversion de la langue et du discours, susceptible de constituer un système étranger aux rapports réputés normaux de la discursivité... Mais qu'attendre vraiment d'un attentat qui ne s'en prend qu'à ces institutions qui se nomment la phrase, la rhétorique, le genre ?

Une fois répété :

L'expérience de la Mort comme angoisse toujours-déjà-là, qui engendre ce regard et ce "sentir" si particuliers et si pénétrants, est l'expérience centrale, nodale de Nizan : tout en part, tout y revient ³⁶⁸ ;

et

Le style de Nizan, enfin, produit alchimique de la Mort s'il en est, permet d'atteindre une unité viscérale et non-dialectique, l'unité littéraire d'une expérience riche et profondément personnelle³⁶⁹,

le jeune critique s'engage dans un « Nizan et nous », conclusion de la conclusion. Il constate que la roue a tourné, que la marche de l'histoire a disqualifié le modèle russe qui avait déjà déçu Nizan, que le modèle chinois a lui aussi perdu de son lustre... Il souligne que les attaques de Nizan à l'encontre des mesquineries du système et de la mort de tous les jours nous prennent toujours à la gorge, qu'il nous apprend toujours à nous méfier de l'accoutumance qui risque de nous endormir dans notre intolérable situation. Nizan tue en nous le sommeil dogmatique tout comme le confortable songe de la consommation à outrance. Il nous enseigne l'importance vitale de la critique et de la vigilance et continue à nous mettre en garde contre les mots pipés, de tous les bords idéologiques, de toutes les couleurs dites culturelles... Mais il fait tout cela au nom d'une conception de l'homme, d'un humanisme totalisant qui pour lui prend le nom de marxisme et que notre époque a remis en question. La vision largement répandue d'une « mort de l'homme », succédant comme l'une de ses conséquences majeures à la « mort de Dieu », nous interdit désormais de demeurer dans « la fascination de l'unité » – selon le mot de Blanchot³⁷⁰. Ce désenchantement, cette désillusion mettent en cause toutes les dialectiques et court-circuitent toute la confiance placée jusque là en le sujet conscient et agissant, en le sujet individuel, animal politique et citoyen. « Qui parle ? D'où parle celui ou ce qui parle ? » est devenu la question centrale, nodale à laquelle Lacan et Foucault apportent des réponses contrastées... Un pluralisme et un relativisme, en bonne partie stérilisants, tendent à supplanter cette doctrine dont Nizan disait : « Aucune doctrine n'est moins pluraliste que le marxisme ! »³⁷¹. L'avenir semble pris dans la béance de la question ainsi posée et dépend peut-être un peu des tentatives faites pour amener au jour les règles plus ou moins informulées du discours que nous parlons ou qui nous parle.

L'analyse proposée par notre jeune critique, et définie *in fine* comme à fond(s) perdu puisque grevée par les forces les plus obscures, a tenté d'éclairer quelques-unes des modalités du discours littéraire propre à Nizan. Elle n'a en rien prétendu totaliser ni se fermer sur elle-même dans un cercle problématique parfait. Elle est restée ouverte, béante, prise dans le suspens fatidique d'une question, comme le style de Nizan lui-même reste ouvert malgré l'unité faite de tension maintenue qu'il instaure. Et, si maintenant, *trente ans après jour pour jour*, après le retour du sujet, après le retour du narratif, après la fin officielle du marxisme, il redevenait intéressant et stimulant de relire Nizan et de rouvrir à neuf cette tension maintenue ? C'est toutefois un tout autre travail...

Serge Meitinger.

³⁶⁷ Citation extraite de notre mémoire de maîtrise, p. 108.

³⁶⁸ *Ibid.*, p. 109.

³⁶⁹ *Ibid.*, p. 111.

³⁷⁰ Maurice Blanchot, *L'Amitié*, Paris, Gallimard, 1971, p. 85.

³⁷¹ P. Nizan, *La Conspiration*, *op.cit.*, p. 208.

Regards sur les intellectuels des années trente

Intellectuels contre la guerre d’Ethiopie³⁷²

à Patrick

« Et voilà les clercs dans la bagarre »³⁷³, écrivait Benjamin Crémieux le 16 octobre 1935 dans l’hebdomadaire *Marianne* créé en octobre 1932 et dirigé par Emmanuel Berl. Le constat s’imposait, en cette fin d’année où proliféraient les manifestes et articles de tout bord, plongeant les intellectuels français dans une des crises mondiales décisives de l’entre-deux-guerres.

A la fin 1934 avait eu lieu un incident frontalier près de Oual-Oual, entre la Somalie italienne et l’Ethiopie : l’Italie y trouva un prétexte pour envahir cette dernière. Le 3 octobre 1935, sans ultimatum ni déclaration de guerre ce fut chose faite. Le Négus Haïlé Sélassié, dont le pays était membre de la S.D.N. depuis 1923, fit appel à celle-ci, l’Italie fut condamnée, et le principe de sanctions économiques adopté.

Au lendemain de l’invasion italienne, le 4 octobre 1935, parut dans *Le Temps* le manifeste « Pour la défense de l’Occident », rédigé par Henri Massis, et signé par soixante-quatre intellectuels dont notamment Marcel Aymé, Robert Brasillach, Alphonse de Châteaubriant, Léon Daudet, Drieu la Rochelle, Gabriel Marcel, et Thierry Maulnier. Ce manifeste s’opposait aux sanctions contre l’Italie, défendait sa politique expansionniste en Ethiopie, la décrivant comme « une œuvre colonisatrice qui reste une des plus hautes, des plus fécondes expressions de vitalité » au service de la civilisation occidentale contre la volonté d’ « indépendance d’un amalgame de tribus incultes » d’un « des pays les plus arriérés du monde (où le christianisme même est resté sans action) » ; et terminait par ces mots :

[...] Ce conflit ne serait pas seulement un crime contre la paix, mais un attentat irrémissible contre la civilisation d’Occident, c’est-à-dire contre le seul avenir valable qui, aujourd’hui comme hier, soit ouvert au genre humain. Intellectuels qui devons protéger la culture avec d’autant plus de vigilance que nous profitons de ses bienfaits, nous ne pouvons laisser la civilisation choisir contre elle-même. Pour empêcher un tel suicide, nous en appelons à toutes les forces de l’esprit.³⁷⁴

Depuis le début de l’année 1935, nombre de regards étaient tournés vers l’Ethiopie, mais ce manifeste, dont la majeure partie des signataires était fortement marquée à droite et qui paraissait de surcroît dans le quotidien abhorré de la gauche communiste de l’entre-deux-guerres, affermit brutalement la bipolarisation créée par le conflit italo-éthiopien dans le milieu intellectuel français.

Le 5 octobre fut en effet publié dans *L’œuvre* une « Réponse de nombreux écrivains et artistes français », rédigée par Jules Romains, qui appelait de ses vœux en conclusion que « les véritables représentants de l’intelligence française aux yeux de la France et du monde fassent sans retard entendre leur voix »³⁷⁵ – réponse signée notamment par Alain, Louis Aragon, André Chamson, Pierre Gêrôme, André Gide, Jean Guéhenno, Louis Martin-Chauffier, Romain Rolland, « et les 8500 membres du Comité de vigilance des intellectuels antifascistes » dont Benjamin

372 Cet article est la version revue et augmentée d’une communication pour le colloque international de l’Université du Connecticut à Hartford consacré aux études françaises des XX et XXIe siècles (4-7 avril 2002) : elle avait pour titre « Les écrivains-journalistes contre la guerre d’Ethiopie ». Nous remercions M. Sichi, de la B.D.I.C., pour nous avoir aidé dans nos recherches.

373 Benjamin Crémieux, « Les clercs et la guerre », *Marianne*, 16 octobre 1935.

374 « Pour la défense de l’Occident », *Le Temps*, 4 octobre 1935, p. 2 ; in Jean-François Sirinelli, *Intellectuels et Passions françaises - Manifestes et pétitions au XXe siècle*, Paris, Gallimard, « Folio/Histoire », 1990, pp. 148-151.

375 « [Réponse] de nombreux écrivains et artistes français », *L’œuvre*, 5 octobre 1935, p. 2 ; in J.-F. Sirinelli, *ibid.*, pp. 155-156.

Crémieux, Jean-Richard Bloch, Louis Guilloux, André Malraux, Emmanuel Mounier, Paul Nizan – une autre vague de signatures le 12 octobre fit apparaître le nom d’Emmanuel Berl.

C’est aux « voix » de certains de ces intellectuels, et aussi d’autres non signataires de cette « Réponse » mais s’inscrivant dans le même combat contre la guerre d’Ethiopie et pour l’établissement de sanctions contre l’Italie, que nous allons nous intéresser, au travers de leur contribution journalistique à différents périodiques importants de l’époque.

*

Le racisme transpirant de la plupart des phrases du Manifeste de Massis va être condamné par certains des opposants à l’intervention mussolinienne : ainsi, l’italianisant Benjamin Crémieux, dans son article de *Marianne* du 16 octobre précédemment cité, va-t-il dénoncer ce monde où « les blancs ont droit de vie et de mort sur les noirs »³⁷⁶. François Mauriac, que tout destinait à demeurer dans son camp d’origine, va s’en prendre dans un article du *Figaro* du 24 septembre à un dessin de Sennep, dessinateur de la presse de droite, qu’il considère comme dégradant pour les Ethiopiens. L’évolution mauriacienne sera achevée quelques semaines plus tard, lors de la parution d’un manifeste contre la guerre d’Ethiopie le 17 octobre dans *L’Aube* puis repris par *Sept*, *La Voie catholique* et *Esprit*, rédigé par Jacques Maritain et dont il sera l’inspirateur, où on pouvait lire ces mots :

Le christianisme nous fait comprendre et réaliser cette vérité d’ordre naturel que la justice est due aux hommes sans acception de personne, ni de race, ni de nation, et que l’âme et la vie d’un Noir sont aussi sacrées que celle d’un Blanc.³⁷⁷

Réponse au manifeste « Pour la Défense de l’Occident », et tranchant avec la « Réponse » des intellectuels de gauche par son imprégnation proprement chrétienne, ce manifeste rejoint néanmoins ces derniers notamment par sa dénonciation du racisme, et, surtout, lance Mauriac contre son camp d’origine, montrant ainsi ce que le conflit italo-éthiopien préfigure pour les années à venir : nous y reviendrons.

Le racisme va aussi être vilipendé par le biais de la thématique corrélée de la supériorité de la civilisation occidentale, thématique à l’œuvre dans le Manifeste du *Temps* mais aussi directement inspirée des thèses mussoliniennes. Jean-Richard Bloch va lui consacrer une partie d’un article du 15 septembre publié dans la revue *Europe*, fondée en 1923 sous l’égide de Romain Rolland et dirigée depuis 1929 par Jean Guéhenno, en choisissant l’arme de l’ironie pour dénoncer l’idéologie de l’impérialisme italien – procédé rhétorique qui ne sera que très peu usité lors de ce conflit, il est important de le souligner :

Je propose au négus de demander à la S.D.N. le mandat de civiliser l’Italie mussolinienne ; le bon souverain n’aurait pas beaucoup d’efforts à faire pour réunir, sur les atrocités fascistes, le dossier le plus terrible que jamais on ait formé contre un régime.³⁷⁸

Ces deux condamnations seront clairement énoncées, et de façon virulente, dans un texte de septembre 35 – méconnu – d’« Ecrivains et artistes contre la guerre d’Ethiopie » paru dans la revue de l’A.E.A.R. *Commune*³⁷⁹ dont les secrétaires de rédaction étaient Louis Aragon et Paul Nizan, et qui sera signé, outre par ces derniers, par notamment Henri Barbusse, Jean-Richard Bloch, et Jean Cassou :

Nous refusons aux fascistes de Rome le droit de parler au nom de la culture qu’ils écrasent

³⁷⁶ B. Crémieux, « Les clercs et la guerre », *art.cit.*

³⁷⁷ Cité in Jean Lacouture, *François Mauriac – 2 – Un citoyen du siècle – 1933-1970*, Paris, Seuil, « Points », 1980, p. 48.

³⁷⁸ Jean-Richard Bloch, « Gratitude à Mussolini », *Europe*, 15 septembre 1935, p. 112.

³⁷⁹ Association des Ecrivains et Artistes Révolutionnaires. La revue mensuelle *Commune* a été créée en juillet 1933.

en Italie. Leur civilisation d'espions, de bourreaux et de policiers va porter en Afrique les seuls instruments qu'elle soit capable de produire : des tanks, des avions et des gaz.

Nous ne reconnaissons pas aux assassins de Matteoti, aux géoliers des Lipari, le droit de traiter les Ethiopiens de barbares.³⁸⁰

Mais ces attaques contre le racisme et la soi-disant supériorité occidentale vont principalement être circonscrites aux mois de septembre et octobre 1935, assurément en raison de la proximité de publication du Manifeste de Massis. Car pour l'heure, qu'elle soit antérieure ou postérieure au 3 octobre, l'essentiel est ailleurs pour nos écrivains-journalistes, dans l'observation méticuleuse et attentive de ce qui se trame et se joue dans les réunions et couloirs diplomatiques.

La critique de l'attitude des gouvernements français et anglais va en effet constituer une des thématiques fondamentales des articles de cette période. Pierre Laval, président du Conseil depuis juin 35, et antérieurement artisan de l'accord franco-italien de janvier 35 où il avait laissé à Mussolini « les mains libres » en Ethiopie ainsi que de la Conférence de Stresa d'avril 35³⁸¹, va être le grand accusé de la presse communiste, ainsi que nous allons pouvoir le constater au travers des articles de Paul Nizan. Depuis juin 1935, Nizan est journaliste politique à *L'Humanité*, le service de politique étrangère étant dirigé par le député et journaliste communiste Gabriel Péri³⁸² ; il va consacrer près de soixante articles à l'affaire italo-éthiopienne et il est important de noter que celle-ci va être un moment important de son itinéraire tant journalistique que politique. Dès le mois de juillet, il va donc couvrir la relation du possible futur conflit italo-éthiopien en s'en prenant avec vigueur à l'attitude scandaleuse de Laval à laquelle est corrélée une critique véhémement de la presse de droite : « [...] la complicité de Laval et de sa grande presse, qui n'a jamais été plus ignoble qu'à propos de l'Abyssinie, est éclatante : Laval joue le jeu italien [...] »³⁸³. Il est alors important de souligner que le mot « ignoble » apparaît, dans les articles nizaniens, lorsqu'il attaque l'extrême-droite et les fascismes ; tout comme le mot « bassesse », qui surgit dans cette phrase suivante d'août 35, ne laissant aucun doute sur la condamnation nizanienne d'un Laval sous l'emprise de l'idéologie fasciste. Ajoutons, de plus, que la mention du *Temps*, journal considéré par les communistes comme étant à la solde des « deux cents familles », et l'allusion à Engels et à ses « domestiques de la classe dominante » placent parfaitement le registre discursif nizanien dans la bipolarisation idéologique évoquée plus haut et sur laquelle nous reviendrons :

La presse française est généralement satisfaite du compromis de Genève. Laval a eu bien raison de la remercier dans son intervention au Conseil : rarement, président du Conseil a possédé d'aussi bons domestiques, rarement cette presse a été plus servile. Nous ne citerons aujourd'hui que le *Temps*, dont la correspondance romaine d'hier nous paraît mériter le prix de cette course à la bassesse.³⁸⁴

Mais la presse estampillée communiste et ses écrivains-journalistes qui ne sont pas moins, ne sont pas les seuls à condamner l'attitude de Laval. Le compagnon de route Jean-Richard Bloch écrit ainsi dans l'article d'*Europe* précédemment cité :

[L'heure] a sonné le jour où M. Laval, que la politique hitlérienne, le réarmement de l'Allemagne et les visées de Berlin sur l'Autriche inquiétaient, est allé à Rome pour acheter le

380 « Ecrivains et artistes contre la guerre d'Ethiopie », *Commune*, septembre 1935, p. 27.

381 Tenue suite au rétablissement du service militaire en Allemagne, la Conférence de Stresa avait scellé une entente franco-anglo-italienne pour s'opposer à toute violation du traité de Versailles.

382 Qui consacrera lui aussi de nombreux articles au conflit italo-éthiopien, dans *L'Humanité* et aussi dans d'autres périodiques communistes : voir notamment : « Offensive hitlérienne, guerre de Chine, guerre d'Ethiopie », *Les Cahiers du Bolchevisme*, 1^{er} août 1935, pp. 880-888 ; « Le conflit italo-éthiopien », *La Correspondance Internationale*, n°s 80-81, 14 septembre 1935, pp. 1190-1191.

383 Paul Nizan, «Le conflit italo-éthiopien – A la veille de la réunion du conseil de la S.D.N la situation semble sans issue», *L'Humanité*, 23 juillet 1935, p. 3.

384 *Id.*, «Le conflit italo-éthiopien – Au lendemain des entretiens de Genève la guerre apparaît plus certaine que jamais – Les réactions italiennes et anglaises», *ibid.*, 5 août 1935, p. 3.

concours de l'Italie, prêt à payer ce qu'il faudrait pour l'avoir.³⁸⁵

En revanche, des voix discordantes apparaissent au sujet de Laval dans le camp des dénonciateurs de l'agression italienne, et ce, au sein même des signataires de la « Réponse » du 5 octobre dans *L'œuvre*. Tel Emmanuel Berl qui, dans sa revue *Marianne*, s'il dénonce en décembre 35 « la diplomatie de café »³⁸⁶, atténue dans le même article la critique contre Laval en s'élevant contre les « il n'y avait qu'à ... »³⁸⁷, pour dénoncer en janvier 36 la déformation des propos de celui-ci par les William Baldwin et Samuel Hoare³⁸⁸, respectivement premier ministre et chef du Foreign Office du gouvernement anglais. Paul Nizan, lui aussi, va blâmer l'attitude de ce dernier dans *L'Humanité*, mais en la reliant à celle de Laval :

[...] c'est l'heure de la France, mais l'heure de la fermeté française, de la fidélité française à la cause de la paix. Nous sentons bien que M. Laval ne se soumet à ces vertus qu'à son corps défendant : nous ne nous faisons toujours pas d'illusions sur son compte. Sur l'Angleterre non plus. Nous ne faisons aucun rêve sur la pureté des intentions du gouvernement national anglais.³⁸⁹

Mais néanmoins, il est fortement notable que le journaliste communiste va accorder plus de crédit aux efforts diplomatiques anglais qu'à ceux du gouvernement français dans ces derniers mois de 1935, et ce crédit augmentera suite au remplacement à la mi-décembre de Samuel Hoare par Anthony Eden, membre du parti conservateur, qui deviendra une figure de l'anti-totalitarisme. Bien que divergeant idéologiquement, Nizan, en journaliste attentif aux faits, saura saluer son action, n'oubliant pas au passage d'égratigner Laval, qui sera contraint de démissionner le 22 janvier 36 pour les mêmes raisons que Samuel Hoare, suite à l'ébruitement d'un accord sur le partage de l'Éthiopie entre ces deux compères et Mussolini :

M. Eden a vu dans l'année 1935, l'année de l'affirmation de la S.D.N., et sans doute a-t-il dit vrai : cette affirmation aurait pu être beaucoup plus décisive si M. Laval n'avait pas, avec une remarquable suite dans les manœuvres, - on n'ose parler de ses idées, - entravé, saboté chacune des démarches sociétaires. M. Eden aurait sans doute pu proposer autre chose à Genève, aujourd'hui, que la constitution d'un comité d'experts sur l'efficacité de la sanction pétrolière, si M. Laval n'avait permis à l'Italie, grâce au Plan de Paris, de constituer les stocks de pétrole dont elle avait besoin, s'il n'avait tout fait pour rendre d'avance inefficace l'extension des sanctions. M. Eden s'est prononcé clairement contre la politique de prime à l'agresseur. Le malheur fait que la France a contraint la S.D.N. à consentir de redoutables concessions à cette politique de guerre.³⁹⁰

Enfin, citons le cas de Jean Guéhenno qui, dans un article d'*Europe* de novembre 35, trouvera dans l'histoire la raison de l'attitude démissionnaire des dirigeants anglais et français, les lignes suivantes étendant implicitement le racisme et l'impérialisme italiens à ces derniers :

[...] ce qui rend possible une telle politique, de telles hésitations, c'est notre mauvaise conscience. Il peut sembler que des peuples qui ont sur le dos quatre ou cinq Ethiopies aient peu de droit à interdire à l'Italie d'en avoir une.³⁹¹

385 J.-R. Bloch, « Gratitude à Mussolini », *art.cit.*, p. 115.

386 Emmanuel Berl, « La maison divisée », *Marianne*, 25 décembre 1935.

387 *Ibid.* Voir notre article dans ce premier numéro : « Paul Nizan face à Emmanuel Berl : de l'admiration au ressentiment ».

388 E. Berl, « Fascisme en déroute », *ibid.*, 8 janvier 1936.

389 P. Nizan, « La lutte contre l'agresseur – Les comités de Genève mettent au point les sanctions financières et économiques – La responsabilité des travailleurs dans la défense de la paix », *L'Humanité*, 14 octobre 1935, p. 3.

390 *Id.*, « A la veille de la réunion du conseil – La Grande-Bretagne affirme sa fidélité à la sécurité collective – Addis-Abeba nie l'importance du succès italien », *ibid.*, 19 janvier 1936, p. 3.

391 Jean Guéhenno, « Notes de lecture : 27 septembre 1935 », *Europe*, 15 novembre 1935, p. 407. Guéhenno avait déjà développé cette idée dans son discours aux Assises de l'Association des Ecrivains pour la Défense de la Culture, le 4

Quoiqu'il en soit, la diplomatie des gouvernements démocratiques occidentaux va être sans cesse épinglée par les opposants au conflit italo-éthiopien, et dans le cadre de cette critique vont apparaître des termes récurrents chez les uns comme chez les autres, ceux de « manœuvre »³⁹² et de « marchandages »³⁹³, ce dernier signifiant parfaitement le peu de cas qui est fait de l'Éthiopie. Le terme « manœuvre », quant à lui, est à rattacher à une thématique topique fondamentale de la gauche communiste de l'entre-deux-guerres, celle du mensonge, systématiquement associée au camp de la bourgeoisie et de l'idéologie qui la porte, le capitalisme, l'entraînant vers une doctrine politique qui s'étend en Europe depuis une décennie, le fascisme. La grande journaliste Andrée Viollis, proche du P.C.F., va dénoncer avec virulence, dans l'hebdomadaire du Front populaire *Vendredi* créé en novembre 1935 et dirigé par André Chamson, Jean Guéhenno et elle-même, « des intérêts qui, derrière les coulisses, font *manœuvrer* les pantins de la politique. Et ces coulisses sont empoisonnées par une odeur toute-puissante et nauséabonde.³⁹⁴ »

Paul Nizan va en être l'accusateur infatigable, stigmatisant cette « politique internationale » « [donnant] un extraordinaire spectacle de duplicité et de mensonge »³⁹⁵, accusation qui lui donnera l'occasion d'user d'une métaphore particulièrement explicite signifiant à elle seule le masque du discours diplomatique : « les paravents de Genève »³⁹⁶. Le texte de septembre 35 paru dans *Commune*, dès son exorde, avait su lui aussi mettre en avant cette contre-valeur axiologique – la qualification d'*idéaliste* signifiant entre les lignes son opposition avec la *vérité matérialiste communiste* :

Le fascisme italien est à la veille d'attaquer le dernier peuple indépendant d'Afrique. Il veut justifier son agression par d'ignobles mensonges idéalistes, se donner pour le champion de la civilisation.³⁹⁷

Hors du discours spécifiquement communiste, et dans un style emphatique qui lui est propre et qu'on avait pu voir s'épanouir dans son célèbre *Caliban parle* (1928), le socialisant et pacifiste Jean Guéhenno vilipendera le mensonge de la presse de droite française dans un article d'*Europe* précédemment cité :

Mais les journaux qui d'ordinaire mentent le mieux mentent depuis quelques jours tellement mieux encore [...]. Quel débordement de honte et de corruption ! Pour commenter les entreprises de ce Duce, qui afin de gagner du temps, pense distraire le peuple italien – je ne consens pas à écrire son peuple – des misères de la servitude par les misères de la guerre, ils tombent au lyrisme.³⁹⁸

Ainsi que le montrent ces lignes de Jean Guéhenno, à cette thématique du mensonge vont être corrélées des condamnations morales qui vont être égrenées tout au long des articles. Si, pour un André Suarès qui avait témoigné de son amour pour l'Italie dans le *Voyage du Condottiere* (1910-1913), il s'agit dans *La Nouvelle Revue Française* de pointer avant tout ces condamnations

novembre 35 (« Les écrivains, la culture et la guerre », *Vendredi*, 8 novembre 1935).

392 P. Nizan, «Le conflit italo-éthiopien – Mussolini se rendrait en Afrique orientale pour tenter d'arrêter la démoralisation de ses troupes – Les préparatifs de guerre continuent», *L'Humanité*, 17 juillet 1935, p. 3. Notons que le compagnon de route Pierre Abraham, dans un article de *Vendredi*, insiste sur l'importance des « manœuvres diplomatiques » dans l'histoire, « laissées soigneusement dans l'ombre par les historiographes habituels, manœuvres infiniment plus déterminantes dans les succès militaires [...] que les manœuvres stratégiques exclusivement décrites par eux » (Pierre Abraham, « *Le Prisonnier des Abyssins*, de Guglielmo Ferrero – *Pays conquis*, de Maurice Lime », *Vendredi*, 20 décembre 1935).

393 J.-R. Bloch, « Gratitude à Mussolini », *art.cit.*

394 Andrée Viollis, « Attentat contre la paix », *Vendredi*, 20 décembre 1935. C'est nous qui soulignons.

395 P. Nizan, «Le conflit italo-éthiopien – Les accords de Genève permettront à l'Italie de poursuivre la préparation de la guerre – Un discours de Sir Samuel Hoare aux Communes», *L'Humanité*, 3 août 1935, p. 3.

396 *Ibid.*

397 « Ecrivains et artistes contre la guerre d'Éthiopie », *art.cit.*

398 J. Guéhenno, « Notes de lecture : 27 septembre 1935 », *art.cit.*, p. 406.

morales chez Mussolini : « Plus Rome se vante d'être vraie, plus elle ment. Plus l'Etat italien fait montre de bonne foi et de franchise, plus il est déloyal. Plus il affecte la fidélité, plus il prépare la trahison³⁹⁹ » ; et chez Emmanuel Berl dans *Marianne* de mettre en lumière les jeux sournois de l'Assemblée française : « [...] le spectacle toujours renouvelé que donne, dans les couloirs de la Chambre, comme jadis dans les anti-chambres des cours, le chassé-croisé des cupidités et des poltronneries, des fidélités et des reniements⁴⁰⁰ » ; ces condamnations morales vont surtout être dénoncées par leurs camarades de combat chez les gouvernements français et anglais.

Paul Nizan, qui, dans un de ses articles, écrit « [...] de la part de M. Laval, tant de franchise nous étonnerait »⁴⁰¹, va en d'autres occasions laisser tomber les artifices rhétoriques pour dénoncer l'hypocrisie de Laval mais aussi des démocraties occidentales – et notons qu'il n'a de cesse de stigmatiser le « double jeu »⁴⁰² du président du Conseil, autre moyen sémantique de viser la même condamnation :

Ce conflit aura été décidément une occasion merveilleusement fertile pour tous les impérialismes de choisir les attitudes hypocrites dominantes consistant à refuser de fournir des armes à l'Éthiopie: les nations incapables de garantir la paix enlèvent à l'Éthiopie les moyens de se défendre au jour où se déclencherait l'agression.⁴⁰³

Si cette accusation d'« hypocrisie » est fréquente dans les articles des opposants au conflit italo-éthiopien, une autre condamnation morale va être nettement plus récurrente, et être opérante dans le camp *large* de ceux-ci, celle du « cynisme ». La journaliste Andrée Viollis va ainsi dénoncer

ce cynique attentat qu'est le projet de dépècement de l'Éthiopie, attentat dirigé contre un membre de la S.D.N. et contre la S.D.N. elle-même, ses principes et ses volontés, par ceux-là justement qui s'étaient solennellement engagés à en faire respecter le pacte [...].⁴⁰⁴

Nombre d'articles de Nizan vont par exemple tourner autour de cette condamnation, ayant d'ailleurs pour conséquence d'entraîner sa plume dans une vigueur dialogique et stylistique tranchant avec l'austérité de la relation des faits à laquelle se livre précautionneusement le journaliste – à l'instar de cet exorde de juillet 35 où la subjection donne plus de force à la condamnation :

Le 25 juillet s'ouvre à Genève la session du conseil de la S.D.N. qui va revenir sur le différend italo-abyssin. Cette session sera-t-elle le dernier acte d'une cynique comédie diplomatique jouée par les puissances au profit de l'Italie ?⁴⁰⁵

Il est par conséquent important de souligner que c'est au nom de la « moralité » que Julien Benda proclame avoir rejoint les communistes à l'occasion de cette affaire éthiopienne, dans un discours aux premières assises de l'Association internationale des Écrivains pour la Défense de la Culture, le 4 novembre 35 à la Mutualité, qui sera reproduit en janvier 36 dans la fameuse rubrique « Défense de la culture » de *L'Humanité* :

Aujourd'hui, pour la même raison et dans le même esprit [que lors de l'Affaire Dreyfus], nous mettons notre main dans celle des communistes. [...] par notre alliance, nous finirons bien

399 André Suarès, « Dictature et dictateurs », *La Nouvelle Revue Française*, janvier 1936, p. 44.

400 E. Berl, « Fascisme en déroute », *art.cit.*, p. 2.

401 P. Nizan, « Plus que jamais, attention à la paix ! – Tandis que Genève travaille à la définition des sanctions M. Laval sabote à Paris la collaboration franco-anglaise et la défense de la paix », *L'Humanité*, 17 octobre 1935, p. 3.

402 *Id.*, « Le conflit italo-éthiopien – Les préparatifs guerriers de l'Italie et la complicité française – "Rome agit, l'Europe parle" », *ibid.*, 9 août 1935, p. 3.

403 *Id.*, « Le conflit italo-éthiopien - A la veille de la réunion du conseil de la Société des Nations la guerre d'Abyssinie paraît inévitable – L'attitude du Japon », *ibid.*, 21 juillet 1935, p. 3.

404 A. Viollis, « Attentat contre la paix », *art.cit.*

405 P. Nizan, « Le conflit italo-éthiopien – Une vaste comédie diplomatique va-t-elle se dérouler au profit de l'Italie ? – Les négociations de Genève et les préparatifs guerriers de l'Italie », *L'Humanité*, 16 juillet 1935, p. 3.

par imposer quelque moralité au monde de la politique.⁴⁰⁶

Discours à l'occasion duquel il dénoncera « la violation du droit des nations la plus savante et la plus cynique que l'Histoire aurait jamais vue »⁴⁰⁷. On le constate aisément, l'hypocrisie et le cynisme sont aussi bien attribués aux italiens, aux anglais qu'aux français, ce qui montre parfaitement le rapprochement axiologique intertextuel effectué entre ces deux termes, ce dont un article de Nizan va d'ailleurs attester :

Il faut parler net. Ces solutions pacifiques reviennent à un partage de l'Ethiopie. Et le cynisme italien, assez embarrassant pour l'hypocrisie franco-anglaise, proclame en effet que le traité de 1906 fournit une excellente "base de partage".⁴⁰⁸

En ces temps où « manœuvres », « cynisme », « hypocrisie » et « mensonge » sont rois, rien d'étonnant à ce que le vocabulaire en subisse les conséquences. La bataille qu'il va falloir livrer est aussi une bataille pour les mots, contre la perversion dégradante que leur font subir les adversaires. Cette perversion du vocabulaire était d'ailleurs attaquée dans la « Réponse de nombreux écrivains et artistes français » du 5 octobre dans *L'œuvre* :

Ce manifeste abuse étrangement de l'amitié du peuple français pour le peuple italien, ainsi que de la *notion d'Occident* et de celle d' "intelligence" ; il essaie de détourner, au profit de la guerre sous sa forme la plus odieuse, la guerre d'agression, l'amour de notre peuple pour la paix.⁴⁰⁹

Un des buts des opposants va être notamment de dénoncer l'intervention italienne comme étant bien une *agression*, et ce n'est pas un hasard si Berl comme Nizan martèlent le terme dans leurs articles respectifs – le numéro d'*Esprit* de juillet 35 réalisant une métaphore lui donnant une extension sémantique, en parlant de « l'indécente piraterie italienne »⁴¹⁰.

Le mot-valeur « paix » et sa contre-valeur antinomique « guerre » vont elles aussi devoir être remotivées par les opposants à l'agression italienne, exercice de combat auquel se livrera notamment Jean Guéhenno dans son article d'*Europe* précédemment cité. Il va alors apparaître que dégrader l'idée d'agression conduit à pervertir le beau mot de paix et à en faire un synonyme de la guerre, ce que Nizan, dans un de ses articles de *L'Humanité*, exprime parfaitement : « Tous les coups sont portés contre la victime de l'Italie, tous les gestes favorisent l'agresseur. Il paraît que c'est là le chemin de la paix. C'est le chemin de la guerre. On ne nous y engagera pas⁴¹¹. »

Les guillemets dévalorisants vont alors jouer un rôle important pour signifier cette dégradation du vocabulaire, Julien Benda parlant par exemple de « nos "pacifistes" »⁴¹² – comme il parle d'ailleurs de « nos "conciliateurs" »⁴¹³... Dans cette guerre des mots, Emmanuel Berl va retrouver ses accents de pamphlétaire et écrire en décembre 1935 :

On ne lit, on n'entend que propos absurdes. Il paraît que, si on déteste la guerre, il convient d'abord d'aimer M. Mussolini qui l'a toujours prônée [...]. Il paraît qu'un ami de la paix peut avoir toute confiance en M. Goering et dans l'Etat-Major allemand, mais qu'il doit se défier beaucoup de la S.D.N. et des pasteurs anglicans ! Pacifiste, M. Mussolini ! Pacifistes, les

406 Julien Benda, « Le clerc et la guerre d'Ethiopie », *ibid.*, 5 janvier 1936, p. 8.

407 *Ibid.*

408 P. Nizan, « Le conflit italo-éthiopien – La conférence tripartite aboutira-t-elle à un partage "pacifique" de l'Ethiopie ? », *ibid.*, 17 août 1935, p. 1.

409 « [Réponse] de nombreux écrivains et artistes français », *op.cit.*

410 Métaphore utilisée conjointement par Nizan dans un article du 28 juillet : « [...] l'entreprise de piraterie italienne contre l'Abyssinie » (P. Nizan, « Le conflit italo-éthiopien – Les affaires éthiopiennes entraîneront-elles le bouleversement de l'Europe ? », *L'Humanité*, 6 juillet 1935, p. 3).

411 P. Nizan, « L'agression fasciste en Afrique orientale – A Genève, l'extension des sanctions est ajournée – La révolte de l'opinion britannique contre le plan de démembrement Hoare-Laval », *ibid.*, 14 décembre 1935, p. 3.

412 J. Benda, « Le clerc et la guerre d'Ethiopie », *art.cit.*

413 *Ibid.*

généraux japonais, envahisseurs de la Chine !⁴¹⁴

La seule façon de redonner au mot « paix » ses lettres de noblesse est donc d'avoir une politique en conséquence, à savoir, celle de « l'indivisibilité de la paix » et de la sécurité collective. Sans prononcer l'expression, c'est bien ce que Nizan appelle de ses vœux dans cet extrait, saluant au passage Edouard Herriot qui avait été à l'origine des discussions avec Moscou aboutissant à la signature d'un pacte d'assistance mutuelle entre les deux pays à Paris, en mai 35 :

La politique présente de la France et de l'Angleterre menace précisément d'aboutir à ces "méthodes impérialistes de solution". C'est là le résultat final des compromis de M. Laval pour qui la paix signifie sans doute l'écrasement des peuples faibles. Il est utile qu'à cette heure grave, M. Herriot ait rappelé hier au Congrès de Wagram, après avoir salué la politique pacifique de l'U.R.S.S., qu'il y a des hommes pour qui la paix est suspendue à l'établissement d'une loi internationale capable d'arrêter l'agresseur.⁴¹⁵

Au lendemain de la remilitarisation de la Rhénanie par Hitler, et devant l'avancée des troupes italiennes – qui feront leur entrée dans Addis-Abeba deux mois après –, l'enjeu de la sécurité collective se fait encore plus prégnant, et Nizan achève son article du 9 mars 1936 par ces mots qui témoignent du rapprochement axiologique entre la dégradation du vocabulaire et le mensonge des dirigeants : « Cette union peut seule imposer une paix qui ne soit pas un masque de la guerre »⁴¹⁶.

Dans ces derniers extraits se fait parfaitement jour la bipolarisation créée par le conflit italo-éthiopien : la lutte qui se mène actuellement, celle de la *paix* contre la *guerre*, est celle du *communisme* contre le *fascisme*.

Pour les écrivains-journalistes communistes, « les fauteurs de guerre »⁴¹⁷ – expression typique du discours communiste⁴¹⁸ – sont les fascistes et ceux qui les soutiennent, c'est-à-dire l'idéologie qui les a menés au fascisme, le capitalisme, symbole de la classe dominante bourgeoise. Comme l'écrit avec force militante Nizan : « Les hommes de la guerre ne sont pas dans nos rangs, ils sont dans les rangs de nos adversaires [...] »⁴¹⁹ ; et notons, en marge de ces écrivains-journalistes, que l'intellectuel Pierre Gérôme, à l'origine de la création du Comité de Vigilance des Intellectuels Antifascistes en mars 34, parlera dans *Europe* de « la guerre capitaliste »⁴²⁰. L'U.R.S.S. est donc le seul rempart contre la guerre, puisqu'elle est éminemment le pays de la Paix. Romain Rolland en sera comme à son habitude un de ses porte-parole inlassables, ainsi que nous pouvons le voir dans ces lignes où la phraséologie orthodoxe n'a rien à envier au discours stalinien – lignes prononcées lors d'une conférence plénière du Comité mondial contre la guerre et le fascisme dont il était le président d'honneur : « Et le pilier-maître, celui sur qui repose toute la construction, est l'U.R.S.S. [...] La paix du monde et son avenir illimité ont pour cuirasse les murailles du Kremlin. »⁴²¹

Louis Aragon, quant à lui, dans un article d'*Europe* de décembre 35, va rapprocher ce qui se

414 E. Berl, « La maison divisée », *art.cit.*

415 P. Nizan, « La guerre du fascisme en Afrique – Les négociations engagées entre Paris, Londres et Rome préparent-elles le partage de l'Ethiopie ? », *L'Humanité*, 26 octobre 1935, p. 3.

416 *Id.*, « Après la violation de Locarno – La menace hitlérienne contre l'U.R.S.S. et la paix – L'inquiétude en Europe – L'Italie répondra aujourd'hui à Genève », *ibid.*, 9 mars 1936, p. 3.

417 Louis Aragon, « Beautés de la guerre et leurs reflets dans la littérature », *Europe*, 15 décembre 1935, pp. 474-480.

418 Et que l'on relève de façon récurrente chez ceux-ci lors de ce conflit ; citons d'ailleurs cet appel significatif de Georges Dimitrov reproduit dans *La Correspondance Internationale* : « Contre la guerre impérialiste – Contre les fauteurs de guerre fascistes, action commune du prolétariat international » (*La Correspondance Internationale*, 28 septembre 1935, p. 1281).

419 P. Nizan, « En marge des travaux de Genève – Tandis que le comité des treize délibère Mussolini passe à la menace et au chantage », *L'Humanité*, 29 septembre 1935, p. 3.

420 Pierre Gérôme, « La guerre n'est pas fatale », *Europe*, 15 novembre 1935, pp. 414-418.

421 Romain Rolland, « Adresse de Romain Rolland au Mouvement mondial contre la guerre et le fascisme », *La Correspondance Internationale*, n°s 119-120, 14 décembre 1935, p. 1772.

joue à présent de ce que Barbusse relatait dans *Le Feu*, à savoir une « opposition de classe »⁴²². Affirmant par-là même la coupure entre deux mondes bien définis, celui de la bourgeoisie et du prolétariat, il va écrire de surcroît que cette « opposition » tient dans « le sens de la vie contre le goût de la mort »⁴²³ : le couple paradigmatique apparaissant ici s'inscrit pleinement dans le discours communiste orthodoxe, reliant la *vie* à l'U.R.S.S. – et donc à la Révolution – pour l'opposer à la *mort* et à la bourgeoisie :

Là où le peuple est vainqueur, il n'y a point de place pour les bardes de la guerre. Un Marinetti ou un d'Annunzio par exemple est proprement impensable dans l'Union soviétique. C'est qu'ici le triomphe prolétarien a créé l'atmosphère sociale qui rendra la guerre impossible. C'est qu'ici le prolétariat vainqueur reprend des mains de la bourgeoisie défaillante le grand drapeau du progrès humain, qui n'est pas affaire de la technique de la mort, mais de la technique de la vie. C'est qu'ici la poésie est celle de la paix, la poésie est celle de la vie.⁴²⁴

Ce que Nizan exprime brillamment dans *Vendredi*, dans un article consacré à Mussolini où la phrase métaphorique se rapproche de la formule : « Une espèce de grande déesse domine l'avenir du fascisme et c'est la mort »⁴²⁵.

Cet extrait de l'article d'Aragon permet aussi de souligner l'importance donnée au « peuple » ou, dans une perspective plus marxiste, au « prolétariat ». Nizan y fera ainsi appel dans nombre de ses articles, et de façon significative et proprement rhétorique, en péroraison de ceux-ci : « Les peuples [...] savent que nul ennemi ne travaille plus puissamment contre le fascisme que la paix »⁴²⁶. Et il est important à notre sens de souligner que ses appels se feront encore plus pressants en 1936, en précisant qu'il invoquera en février 1936 dans l'article de *Vendredi* précédemment cité, aussi bien les peuples anglais et français que ceux de « Rome » et de « Berlin »⁴²⁷, signifiant ainsi la lutte des classes à l'échelon international.

Et si « crise » il y a, si elle a d'autant plus besoin d'être décortiquée, dépecée par ces écrivains-journalistes, c'est parce qu'elle porte en son sein le danger ultime le plus menaçant, celui d'une guerre mondiale. Ce danger est évoqué dès les premiers mois de l'année 1935 dans les périodiques communistes, par la voix des intellectuels communistes non écrivains, que ce soit dans l'organe du P.C.F., *Les Cahiers du Bolchevisme* ou dans la revue du Komintern, *La Correspondance Internationale*. Paul Nizan le souligne vigoureusement dans ses premiers articles politiques de *L'Humanité*, écrivant en péroraison de l'un d'eux en juillet – où l'on notera le terme « marchandages » :

Une fois de plus la volonté évidente des puissances occidentales de ne pas s'engager totalement dans la voie d'une organisation collective de la paix qui n'exclurait personne, aboutit à des marchandages séparés qui n'ont tous pour conséquence qu'une aggravation mondiale des périls qui menacent la paix.⁴²⁸

Le champ lexical et métaphorique du feu sera alors particulièrement opérant pour traduire l'imminence du danger, et Philippe Soupault, dans un poème paru dans *Europe* en avril 1936, évoquera « la guerre [...] qui est en nous / avec ce feu qui nous hante [...] »⁴²⁹. Nizan en usera à

422 L. Aragon, « Beautés de la guerre et leurs reflets dans la littérature », *art.cit.*, p. 479. Aragon avait déjà établi cette analogie avec l'œuvre de Barbusse dans son discours aux Assises de l'Association des Écrivains pour la Défense de la Culture, le 4 novembre 35 (« Les écrivains, la culture et la guerre », *Vendredi*, 8 novembre 1935).

423 *Ibid.*, pp. 479-480.

424 *Ibid.*, p. 480.

425 P. Nizan, « L'appel aux étudiants d'Europe – M. Mussolini n'est pas fou – J.J. Tharaud (*Paris-Soir*) », *Vendredi*, 7 février 1936, p. 3.

426 *Id.*, « Le conflit italo-éthiopien – Au lendemain des entretiens de Genève la guerre apparaît plus certaine que jamais – Les réactions italiennes et anglaises », *art.cit.*

427 *Id.*, « L'appel aux étudiants d'Europe – M. Mussolini n'est pas fou – J.J. Tharaud (*Paris-Soir*) », *art.cit.*

428 *Id.*, « Le conflit italo-éthiopien – Les affaires éthiopiennes entraîneront-elles le bouleversement de l'Europe ? », *art.cit.*

429 P. Soupault, « Fils de la guerre », *Europe*, 15 avril 1936, pp. 509-511.

quelques reprises, parlant d'une « guerre qui pourrait incendier le monde »⁴³⁰, et de « ce temps où nous sommes, qui est le temps des incendies »⁴³¹ ; Pierre Gérôme écrira dans *Europe* en novembre 35 : « Mais ce qui est sûr, c'est que la guerre vient de s'allumer en Afrique ; qu'une puissance européenne y est engagée [...] »⁴³². Mais ce sera Romain Rolland, dans son discours précédemment cité, qui s'en fera l'illustrateur le plus complet, dans un style proprement grandiloquent :

Le feu a pris à l'une des ailes de notre maison. Il nous faut arrêter l'incendie. Le limiter d'abord, puis l'étouffer. Le danger est immense. L'Europe est pleine de matières inflammables et d'incendiaires qui guettent l'instant, comme ceux qui se sont fait la main sur le Reichstag. Le *Duce* des Chemises noires, qui vient de lancer le peuple italien dans le gouffre de l'expédition d'Abyssinie, espère bien, même s'il succombe, mettre le feu au monde.⁴³³

Autre métaphore que nous voyons apparaître et qui s'inscrit pleinement dans la topique ancestrale de la guerre, celle de la « maladie ». Elle est utilisée par Aragon, dans son étude des « Beautés de la guerre et leurs reflets dans la littérature » publiée dans *Europe* et que nous avons déjà citée, dans laquelle il analyse le « lyrisme » nauséabond des littérateurs et zéloteurs mussoliniens : « Et ne croyez pas que cette maladie soit localisée à la péninsule italienne. En plein Paris, la contagion s'est répandue »⁴³⁴. Nizan, en février 36 dans *Vendredi*, soulignera aussi cette « contagion », mais bien au-delà des seules terres françaises : « [...] Mussolini prophétise au monde la contagion de sa guerre »⁴³⁵. Et Jean-Richard Bloch, quelques mois plus tôt, avait corrélié à cette métaphore de la maladie celle de la monstruosité fasciste :

Il est pourtant une chose que nous savons, c'est que tant que la bête ne sera pas morte et bien morte, le monde souffrira de l'empoisonnement malin qui lui viendra de là ; et il manquera périr lui-même de cette septicémie.⁴³⁶

Mais Aragon, précédemment dans son étude, hors de cette métaphore, avait su lui aussi s'inquiéter des conséquences mondiales du conflit italo-éthiopien :

Le progrès poétique s'accuse dans le domaine de la guerre avec toute la splendeur du progrès des armements et des explosifs, et pour n'être qu'une pauvre entreprise coloniale, déjà la guerre d'Ethiopie nous révèle une poésie entièrement motorisée à la hauteur de l'idéologie fasciste, et qui nous fait passer le frisson avant-coureur de ce qui serait la poésie d'une nouvelle guerre mondiale.⁴³⁷

Et cette guerre est d'autant plus annonciatrice de conflits prochains et/ou d'un embrasement général, que la « poltronnerie »⁴³⁸ de « la diplomatie de café »⁴³⁹, les « marchandages », les « manœuvres », le « mensonge » et le « cynisme » ont ouvert la porte à d'autres agressions potentielles qui elles aussi ne seront pas traitées comme telles. Dès le commencement du conflit italo-éthiopien, cette préoccupation sera fortement récurrente dans les articles des écrivains-journalistes communistes et compagnons de route, les premiers ayant à l'esprit cette phrase de Romain Rolland de mars 35 : « Ce n'est pas la guerre, c'est la paix qui est mortelle pour

430 P. Nizan, « Le conflit italo-éthiopien – Au lendemain des entretiens de Genève la guerre apparaît plus certaine que jamais – Les réactions italiennes et anglaises », *art.cit.*

431 *Id.*, « La lutte contre l'agresseur – Les comités de Genève mettent au point les sanctions financières et économiques – La responsabilité des travailleurs dans la défense de la paix », *art.cit.*

432 P. Gérôme, « La guerre n'est pas fatale », *art.cit.*, p. 414.

433 R. Rolland, « Adresse de Romain Rolland au Mouvement mondial contre la guerre et le fascisme », *art.cit.*, p. 1771.

434 L. Aragon, « Beautés de la guerre et leurs reflets dans la littérature », *art.cit.*, p. 478.

435 P. Nizan, « L'appel aux étudiants d'Europe – M. Mussolini n'est pas fou - J.J. Tharaud (*Paris-Soir*) », *art.cit.*

436 J.-R. Bloch, « Gratitude à Mussolini », *art.cit.*, p. 117.

437 L. Aragon, « Beautés de la guerre et leurs reflets dans la littérature », *art.cit.*, p. 477.

438 E. Berl, « Fascisme en déroute », *art.cit.*

439 *Ibid.*

l'hitlérisme »⁴⁴⁰, permettant de faire la liaison entre ce qu'annoncent les abandons envers l'Ethiopie et ce qui se jouera dans les années suivantes. Julien Benda vilipendera énergiquement cette politique qui ne peut mener qu'à la guerre :

[...] l'impunité du malfaiteur [...] qui s'accompagnera, elle aussi, d'une prime pour le criminel et qui aura, elle, cet effet certain qu'on prétend assigner aux sanctions, à savoir de nous conduire à la guerre ; car elle nous y conduira sûrement, par l'encouragement qu'elle donnera à l'agresseur de demain.⁴⁴¹

La preuve de leurs allégations sera pour eux d'autant plus éclatante après la remilitarisation de la Rhénanie, et au lendemain du bombardement d'Harrar en Ethiopie en mars 36. Si ce moment est choisi par Nizan pour demander vigoureusement si la « guerre d'Ethiopie va, avec la complicité des puissances, continuer à être un massacre de victimes désarmées »⁴⁴², c'est alors pour mieux blâmer cette politique qui ne peut qu'encourager l'impérialisme hitlérien : « Croit-on acheter la paix en Europe en montrant à Hitler l'impunité finale d'un agresseur véritablement cynique et conséquent ? »⁴⁴³.

*

Quelques mois après surgissait dans le paysage mondial le drame espagnol, quelques années plus tard, arrivèrent l'Anschluss puis la crise tchécoslovaque dont l'aboutissement culminant furent les accords de Munich : ces différents événements venaient confirmer tragiquement les inquiétudes des clercs ayant émergées à l'aune de ce conflit italo-éthiopien.

Pour Benjamin Crémieux comme pour Julien Benda, le combat des clercs lors du conflit italo-éthiopien s'inscrivait dans la lignée de l'Affaire Dreyfus, pour le premier par ce « phénomène d'aimantation [ayant] instantanément, brutalement, divisé les clercs de France »⁴⁴⁴, pour le second par cette « impunité qu'on justifiera [...] par l'impossibilité pour la politique de s'accommoder des exigences de la justice »⁴⁴⁵. Mais si le conflit italo-éthiopien lança bien les clercs « dans la bagarre »⁴⁴⁶, et plus particulièrement les écrivains-journalistes, ce fut dans une lutte durable, pérenne, où Espagne, Autriche, Tchécoslovaquie se conjuguèrent aux mots dénonciateurs apparus avec vigueur et véhémence pendant le conflit italo-éthiopien. Il est en effet remarquable que la topique, les thématiques, le lexique qui seront usités dans les mois et les années postérieures seront similaires, l'année 1938 s'en faisant l'écho bruyant avec une exaspération des condamnations morales.

Si le célèbre écrivain et journaliste conservateur Evelyn Waugh put écrire dans son ouvrage *Waugh en Abyssinie* : « Comme le reste du monde, je commençai à oublier l'Abyssinie »⁴⁴⁷, force est de constater que cette affirmation ne peut s'appliquer aux intellectuels français de la gauche des années trente dans l'esprit desquels l'Ethiopie demeura fermement. Certes, la lutte de ce pays fut vite supplantée par les événements espagnols, et les articles sur le conflit italo-éthiopien diminuèrent considérablement de janvier à mai 1936, mais ce conflit marqua une étape importante

440 R. Rolland, *Par la Révolution la Paix*, Paris, Éditions Sociales Internationales, « Commune », 1935, p. 170.

441 J. Benda, « Le clerc et la guerre d'Ethiopie », *art.cit.*

442 P. Nizan, « La guerre fasciste en Afrique. Le crime de Harrar », *L'Humanité*, 31 mars 1936, p. 3.

443 *Ibid.*

444 B. Crémieux, « Les clercs et la guerre », *art.cit.*

445 J. Benda, « Le clerc et la guerre d'Ethiopie », *art.cit.* Cette analogie est développée en introduction du livre d'Yves Simon, *La Campagne d'Ethiopie et la pensée politique française* (Paris, Desclée de Brouwer, 1939, 128 pages), mais dans une autre perspective : « [...] ici, comme au temps de l'Affaire Dreyfus, nous assistons au conflit de deux esprits, de deux conceptions de la justice, de la vie politique et du devenir de l'humanité. Et tout de même qu'au temps de l'Affaire Dreyfus, il est fort possible qu'aucun de ces deux esprits ne soit affermi en des principes suffisamment résistants et affranchis de l'erreur » (pp. 9-10).

446 B. Crémieux, « Les clercs et la guerre », *art.cit.*

447 Evelyn Waugh, *Waugh en Abyssinie*, Paris, Arléa, « L'étranger », 1989, p. 206. Voir aussi : *Scoop*, Paris, 10/18, « domaine étranger », 1995, 279 pages. Publiés respectivement en 1936 et 1938.

dans l'évolution de certains écrivains-journalistes. François Mauriac notait ainsi en 1958 dans son célèbre « Bloc-Notes » de *L'Express* : « L'invasion de l'Abyssinie par l'Italie fasciste, la guerre civile espagnole me jetèrent du côté où je penchais »⁴⁴⁸. Le cas de Paul Nizan est lui aussi emblématique à plus d'un titre, l'étude de l'ensemble de ses articles⁴⁴⁹ montrant qu'il commença à pousser ses rares cris de journaliste pendant l'affaire d'Éthiopie, cris qui retentiront avec encore plus de force lorsqu'il couvrira la guerre civile espagnole. Laissons-lui d'ailleurs les derniers mots, extraits de son article de *Vendredi* de février 36, où nous retrouvons nombre des thématiques étudiées dans ces pages, article qui lui permettait, hors de la presse proprement communiste, de laisser éclater sa colère :

Est-ce qu'on tolérera longtemps ce scandale intolérable du monde où nous sommes, où des chefs de bandes romains, des chefs de bandes berlinois proclament sur toute la terre que le temps est venu d'honorer la mort et annoncent les guerres qui la combleront, et font les guerres qui la combrent déjà de cadavres noirs et de corps italiens ? Combien de temps ces amis de la paix qui donnent des leçons à Romain Rolland oseront-ils mentir sur la paix et croire plutôt sur parole les serviteurs de la mort que les défenseurs de la vie ?⁴⁵⁰

A.M.

Inédits

Nizan poète à Aden

Les amateurs de Nizan savent, grâce à ses biographes, qu'il écrivit des poèmes, mais très peu d'entre eux ont été, jusqu'à aujourd'hui, portés à la connaissance du lecteur.

Le seul poème publié de son vivant, « Méthode », le fut en mai 1924 dans l'éphémère revue Fruits verts, dirigée par Gérard de Catalogne⁴⁵¹. Deux poèmes parurent de façon posthume dans la revue Valeurs, en juillet 1945⁴⁵². Enfin, la revue Europe, dans son numéro d'août-septembre 1994 consacré à Nizan, offrit aux lecteurs six poèmes.

L'I.M.E.C., où a été déposé le fonds Nizan par sa veuve, Henriette, en 1993, possède une liasse relativement importante de poèmes de Nizan. La plupart sont malheureusement inachevés, quelques-uns ne sont pas datés, témoignant des nombreux déménagements de la famille qui ont conduit à l'égarage de nombreux papiers. Comme il est écrit par un documentaliste de l'I.M.E.C. dans une note qui ouvre ce dossier du fonds :

Dans la liste qui suit la plupart des poèmes sont sans titre et sans pagination ; souvent à l'état d'ébauche. J'ai préféré essayer de les regrouper approximativement selon les dates de composition. Conscient du risque de considérer comme des œuvres achevées ce qui en fait ne constitueraient que des ébauches ou des fragments, j'ai adopté la solution (prudente) de citer la première ligne de chaque feuille dont l'interprétation reste aléatoire.

Nous avons choisi, pour ce numéro inaugural de notre revue, de publier les poèmes écrits lors du séjour de Nizan à Aden, c'est-à-dire de novembre 1926 à avril-mai 1927. Ce choix a été guidé par la volonté d'offrir au futur chercheur un pont entre le pamphlet Aden Arabie (1931) et

448 François Mauriac, « Bloc-notes », *L'Express*, 18 décembre 1958.

449 Voir notre thèse de Doctorat, « Aspects de la véhémence journalistique et littéraire : Paul Nizan, Jean-Paul Sartre », soutenue à l'Université de Nantes en décembre 99.

450 P. Nizan, « L'appel aux étudiants d'Europe – M. Mussolini n'est pas fou – J.J. Tharaud (*Paris-Soir*) », *art.cit.*

451 Dans laquelle il publia aussi un conte, « Vacances », et une critique littéraire, « Marcel Proust : *La Prisonnière (Sodome et Gomorrhe III)* ».

452 « La Cathédrale » et « Grèves » ; signalés par J. Leiner, *Le Destin littéraire de Paul Nizan et ses étapes successives*, *op.cit.*

ses poèmes, ceux-ci témoignant d'un visage de Nizan tranchant avec celui du révolté qui se fera jour dans son pamphlet.

Nous avons nous aussi pris comme titre de poème le premier vers de chaque feuille, ayant pris conscience que la plupart de ces poèmes sont en fait des ébauches destinées à être retravaillées. Mais nous avons essayé de leur donner une cohérence, et c'est la raison pour laquelle chacun est précédé d'une lettre de l'alphabet qui sert de point de repère dans le commentaire global effectué. L'ordre de présentation est donc subjectif, mais il est aussi pour nous une façon d'inviter le lecteur à continuer d'essayer de reconstituer le puzzle. C'est aussi pour cette raison, outre les explications justifiant cet ordre, que nous n'avons pas commenté ces poèmes. Nous préférons les offrir au lecteur afin que celui-ci puisse mieux entrer dans le Nizan poète à Aden, et aussi qu'il puisse nous apporter ses lumières dans un prochain numéro de la revue.

Enfin, nous tenons à remercier Olivier Corpet, directeur de l'I.M.E.C., et Martine Ollion, responsable de la bibliothèque, pour leur disponibilité et l'aide qu'ils nous ont apportée. Notre gratitude à Patrick Nizan, pour nous avoir donné l'autorisation de publier les poèmes de son père.

A)

L'arbre gonfle fleurit à Gold Mohur Bay
des cargaisons d'oiseaux dans les feuillages
des plumes des colombes perchées sur le tropique
des martinets sans cris
des puits calmés des hommes sur le sable
Comment nommer la joie dans la paresse

l'âme et la loi hébergées par les songes
les intentions sont pendues sous les vents
il n'y a plus de fers
les lois se sont fondues
des femmes en dérive
entrouvent le grand arc de corps désarmés
Coolie tu dors
guerrier tu dors
sage tu dors
une voix qui est le fil de soie de l'araignée
sait partager les eaux
des fleuves de vos nuits
armistice sur terre
il y a concert des écluses
sous les tertres à Lahaj
des faces invisibles sous les alluvions
comme des victoires ensablées
des faces sont tournées vers l'encre de leurs vies.

Aden 1927.⁴⁵³

Les quatre poèmes qui suivent (**B**, **C**, **D**, **E**) témoignent à notre sens du travail effectué par Nizan pour tenter d'aboutir à la forme finale du poème. Ces quatre poèmes sont manuscrits à l'encre violette, et sont rédigés sur des feuilles de même texture.

Le poème **B**⁴⁵⁴ comporte aussi une feuille dactylographiée à l'encre rouge, ne reproduisant

453 Ce poème comporte une feuille manuscrite, à l'encre violette (cote I.M.E.C. : NZN2.A3.02.04).

454 Une feuille manuscrite (cote I.M.E.C. : NZN2.A3.02.07.).

que les deux premières strophes de la feuille manuscrite ; notons d'ailleurs l'unique variante : « des sabots ». Il a été daté de 1926-1927 par l'I.M.E.C.

Le poème **C**, s'il figure dans la chemise des « poèmes non identifiés par Rirette »⁴⁵⁵, semble constituer à la fois une variante et une suite du poème **B**. Les mêmes thématiques y sont à l'œuvre, et notons la reprise modifiée, dans sa première strophe, de la troisième strophe du poème **B**.

Le poème **D**⁴⁵⁶, est, quant à lui, daté de mars 1927, et son lieu d'écriture est mentionné : Hodeidah. Sa première strophe apparaît comme étant une variante de la troisième du poème **C**, et le lecteur pourra y relever aussi d'autres vers ou mots rappelant celui-ci. Selon nous, ce poème s'approche de la version définitive que souhaitait Nizan, notamment parce qu'il est le seul où date et lieu sont précisés. On peut d'ailleurs penser, à la fin de ces différentes lectures, que ce poème est la suite du **B**, le **C** constituant une étape intermédiaire de recherche – ce dernier possédant de nombreux vers rayés.

En revanche, une interrogation demeure quant à une autre feuille manuscrite (**E**) qui ne comporte que deux strophes ; l'I.M.E.C. l'a datée de « mai 1927 », sans autre précision⁴⁵⁷. L'encre violette et le papier identiques, le fait que ce soit la suite d'un poème ainsi que l'indiquent les astérisques, les thématiques, nous enjoignent à penser qu'il s'agit d'un poème écrit à Aden. De plus, le premier vers de la première strophe reprend « l'excellence des lieux » évoquée auparavant dans le dernier vers de l'avant-dernier paragraphe du poème **D**. Que voulait faire Nizan de ces deux strophes ? Les insérer avant le dernier paragraphe du poème **D** ? Les questions restent posées.

B)

Entre les champs foulés du sabot des juments
et les chênes gravés du cœur de deux amants
celui-là que je fus se joue aux dés l'espoir
bronche sur un présage et tord de vieux secrets

ni les fleuves de lin qui connaissent la mer
ni les soleils confus qui sauront jouer sans lui
ni la voix d'Annabel sortant de son tombeau
ne le détourneraient des attraits de la mort

*

**

La mer s'ouvre, serpent qui n'entend pas les cris
le bras raide des ports le grand corps des falaises
serrent l'écume et l'eau des moussons de printemps
refuges des poissons des astres des couteaux

sur ces routes de verre il se lève des pas
les sorts qui sont jetés ne le blesseront pas
plus ne sert de céder aux proverbes d'Europe
plus ne sert de nier les charmes insoumis
la femme qu'il aimait trébuchait sur l'amour
égarée aux confins ordonnés de la mort
elle énonçait les noms des arbres du savoir
mais il touche au départ le soir touche au départ

Rien ne vaut le voyage où vous m'avez perdu⁴⁵⁸

455 *Id.* (cote I.M.E.C. NZN2.A3.02.31.).

456 Deux feuilles manuscrites (cote I.M.E.C. : NZN2.A3.02.12.).

457 Cote I.M.E.C. NZN2.A3.02.15.

458 Ce vers semble avoir été ajouté *a posteriori*.

**

Liberté grande sœur céleste regard d'or
ennemi de la mort ne t'ai-je pas sentie
qui déchirais les jours⁴⁵⁹ comme un nuage marin
qui soupesais la vie⁴⁶⁰ aux bouts de l'arc en ciel
tu m'as pris et ai pris ange pur et brûlant
quand mon corps ne comptait que comme un enfant sage
empêchant de tourner les ailes des moulins
les forêts de flamber et de s'ouvrir les pages

C)

La mer s'ouvre seigneur qui n'entends pas nos voix
le bras tendre des ports le grand corps des falaises
serrent l'écume l'eau des moussons de printemps⁴⁶¹
refuge des poissons des astres des coquilles

Enfants du pur oubli prophètes du départ
les noyés embrassés des Astres de Vénus
heurtent la double queue du poisson arc en ciel
à travers les coraux et le puits des typhons

Quand mon corps descendait sur des barques à voiles
vers le dos épineux des continents dormants
et tournait dans le creux perdu des passerelles
aux souffles arrivés des coins des quatre vents

Lorsque ce corps bercé par les dards du soleil
comme par le baiser familial et brutal
par la langue et les dents des filles bien aimées
se berçait du plus creux des échanges marins

l'âme se reprenait et cédait à ses vœux,
Ivre de ses desseins, absente, fresque pure
Grande figure ailée au bout de ces navires
Elle écoutait ses voix filles des eaux amères⁴⁶²

D)

et ce corps descendit sur des boutres à voiles
vers le dos épineux des continents dormants
et tourna sur le creux perdu des passerelles
aux souffles arrivés des coins des quatre vents

*

**

Il existe un pays qui baigne dans la mer
de l'empire des cieux du royaume des dieux

459 Remplace un autre mot, illisible.

460 *Id.*

461 figurait initialement : « des marées d'équinoxe ».

462 Suit une strophe rayée, difficilement lisible. Puis une autre dans laquelle le premier vers est rayé et les trois autres hachurés : « La coutume se perdait sur la nacre des courants / La coutume perdue sur la nacre des mers / elle surgit en fuite des marais de l'ennui / comme un soleil au plein des vagues de l'espace ».

grande mer qui roula plus d'un héros bercé
parmi les ceps de vigne et le chant des ormeaux

sous un ciel embrassant des mondes sans destin
sur un versant du monde est posé ce pays
sans passé sans devins ce pays sans aveugles
où le poids de l'esprit ne nous roulera plus

l'homme y débrouillera les cercles des saisons
qui ne tourneront plus parmi des équateurs
l'asmillaire⁴⁶³ céleste et ses jeux enfantins
les rivières du vent ne le troubleront plus

*

**

Le passé s'est noyé sous les pistes⁴⁶⁴ des eaux
comme un pitre⁴⁶⁵ au plein des jeunes alizés
le corps surgit enfin des herbiers il s'étale
il reçoit le rayon familial et brutal

Etrange⁴⁶⁶ figure ailée au bout des noirs navires
il trouve les chemins que les tombeaux fermaient
ivre de tous ses plans, des tentations marines
il se délivre enfin des fers du désespoir

il se parle et s'exhorte et rejette ses jours
comme le fils à Ulysse a rejeté le van
guéri de ces amours guéri de ces parents
guéri de tous les morts qui ne compteront pas.

*

**

Hommes de ce pays votre pareil cime⁴⁶⁷
les caves de la nuit froides maisons du monde
il se lève il attend vos signes de crédit
il reconnaît le temps de son laissez-passer

L'univers grand fardeau d'images insolites
les départs défendus les paradis perdus
les paradis coulés dans le destin de sages⁴⁶⁸
l'excellence des lieux compteront seuls leurs voix

se détournant enfin de sommeils sans appel
il abandonne l'être enfoncé dans ses feux
il vous questionne seuls compagnons de ses pas
abandonnant aux vers tous les anges complices.

Hodeidah mars 1927

463 Ce mot est souligné au crayon de bois, précédé d'un point d'interrogation dans la marge : annotation de Paul ou de Henriette Nizan ?

464 Souligné aussi au crayon de bois. Même question ...

465 doute sur ce mot.

466 *Id.*

467 ou « rime ».

468 Doute sur ce mot.

Deux strophes suivent ici, la première écrite comme le poème, à l'encre violette, la seconde au crayon de bois. Toutes les deux témoignent d'une écriture rapide, particulièrement difficile à lire pour la seconde et qui n'a donc pas été reproduite. Ajoutons que cette première strophe est la reprise modifiée de la deuxième de ce poème, ce qui indique que Nizan n'avait pas encore abouti à sa version finale.

Existe-t-il un pays sous la nuit
un empire des cieux un royaume des dieux
sans la mer qui roula plus d'un héros nourri
Parmi les ceps de vigne, la bise des ormeaux

E)

*
**

Excellence des lieux, excellence perdue
dicte ce que tu sais décompte mieux tes airs
tu sais d'où vient le vent tu sais où va le temps
tu énonces des noms des objets sans remords

des ordres sont lancés et des oiseaux étreints
les signaux enterrés se relèvent des morts
et les bateaux perdus ne rentrent plus au port
aucun mort de douleur n'égale tes oiseaux

*
**

F)

Sur des confins peuplés d'étoiles en voyage
pays noir vieux séjour d'un enfant des oiseaux
les cris des martinets sur le toit de l'aunée
arrachent⁴⁶⁹ les beaux jours et tournent leurs couteaux

une fille est posée à ce niveau des herbes
comme un mort trop humain étoilé dans le soir
un bateau noir caché des phares et des ports
dérivant feux éteints vers une froide rive

le plus grand dénuement l'absence des humains
dorment au plus profond de deux corps ennuyés
étalés contre les rocs de la solitude
sans mirages sans eau sans espoirs de la mer

ils sont couchés en vain parmi les prés impurs
les animaux dormant sur le foin de midi
de quel regard déçu les suit la basse feuille
de quel terne regard qui ne les aime pas

le terme du désir n'a pas été posé
où l'invention d'un dieu serait volée aux morts
le contact charnel qui n'aurait pas menti
la voix qui n'aurait pas parlé par paraboles

⁴⁶⁹ Figurait initialement : « ravissent ».

la masse du cire blanc se fend sur des fléaux
aucun souffle aucun chant capables de ternir
le miroir trop parfait des âmes condamnées
à ce silence creux sous les soleils tournants

monde je ne suis pas Atlas porte-monde
mais ce faible branchage et celui qui attend
que la mer du sommeil inonde des volcans
que les murs de la nuit s'ouvrent comme des toiles

mai 1927⁴⁷⁰

Les poèmes qui suivent ont tous été écrits à l'encre noire, sur des feuilles de même texture, hormis le dernier (P). Six d'entre eux ont la particularité d'avoir été numérotés par Nizan, ce qui nous laisse à penser qu'il avait pour optique de réaliser un recueil. Malheureusement cette numérotation ne se suit pas, attestant une nouvelle fois de la perte de nombreux documents. C'est néanmoins sur celle-ci que nous nous sommes basés, afin d'essayer de donner une cohérence à l'ensemble de ces poèmes.

Les poèmes G et H sont numérotés respectivement 1 et 2⁴⁷¹. Ils apparaissent comme étant achevés.

Le poème I comporte deux feuilles manuscrites numérotées 5 et 6⁴⁷². Il semble achevé lui aussi.

Le poème J est numéroté 11⁴⁷³. La date et le lieu (« Djedda, 1927 ») sont de l'I.M.E.C. Il semble, comme les précédents, achevé. Notons l'expression « des cargaisons d'oiseaux », figurant dans le poème A, et la mention des « martinets », présents dans celui-ci et dans le F.

Le poème K comporte une feuille manuscrite dont le verso porte le n° 12⁴⁷⁴. Est-ce la suite du poème précédent, ou du poème I ainsi que pourrait le laisser penser la figure du jeune homme ?

Les poèmes L et M ne sont pas numérotés. Ils font partie de la chemise du fonds I.M.E.C. intitulée « poèmes non identifiés par Rirette » dont il a été question auparavant⁴⁷⁵. De nombreux mots y sont illisibles, mais nous avons choisi néanmoins de les reproduire, car ils témoignent des recherches de Nizan et reprennent des vers de poèmes précédents ; nous y retrouvons notamment le « jeune homme » des poèmes I et K.⁴⁷⁶

470 Ce poème comporte une feuille manuscrite, à l'encre violette (cote I.M.E.C. NZN2.A3.02.18). Il figure ici, malgré sa date, « mai 1927 », car nous pensons qu'il a été réécrit suivant des brouillons faits à Aden. Notons qu'il est paru dans *Europe* en 1994 (voir *infra*).

471 Cotes I.M.E.C. NZN2.A3.02.05. et NZN2.A3.02.06. Chacun une feuille manuscrite.

472 Cote I.M.E.C. : NZN2.A3.02.11.

473 Une feuille manuscrite (cote I.M.E.C. : NZN2.A3.02.13.).

474 Cote I.M.E.C. : NZN2.A3.02.08.

475 Cote I.M.E.C. NZN2.A3.02.31. Chacun une feuille manuscrite.

476 Notons la présence d'une feuille, numérotée 4, ne possédant ni date ni mention de lieu, et figurant dans la chemise des « poèmes non identifiés par Rirette » (*ibid.*). Nous avons choisi de le reproduire uniquement en note car la majeure partie de ses vers ont été rayés par Nizan, et il est donc difficile d'en avoir une lecture signifiante : ~~Pocéan bouchés d'une tortue marine / sollicite les pas de l'homme du navire / sur la nacre de la mer la coutume s'est perdue / aucun caprice ne manque à la pointe des compas / le prétexte des aventures [] la vie culturelle / Il se parle et s'exhorte et rejette la rame / et le van avec cette vision de la lame de l'épaule / comme celui qui se délivre de choses qui n'importent plus / des humains sans recours, des enfants rejetés / Il ouvrira les avenues fermées par quatre cyprès / vers les femmes et les [] chemins de la plaine / comme le porte clef pour qui [] de prison.~~

Comme un soleil au plein des vagues de surface / l'âme surgi des [mot rayé illisible] des mouvements / des marais salants de l'ennui, du tourbillon nocturne / l'âme attend son averse, son arc en ciel de grâce (en marge de cette strophe, Nizan a écrit : « deux vers avant la fin »).

~~la mer s'ouvre, seigneur qui n'as pas de nom parmi nous / mais les seules invocations des litanies / le bras tendre des plages de galets, les sables / serrent l'écume des marées d'équinoxe / refuge des poissons des astres des coquilles / où la concrétion de la perle [] / comme la pensée sans l'arche de la []~~

Les poèmes N, O, P qui clôturent ce dossier de « Nizan poète à Aden », apparaissent tous comme étant achevés.

G)

les ombres dévalent dans les ravins des collines
dans les replis, les sources taries du cratère
elles croisent selon la diminution du jour
témoignages du seigneur attributions du roi
Seul situé sur la marge des vasques de la nuit
sur la colline du réceptacle et de l'urne
je pose le poids de vingt deux années terrestres
contre les pierres du volcan inconnu
incertain comme l'enfant nouvellement né
qui jette son premier cri animal, étouffé
sur les berges humides de la naissance

- Aden -

H)

Fais sortir ta parole du nuage, Seigneur
ordonne avant le soir, le retour à mes ombres,
à ces brouillards de ténèbres qui devancent
la véritable robe de la nuit, ses plis de silence
parmi les rochers rouges engendrés par le feu
Au mort ne parle plus que le poisson des rives
le soleil et le flot ravissent sa puissance
la force habite les membres de l'enfant ce soir
cet enfant que voici à préserver de la mort
de la descente dans les fosses maritimes
Je te répète tous tes noms, Seigneur, selon
les appellations de cristal du tragique
Ether divin, vents à l'aile rapide,
eaux des fleuves, sourire innombrable des vagues marines,
Terre, mère des êtres, et toi, Soleil, œil qui voit tout,
je vous invoque ici.⁴⁷⁷

Aden

I)

Le compagnon de la rencontre qui fume et boit
au portail de l'hôtellerie
contemple le chameau auréolé de mouches ; il cligne de

l'œil et parle au jeune homme debout

Sur l'ombre triangulaire de sa stature :

- Soumise aux pires Caprices de nuits. Balkis nous a

servi dix ans à boire

Couchés dans les délices des haltes

~~la volute instable s'éroule dans les constellations / le soleil oscille pour la séparation des vingt quatre heures /
l'ourse et la croix illuminent les périples / l'espoir du navigateur d'occident qui roule / au tas des longues pentes de la
terre / vers des archipels à pétrole, à épices / des femmes sont debout vers la courbe des plages / dominant les buissons
d'épine et de rocher~~

⁴⁷⁷ Ces quatre derniers vers figurent en grec dans le manuscrit original. Il s'agit en fait d'une citation du *Prométhée Enchaîné* d'Eschyle. Nous remercions Florence Lévi de nous avoir transmis cette information.

sa grande forme sur le ciel de huit heures
où des tourbillons montent au dernier quartier de la lune
nous cachait les arbres des palmeraies, guérison du voyageur
ses regards n'en sont pas rassasiés
ses seins d'où n'a pas su jaillir le lait, sources stériles

comme le salut de l'étranger

le gonflement, la double ondulation de ses reins, sa bouche

même

nous emplissait de ce malaise des voyages –
Il y avait dans nos poitrines cette éponge du départ
les images qui sont les fourriers du sommeil
ne ramenaient à nous que la face de l'homme,
l'animal nouveau entre les pattes de la brebis,
l'herbage des plaines arrosées, les écluses,
des femmes appuyées au tronc des orangers –
de grandes femmes dans les plis de leurs robes

La luciole au sang sautait devant nos yeux

C'est pourquoi nous avons écrasé les lampes sous nos talons de

cuir de bœuf

et tué la reine.

Je vois le sang de l'artère jugulaire couler
avec l'ampleur d'une fontaine après les premières pluies de [l'été,
les pluies d'orage –

Il désaltère les sables éclatés de soleil.

Et nous, les compagnons aventureux
guéris de la stupéfaction de la mort,
nous voici pleins d'une étrange lassitude –
tu le vois, j'étends mes cuisses sur la laine et la poussière
comme celui qui relève de maladie,
ou qui respire la délivrance du péché –

Le jeune homme éclate de rire et debout il étire ses bras vers [l'orient
et l'occident
dans l'étendue de la soirée.⁴⁷⁸

Lajeh – mars 1927.

J)

Des cargaisons d'oiseaux enchantés de silence
pendent dans les cordages du banyan, les puits d'eau douce
calment leurs eaux rompues par les outres de peau
le mouton tête noire et l'âne porteur d'eau
le martinet diurne des citernes se sont tus
Archins⁴⁷⁹, Cassiopée divisés sur les créneaux, les forteresses
de la montagne gravitent vers les pôles de la sphère
selon la courbure et l'ellipse

⁴⁷⁸ Ce dernier paragraphe ne comporte pas la même marge à gauche que les précédents, accentuant son caractère de commentaire.

⁴⁷⁹ Doute sur ce mot.

Ecoute la louange du sage
le descendant du Seigneur, il croise les jambes dans la poussière
la vapeur des rochers retombée sur le passage des troupeaux
voix comme le fil de l'araignée, charmes de la nuit

- Bénédiction sur cette heure qui suit minuit
cette ligne de partage des fleuves de la nuit
l'âme et la loi sont en suspens sous le sommeil
et l'intention de l'homme est assoupie
Bénédiction sur les femmes dévoilées, leurs cuisses [jaillissantes,
les muscles dénoués du portefaix allégé des balles de cuir,
la nudité sans rides de l'enfant
le cynoscéphale aboie à la lune bleue des carrefours
et le vautour arrache les lanières du mort
bénédictions sur la découverte de la mort.
Solitudes au centre de l'océan comme l'œil du Cyclope
sur les plaines bossues de son front,
mais de l'aigle de pierre au nombril de la mer arabe
cercle acré⁴⁸⁰, circonférence tranchante des vagues.
Ceci est le repli de l'homme résumé,
endormi à l'impatience, à la sollicitation du soleil,
soustrait à tous les vœux
Réconciliation de l'homme, délivrance de l'homme
il est l'heure de célébrer votre poids

K)

leurs épaules à nu sous le reflet des heures
se noient sous des moissons, le regard d'Ariane
balaie les horizons soyeux comme les yeux des phares

les noyés dérivant sous des ceintures d'algues
de astres de Vénus passent sous les méduses
heurtés par la double queue du poisson arc en ciel
dans les récifs de corail, la construction des continents,
l'écroulement des fosses, l'abîme des typhons⁴⁸¹
ils descendent le cheminement des golfes
parmi les prés d'étoiles et d'anémones
la guerre est dans la condamnation des demeures
et le jeune homme s'embarque sur la mer

Hodeidah, 1927.

L)

le bonheur bat comme le sein pointu
de l'enfant découvrant son sexe vertical
les voiles du [_____] ⁴⁸² persique sur les golfes du matin,
face invisible sous les alluvions de la nuit

480 *Id.*

481 Ces vers rappellent certains du poème C.

482 Mot illisible.

comme la victoire marine que le pêcheur des îles
ramène dans l'éclair des poissons égéiens –

l'ombre a paru et a tourné sur le cadran
les monts de l'Arabie sont perdus dans la brume
la buée de la lessive ardente des journées
sur le second versant des [_____] ⁴⁸³ du désert
au delà des palmes, des dattiers, des citronniers
où les fruits luisent comme les lampes mêmes du jeune été.
dans les champs inondés des bananiers de Chine
l'homme nu pousse au pied le cadavre d'argent
le ventre onduleux du serpent Il entend
le vol des aigles à la plus haute cime des manguiers
le propos des rivières à travers les buissons de jasmins
Il courbe son dos noué sur le souliers de boue

Le lépreux cylindrique aux bras sans chair
au nez rougi s'assoit sur le bord de la voie
mangeant les maïs grillés sur les moutons du prophète
Il gémit vers l'aumône écarte les mouches bleues
de ses gencives dénuées, il guette le buisson
que le lierre pousse en fuyant, l'oreille plus émue que les [feuilles
étonné comme l'enfant au premier cri des chiens,
troublé par la première morsure de la fièvre

M)

L'interrogation du jeune homme s'épanouit
dans les trois directions de la terre et des airs
les pointes d'Epinal de la voie des vents
l'ombre est en lui dans les vallées les plus profondes
Il rit il pleure et bute comme le voyageur de nuit
égaré parmi les éboulements pleins [_____] ⁴⁸⁴
Au bord des carrières désertées, la caverne des pluies
il mange le pain sali par les larmes et la sueur.

de grandes masses sont en route par le monde
de grandes [_____] d'armes sous les sables
sous les gueules des étendards. Les navires
bourdonnent d'abeilles, de galeries hantées d'avions
les câbles parlent en vain à l'aveugle d'Europe
Europe bien aimée ceci et la pointe glaciale du matin
où [_____] jusqu'à à trois fois et davantage
les phares signent alliance avec le dernier né de l'homme

Il faut chanter ce jeune homme ce père aimé
balancé sur les nuées de la mousson de printemps
parmi les [_____] défoncés au seuil de l'Asie
Il descend sur des embarcations à voiles vers les cotes
les [_____] des péninsules étendus sur les eaux
et le dos épineux des continents dormants

483 *Id.*

484 *Id.*, ainsi que tous les crochets figurant dans ce poème.

Il tourne dans le vent des passerelles
les souffles arrivés des cours des quatre vents

N)

Seul séparé des hommes incommunicables
comme une idée rayonnant dans Platon
il marche dans le vêtement de sa peau
rudement rapés par les contacts, jaillissant,
dans l'attente de la conquête et celle d'être conquis
comblé sous la présence bien aimée des êtres
les saisons et ce qu'il y a de beau par le monde
ne naissent-ils pas du mélange de l'infini et du fini

Djedda, 1927.⁴⁸⁵

O)

La profusion nue des bibliothèques
les cascades gelées descendent des murailles
les propos des connaisseurs de secrets des poètes
l'équation du savant la vision d'Ezechiel
Comme les fossiles enfoncés au sein du sédiment
les troupeaux des songes rêvent sous le regard
des gardiens aux crânes insolites polis
par les ondulations des vagues de la mer

Les attestations des sages transis par la présence de dieu
troncs de haute futaie dans le taillis des hommes
la tête dans la nuée d'orage, sauvés, troublés,
bruisent d'un vif battement de feuillages
les paroles insaisissables volent autour du pont solitaire
comme des colombes qu'on entend dans la nuit
sur la pointe des pieds devant les signes des colombiers.

Les êtres les plus simples, la ronde des saisons,
les âmes élémentaires prises au sol adhérent
dans la ronde des saisons à la matrice sanglante
par le cordon irrigué de vie. Il questionne
les animaux ruminant sur les prés de midi
les taureaux étreignant le ventre des génisses
et les plantes des tropiques, ceintures, pistes du monde,
les cuirs dessinés et peints de la reliure du globe⁴⁸⁶

P)

Quand l'Europe reniée
ramenait ses draps sur sa dernière heure
quand de noirs essaims de navires
coulait vers les plaines jaunes de l'Asie
les phares, les sirènes amères
signaient alliance avec ses derniers nés

⁴⁸⁵ Une feuille manuscrite (cote I.M.E.C. : NZN2.A3.02.09.). Notons que ce poème a été publié dans *Europe* en août-septembre 1994 (voir *infra*).

⁴⁸⁶ Ce poème comporte une feuille manuscrite (cote I.M.E.C. : NZN2.A3.02.10.). L'I.M.E.C. a noté qu'il s'agit d'un poème écrit à Lajeh, en 1927.

les pas des prisonniers
tournaient vers les vergers
les portes des rochers
des demeures habitées par la putain guerre
et les vérificateurs des machines

Les gardiens des prisons
s'enroulent sur les pierres
comme un serpent qui s'endort
les astres derniers vautours du ciel noir
obéissent aux charmes des astrologues
les sillages brouillaient
les ordres des systèmes
sages comme des images
la civilité puérole et honnête

Tous les grains déposés
sur le seuil de l'Asie
sur les coraux des îles
les nuées de la mousson
les grands plans décalés de l'espace
filent comme les comètes
les continents ondulent
comme la chevelure de Bérénice

Grand bruit de verres brisés sur terre
grandes promesses dans le ciel

Ordonnances visages tous fleuves accourus
feux perdus
faux pendus des arbres dénudés
découragez les pas des hommes désertés

Aden 1927.⁴⁸⁷

Comptes rendus de lecture

Léon Werth, *La Maison blanche*, Fasquelle, Viviane Hamy, 1990.

Intellectuel engagé, marqué par les combats de 1914-1918, antimilitariste, anti-colonialiste (*Cochinchine*, 1926), Léon Werth est appelé, par Barbusse, à *Monde*, qu'il quitte bientôt, l'hebdomadaire refusant de soutenir Victor Serge, victime de la répression stalinienne.

Dans *La Maison blanche*, il nous conte son séjour dans une chambre d'hôpital : avant, il ne connaissait pas « le métier de malade » (p. 5). Il va ouvrir « ses yeux doux et féroces » sur l'univers de la « maison médico-chirurgicale » (p. 176), lui, ce « fauve » si « tendre », d'une tendresse discrète dont le lecteur sent « la chaleur et la grave douceur » (Octave Mirbeau).

Le narrateur raconte d'abord ses « années de formation » : le bistro, tenu par son père après la mort de sa mère, et la rue. Il sait gré à son oncle de lui avoir expliqué le sens que recouvrait l'enseignement des livres et des maîtres: « On me donnait au lycée des formules cabalistiques. Il

⁴⁸⁷ Ce poème comporte une feuille double manuscrite (cote I.M.E.C. NZN2.A3.02.14.).

avait du génie pour y substituer la vie » (p. 17). D'abondantes comparaisons empruntent au vocabulaire de la marine. Relevons une métaphore qui est de nature à « dédouaner » les prostituées : les filles publiques (que le narrateur préfère aux filles dites « de famille » ou de marchands de vin), « entre deux passes ou entre deux quarts », boivent des vins blancs (p. 7). Elles exercent un métier qui satisfait ces mâles qui prévoient dans une fillette de treize ans, Henriette, « le plaisir que bientôt elle pourra leur donner » (p. 13). Elle et ses semblables vivent « la plus glorieuse époque de leur existence, entre la sortie d'une maison de correction [...] et la noce de la femme adulte » (p. 20) et désapprennent « tout ce qui de la vie » n'est pas « la recherche du pain quotidien et de la joie immédiate » (p. 21). Loin de les condamner, le narrateur dénonce l'hypocrisie des hommes qui les traitent, en public, d' « apprenties-traînées », pour les aborder dès qu'elles ont franchi le coin de la rue. Refus du moralisme auquel s'ajoute « cet invincible besoin d'idéalisme et de généralisation qu'ont les jeunes gens » (p. 22) et qui le conduit à refuser de tenir uniquement compte de son « cas particulier » (p. 31). Aussi l'année de philosophie ne fut-elle pas du temps perdu alors que « les plus beaux poèmes n'ont qu'une valeur de sonorité pour qui n'a pas encore expérimenté la vie » (p. 13). Vient l'entrée dans la vie active caractérisée par une succession de « petits boulots ». L'idéalisme du jeune homme l'empêche de pratiquer, malgré sa faim, la récupération individuelle (p. 30). A partir de la page 76, le narrateur évoque son séjour dans la « maison blanche » qui « cingle vers l'aube » (p. 197) au cours duquel il lui est donné d'éprouver le dévouement des infirmières et la « compréhension délicate » (p. 177) qu'elles manifestent, non d'un coup de baguette magique, mais par les « humbles soins » (p. 215) qu'elles prodiguent : « clarté d'une présence humaine » (p. 227). Fort heureusement, ce dévouement « laïque » (p. 229) n'est pas « dévotion » (p. 130). Malgré sa douleur, « visiteur redoutable » (p. 122), il vit un véritable « conte de fées » (« De quel baiser, quelle fée a touché mon mal ? » : p. 134 ; cf. p. 156), un conte des *Mille et une Nuits* (leitmotiv) et connaît « une joie blanche » (p. 116).

Humour werthien : « Les premiers éléments de ma formation spirituelle furent cette boutique de marchand de vins et la rue » (pp. 1-5) ; « L'école possédait une fanfare, une sorte de fanfare muette » (p. 25) ; « Il a fait sa médecine dans les cafés du quartier latin et dans les tripots » (p. 35) ...

Ce roman appartient au « trésor de humbles » (Maeterlinck). **C. H.**

Jean Meckert, *Les Coups*, Paris, Gallimard, « Folio », 2002, 271 p.

Lorsqu'il écrit et publie son premier roman *Les Coups*, Jean Meckert vit en Suisse où l'a conduit son antimilitarisme en 1940. Marqué par la tragédie de l'exécution de son père, mutin de 1917, puis par son existence faite de mille « petit boulots », cet autodidacte se fait remarquer dès son premier roman par de grandes plumes de son temps telle que Gide ou encore Martin du Gard.

Longtemps oublié, éclipsé il est vrai par les nombreux romans de la « Série Noire » dont Meckert fut l'auteur sous les pseudonymes de John Amila puis Jean Amila, *Les Coups* sont aujourd'hui à nouveau disponible grâce à une réédition chez Folio.

Quel choc que ces *Coups* ! Dans le Paris des années trente et de la crise, Félix, ouvrier mécanicien, traîne son désespoir et sa révolte : « Cracher dans l'eau, c'est un plaisir de riche, moi je n'étais pas si prodigue de moi-même, il m'en restait trop peu » (p. 10). Il rencontre Paulette, croit trouver et vivre l'amour mais voit son couple peu à peu se disloquer sous les conformismes et la pression familiale : il faut fréquenter la belle-famille « petite bourgeoise » et jouer l'imbécile parce que l'on est ouvrier : « On ne peut pas supporter le vide en faux col. On n'avait rien à se dire. On n'était pas amis, ni rien. Je m'emmerdais fortement » (p.148). Et Félix d'exploser : « Paulette n'a aucun goût [artistique], si vous voulez savoir. J'ai pas à les avilir, elle n'en a pas ! que j'ai gueulé. Ni vous non plus ! De l'article de conversation, voilà ! Si c'est mon avis que vous voulez, c'est pas des goûts que vous avez, c'est des imitations des grimaces, voilà le mot ! » (p. 151). *Les Coups* sont le récit de cette explosion.

A la rage qui s'exprime chez Félix ne répond aucun espoir : ni celui de l'amour, étouffé, ni

celui de l'engagement. Ainsi le chapitre XI du roman fait le récit d'un rassemblement communiste ; loin de l'enthousiasme des foules, Jean Meckert nous donne une version désabusée : « On attendait. Quelqu'un gargouillait dans les haut-parleurs. On le voyait lointain s'agiter sur la tribune. On écoutait mal [...] On venait entendre le discours comme on va voir gonfler un ballon ou bien des descentes en parachute » (p.132 et 133).

Ce roman, proche des traditions populiste et prolétarienne, garde néanmoins toute son originalité et ne peut être considéré comme représentant d'une école ou d'une doctrine. Espérons que les romans suivants de Meckert, publiés entre 1945 et 1950 dans la collection blanche de la N.R.F. , *L'Homme au marteau*, *La Lucarne*, *Nous avons les mains rouges*, *Je suis un monstre*, auront aussi l'honneur d'une réédition méritée. **F.S.**

Jacques Lecarme, *Drieu la Rochelle ou le bal des maudits*, Presses Universitaires de France, 2001, 473 p.

Pierre Drieu la Rochelle est l'un des grands écrivains français du premier XXe siècle. L'évidence s'impose par-delà le jugement critique souvent réducteur d'une postérité qui, au choix, ne vit en lui que l'antisémite maladif, l'acteur des compromissions avec l'occupant nazi, ou bien au contraire l'apôtre d'une Collaboration « virile », le visionnaire politique que son suicide devait inscrire parmi les icônes intellectuelles de la mystique fasciste.

Le récent livre de Jacques Lecarme apporte un éclairage original sur la place occupée par l'auteur de *L'Homme couvert de femmes*, de *La Comédie de Charleroi* ou de *Gilles* au sein des Lettres françaises, dans ce qui fut peut-être leur âge d'or, l'entre-deux-guerres.

L'essai critique se divise en trois parties assez distinctes. La première offre une grille d'analyse dans la verticalité de Drieu, en explorant l'amont et l'aval du romancier au travers de référents déjà évoqués ailleurs (Nietzsche, Dostoïevski) ou de l'influence qu'il laisse sur certains auteurs contemporains (Modiano), tandis qu'un lien invisible le relie à d'autres figures de l'écrivain suicidé (Hemingway, Mishima, Montherlant ou Romain Gary). Un troisième développement propose un assemblage intéressant d'études plus thématiques que l'on retrouve au milieu comme à la fin de l'ouvrage. Entre les deux, la partie centrale suggère quant à elle une lecture horizontale de l'œuvre de Drieu, et paraît de loin la plus ambitieuse. L'auteur se propose de confronter Drieu avec les principaux écrivains de sa génération, en trichant parfois un peu sur l'âge, mais non sans brio. Son parti pris retient l'attention car il consiste à faire descendre Drieu la Rochelle dans une singulière arène, l'œuvre littéraire de chacun de ses sept contemporains capitaux : Céline, Sartre, Nizan, Malraux, Berl, Aragon et Brasillach. Si certains développements reprennent des contenus bibliographiques parfois lus ailleurs (les relations avec Aragon, par exemple), d'autres apportent incontestablement de nouveaux éclairages et présentent des parallèles audacieux. En témoigne un chapitre entièrement consacré à l'influence littéraire de Drieu la Rochelle sur Paul Nizan. Loin de l'opposition de fond, quant au domaine politique, Jacques Lecarme insiste plutôt sur les affinités culturelles qui peuvent unir les deux hommes, rappelant implicitement cet envoi méconnu de Ramon Fernandez à Georges Bernanos, depuis « l'autre côté d'une barricade heureusement transparente ». Se fondant essentiellement sur l'étude de *La Conspiration*, l'auteur suggère ainsi que le « grand écrivain » de trente-cinq ans rencontré dans le roman – dont l'action se situe en 1929 – ne saurait être autre que Drieu la Rochelle lui-même. Plus généralement, il relève chez les deux auteurs ce même goût du secret et de la trahison que l'on retrouve dans *Le Cheval de Troie* et *La Conspiration* pour l'un, dans le *Journal d'un homme trompé*, *Gilles*, ou encore *Les Chiens de paille* (écrit et paru après la mort de Nizan) pour l'autre, de même que cette détestation violente d'un monde bourgeois sclérosé et condamné à disparaître, *Le Cheval de Troie* et *Antoine Bloyé* répondant cette fois-ci à *Etat-civil*, *L'Homme couvert de femmes* ou *Rêveuse bourgeoisie*.

L'essai de Jacques Lecarme – et c'est la règle du genre – suscite aussi la critique et l'interrogation : tel postulat fragile (si Nizan a lu Drieu, ce dernier, qui ne cite pas une seule fois son nom dans les 450 pages de son *Journal de guerre*, a-t-il seulement lu Nizan ?), l'oubli de quelques

grands noms (on regrette que Montherlant et, plus encore, Bernanos – que Drieu admirait – ne figurent pas dans la liste des contemporains capitaux), voire quelques approximations (Nizan est mort en mai 1940, non en juin, note 3, page 279). Cela n'enlève rien au propos général. L'ouvrage séduit autant par l'érudition dont il fait montre qu'il agit sans cesse sur l'attention du lecteur. Au-delà du sentiment propre que l'on en retient, se dégage la vision subjective d'une époque formidable et déjà révolue de la littérature française : celle où les auteurs se faisaient connaître par leurs livres et s'engageaient à corps perdu dans le débat d'idées. **P.-F. C.**

Robert S. Thornberry, *Les écrits de Paul Nizan (1905-1940) – Portrait d'une époque*, Paris, Honoré Champion, 2001, 751 p.

Robert Thornberry vient de faire une importante contribution au champ des études nizaniennes en répertoriant toute la production littéraire et journalistique de Paul Nizan, soit 971 textes écrits entre 1922 et 1939. Un important dépouillement avait été réalisé en 1970 par Jacqueline Leiner dans son livre *Le Destin littéraire de Paul Nizan*, et Anne Mathieu avait effectué en 1999, dans sa thèse – non encore publiée – consacrée aux *Aspects de la véhémence journalistique et littéraire : Paul Nizan, Jean-Paul Sartre*, la recension de ses écrits journalistiques la plus exhaustive alors. Le travail de Thornberry clôt en quelque sorte cette recension, malgré quelques rares erreurs et oublis sur lesquels nous ne nous attarderons pas ici.

La bibliographie commentée qui forme l'essentiel de cet ouvrage est suivie de cinq appendices qui apportent un complément d'information précieux pour toute recherche systématique sur Nizan : sa correspondance (pages 503 à 565), des reproductions d'articles (p. 569 à 675), une section descriptive sur les périodiques où Nizan a publié ses articles et ses comptes rendus (p. 679 à 704), une compilation des oeuvres majeures publiées sur Nizan depuis 1966 et finalement un classement des écrits selon le genre analysé, l'auteur étudié, et le pays d'origine.

Les commentaires de R. Thornberry reflètent une lecture approfondie de chacun des textes de Nizan. Quand il s'agit d'une de ses œuvres majeures, Thornberry donne des indications très précises sur ses différentes éditions et ses traductions. Pour les comptes rendus littéraires ou les textes d'actualité politique, il résume l'essentiel, ajoutant généralement une bonne mise en contexte.

On se rend compte une nouvelle fois non seulement de l'abondance du travail de Nizan, mais aussi de la très grande variété de ses articles. Jetons un coup d'œil sur le mois de novembre 1935 par exemple : le 16, un article sur le nationalisme égyptien dans *L'Humanité*, le lendemain, un compte rendu sur les *Nouvelles nourritures* de Gide. Le 22, toujours comme critique littéraire, mais dans *Vendredi*, il donne un texte de fond sur Tolstoï, et il redevient le 23 journaliste politique avec un article dans *L'Humanité* sur les rapports du gouvernement français avec l'Italie fasciste. Il écrit pour le compte de *L'Humanité* et de *Ce Soir*, mais aussi – et la liste est longue – de plusieurs autres périodiques de l'époque, *Commune*, *Vendredi*, *La N.R.F.*, *La Correspondance Internationale*, *Russie d'aujourd'hui*, pour n'en nommer que quelques-uns.

Thornberry fait des premiers textes de Nizan le creuset de ce qui allait devenir ses grandes œuvres, tel passage de 1929 par exemple ébauchant *Les Chiens de garde* de 1932. Il nous sensibilise, de plus, à la parenté idéologique entre Sartre et Nizan. On pense au compte rendu des *Anges noirs* de François Mauriac (p. 205), la base, selon Thornberry, d'un article célèbre chez Sartre, soit « M. François Mauriac et la liberté » (*La N.R.F.*, février 1939). Dans une interview qu'il accordait à la revue *Marianne* le 19 avril 1939, Nizan annonce, avec quelques décennies d'avance, les théories de la réception, « le "reader-response criticism" d'aujourd'hui ».

Cette bibliographie, volumineuse et chronologique, jette un éclairage différent sur la « trahison » de Nizan. Vu l'ampleur de sa contribution au monde intellectuel de l'entre-deux-guerres, comme romancier, critique littéraire, mais surtout comme journaliste présent à toutes les manifestations importantes de l'époque, il n'est guère difficile d'imaginer que sa démission, à savoir celle d'un intellectuel clé, ait été perçue comme un affront flagrant au P.C.F. **M.A.**

Achévé d'imprimer sur les presses
de l'imprimerie centrale de l'Université de Nantes
le 13 décembre 2002

Dépôt légal : 4^e trimestre 2002